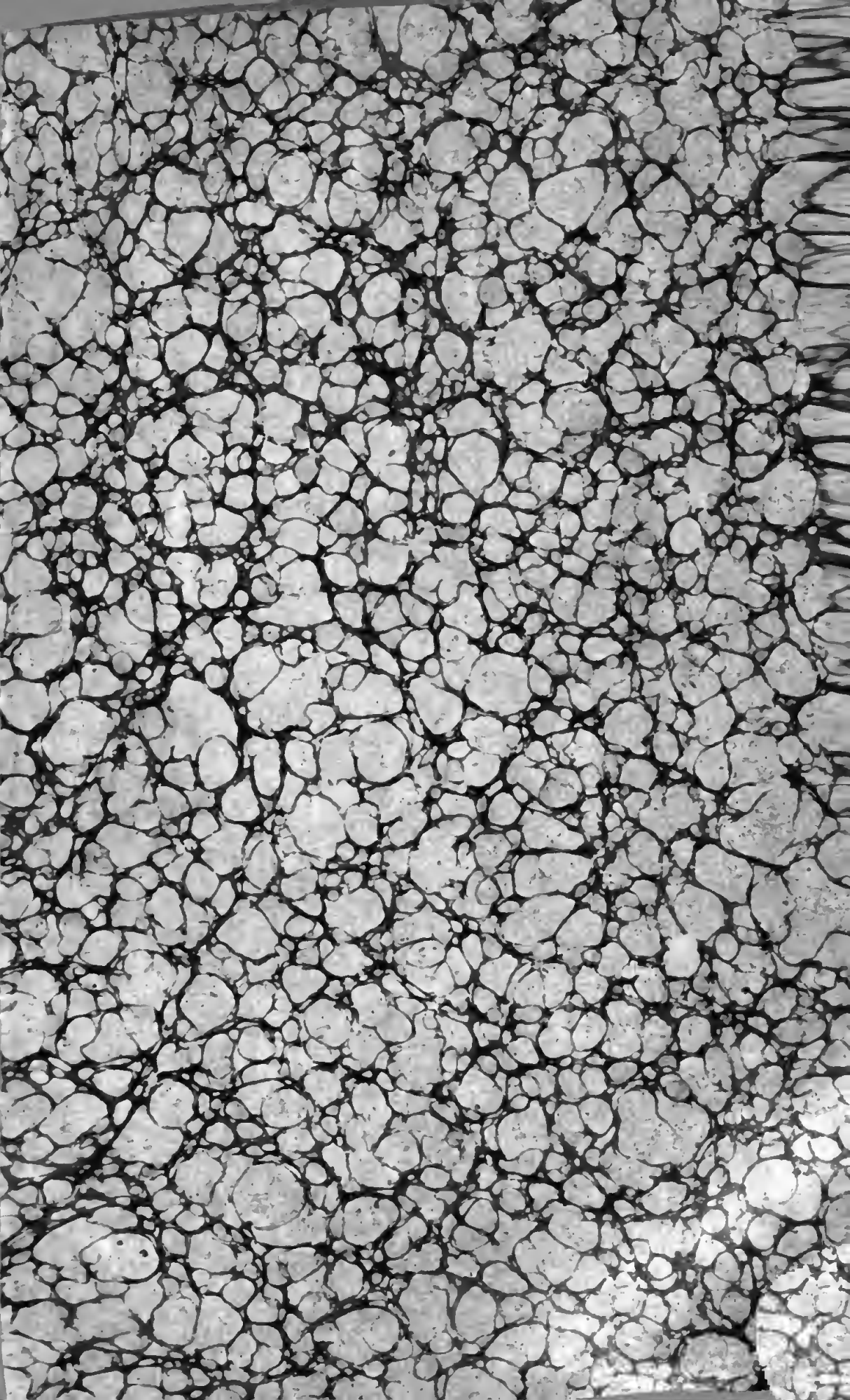
- PALLI

Google

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA O.M.
SCAFFALE F
PLUTEO VII
N.° CATENA 1
HH.I.1



Digitized by Google

CONTES

ET

NOUVELLES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google

33314

CONTES

ET

NOUVELLES

PAR

ALPHONSE KARR

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

CONTES ET NOUVELLES.

LES WILLIS.

A la fin d'une journée d'automne, devant la maison du garde général Wilhem Gulf, des filles et des garçons valsaient joyeusement; des jeunes gens jouaient, l'un du violon, l'autre du cor. La forêt devenait encore plus silencieuse; un vent léger, qui faisait de temps en temps frissonner le feuillage, avait cessé d'agiter les arbres; le soleil ne laissait plus à l'horizon qu'un reflet de pourpre, qui éclairait encore obliquement la clairière dans laquelle on dansait, et colorait d'une vive teinte rose les visages des danseurs.

Après une valse finie, Anna Gulf prit la parole : « Il n'est pas juste, dit-elle, que le pauvre Henry passe toute la soirée à souffler dans son cor, sans valser au moins une fois. Conrad va jouer seul quelque temps, et Henry pourra prendre part à la danse.

— Et pour le récompenser de la fatigue qu'il a prise à nous faire valser, ajouta la jolie Geneviève, nous déclarons qu'au mépris de tous les engagements pris d'avance, il a le droit de choisir celle de nous qui lui paraîtra la plus belle, et de valser avec elle deux fois de suite. »

Anna Gulf devint toute tremblante; elle devait épouser Henry; c'était un projet dès longtemps formé entre les deux familles; mais Henry, jusque-là, n'avait presque jamais paru distinguer la fille du garde général.

Anna Gulf aimait Henry. Qui ne l'eût aimé? C'était le plus

beau et le meilleur garçon du pays; pas un chasseur n'était plus adroit ni plus audacieux, et le prince avait promis de l'élever au grade de garde général, que son beau-père lui devait résigner lors de son mariage.

De son côté, Anna était une bonne et jolie fille, qui depuis la mort de sa mère était à la tête de la maison du garde général, resté veuf avec deux enfants, Anna et Conrad. Pas une seule maison ne paraissait si propre et si bien tenue; pas une, avec un revenu borné, n'offrait un tel aspect d'aisance et de bonheur. Anna était l'idole de son père et de son frère; ils l'appelaient leur bon ange, et elle avait en effet quelque chose des anges : son corps élancé et flexible, sa jolie tête un peu pâle, ses longs cheveux noirs appliqués en bandeaux sur son front, et ses yeux d'un bleu sombre pleins de tendresse et de mélancolie, semblaient, par un instinct secret, faire pressentir qu'Anna Gulf, ange du ciel, n'avait été que prêtée à la terre, et qu'après avoir, comme une bienfaisante rosée, donné à tout ce qui l'entourait de la vie et du bonheur, elle déploierait ses ailes et retournerait dans sa céleste patrie, laissant au cœur de ceux qui l'avaient aimée cette amertume qui semble être une condition nécessaire de tout bonheur humain.

Henry, sans hésiter, vint prendre la main d'Anna, dont le cœur battait à peine tant elle était oppressée de crainte et de plaisir; Conrad fit résonner l'archet, joua une valse composée par Henry, et les valseurs partirent.

Mais la lune commençait à monter derrière les arbres, et sa lueur blanche paraissait au-dessus de leurs cimes. Il y avait à cette heure tant de calme, tant de solennité dans le recueillement de la nature, que l'on cessa de valser, et que, rapprochés devant la porte de la maison, où le vieux Gulf fumait tranquillement en regardant les jeunes gens, tous les danseurs se laissèrent aller à une conversation plus grave et plus intime. Tout à coup, Henry et Anna, qui étaient restés en arrière, s'approchèrent du vieillard, et Henry lui dit : « Mon père, nous nous aimons, donne-nous ta bénédiction. » Tous

deux s'agenouillèrent. Wilhem Gulf les bénit et demanda pour eux au ciel de plus puissantes bénédictions. Conrad vint serrer la main de Henry; Henry donna à Anna Gulf un bouquet de bruyères qu'il avait à la main ; Anna entra brusquement dans la maison et se réfugia dans sa chambre, où elle put donner un libre cours aux larmes de bonheur qui l'étouffaient. De ce jour ils furent promis, et l'on s'occupa des préparatifs du mariage.

Mais un jour Henry arriva sombre et triste chez le garde général et lui montra une lettre qu'il avait toute froissée; un oncle mourant à Mayence le priait de venir lui fermer les yeux.

Anna lui dit : « Ne m'oubliez pas et revenez bien vite. » Elle ne dit pas un mot de plus, car elle l'eût prié de ne pas partir; cette nouvelle lui avait serré le cœur; les plus funestes pensées se présentaient en foule à son imagination ; le bonheur est une chose si fragile, il y en a si peu de réservé à l'homme, que ce qu'il en peut avoir lui semble toujours pris sur la part des autres, qu'il se cache comme un voleur pour en jouir, et n'ose être heureux que tout bas.

Le père Gulf reçut la nouvelle sans s'émouvoir; il dit à Henry : « Bon voyage, mon fils, et reviens auprès de moi aussitôt que tu te seras convenablement acquitté des devoirs que t'impose la nature. Quand pars-tu ?

— Je partirai cette nuit, dit Henry, pour joindre la voiture qui passe sur la route à huit lieues d'ici demain matin.

— Prends ta carabine, » ajouta le vieillard.

Vers minuit, en effet, Henry se mit en route, le sac sur le dos et le fusil sous le bras; il fit un détour, car, avant de quitter le pays, il voulait voir encore une fois la maison d'Anna et la lueur de la veilleuse qui brûlait dans sa chambre.

Comme il approchait, il cueillit quelques brins de bruyères blanches et en tressa une couronne pour l'appendre à la fenêtre de sa bien-aimée. Il écarta doucement les branches des

coudriers qui entouraient la maison, et plaça sa couronne; la veilleuse, à travers les rideaux, éclairait la petite chambre d'une lueur mystérieuse; Henry rompit la branche de coudrier qui touchait de plus près la fenêtre, et l'emporta.

Puis il partit lentement, se retourna quelquefois, s'arrêta longtemps à l'endroit où le détour du sentier allait lui cacher la maison éclairée par la lune, et disparut.

Le lendemain matin, dès que le soleil glissa ses premiers rayons roses dans la petite chambre, Anna ouvrit sa fenêtre; ses cheveux étaient en désordre et sa robe froissée; elle avait pleuré tout le soir, et s'était endormie de lassitude sans se déshabiller; elle trouva la couronne blanche, la porta à ses lèvres et la serra sur son cœur.

A chaque relais, Henry envoyait une lettre; mais quel que fût son chagrin, c'est pour celui qui reste que l'absence a le plus d'amertume; et en peu de temps la pauvre Anna perdit la teinte rose de son visage; il arriva un moment où les lettres devinrent plus rares, puis on n'en reçut plus du tout. Anna ne se plaignait pas, mais ses joues et ses yeux se creusaient, et elle pleurait en silence dans sa chambre; elle devenait sombre et farouche, et fuyait même la société de son père et de son frère Conrad.

Enfin elle devint tout à fait malade; Conrad avait écrit quatre fois à Henry sans en recevoir de réponse. Un matin il partit pour Mayence; deux mois après, il revint sur un chariot, blessé, pâle; au bout de quelques jours il mourut, tué par Henry.

Voici ce qui était survenu.

En arrivant à Mayence, l'oncle s'était trouvé moins malade que Henry ne s'y attendait; sa ressemblance avec son père avait comblé de joie ce parent, qui attribua sa prochaine convalescence à l'arrivée de son neveu. Cet oncle était fort riche, et, de ses nombreux enfants, n'avait plus qu'une fille très-belle qu'il imagina de faire épouser à Henry. Celui-ci n'osa refuser tout d'abord, prit du temps pour demander le consente-

ment de sa mère, et lui écrivit de le refuser; mais, dans le temps que la réponse mit à venir, il s'était habitué à sa cousine et à la fortune, et il ne fut pas médiocrement enchanté, au lieu de la lettre qu'il avait demandée à sa mère, d'en recevoir une où elle lui peignait tous les avantages de l'union qu'il était à même de contracter.

Il en vint, au milieu des plaisirs d'une grande ville, à oublier Anna, et à regarder les engagements sacrés qu'il avait pris avec elle comme un jeu d'enfants auquel devait renoncer l'homme raisonnable.

Conrad était arrivé le jour du mariage de Henry avec sa cousine; il avait fait de vifs reproches à son ancien ami, et, exaspéré de ne pouvoir le fléchir par la peinture de la tristesse et des souffrances de sa sœur, il l'avait insulté et provoqué en public; ils s'étaient battus, et Henry lui avait donné un coup d'épée.

Anna ne pleura pas, mais ses larmes retombèrent sur son cœur et le brûlèrent. De ce moment, elle se consacra entièrement à soigner le père Gulf, bien abattu de la mort de son fils, et à prier. La prière est le refuge du malheureux; c'est un dernier appui quand tous les appuis sont brisés; c'est un lien sacré entre l'homme et la divinité.

Henry se trouva maître d'une grande fortune et époux de la plus jolie femme de la ville de Mayence; tout était nouveau pour lui dans la vie de luxe et de plaisir qui se menait à la ville. Un an après son mariage, cependant, son beau-père mourut, et sa femme, nouvellement mère, désira se retirer quelque temps à la campagne. Henry acheta un château à quelques lieues du séjour du père Gulf, et y passa toute la belle saison; pendant ce temps, Anna acheva de s'éteindre et mourut sans douleurs apparentes; on l'enterra avec la couronne blanche que Henry avait attachée à sa fenêtre la nuit de son départ.

Comme un soir Henry revenait d'une longue partie de chasse, il s'égara dans la forêt et n'imagina pas de meilleur moyen

de retrouver sa route que de gagner la maison de sa mère; de là il lui devenait facile de s'orienter : la première moitié de sa vie s'était écoulée dans cette partie de la forêt, et pas un sentier, quelque petit qu'il pût être, ne lui en était inconnu. Il fallut passer devant la maison où le père Gulf restait seul avec une vieille servante. C'était encore une belle soirée d'automne, la lueur du soleil couchant éclairait encore obliquement la clairière. Henry soupira et doubla le pas; il eût marché bien vite, s'il eût pu entendre dans la maison le pauvre vieillard qui veillait la nuit, priait pour son fils et pour sa fille, et disait :

« Henry, Henry, toi qui as tué mes deux enfants, sois maudit, sois maudit! »

La forêt était plus silencieuse et plus mystérieuse que jamais; dans le sentier que suivait Henry, elle devenait à chaque instant plus touffue et plus sombre; la lune avait peine à glisser de temps en temps un pâle et furtif rayon à travers les branches; en vain Henry voulait chasser les impressions pénibles qui se réveillaient dans son esprit, en vain il se rappelait sa femme, son enfant, tous les plaisirs qui l'entouraient : le souvenir d'Anna et des jours si heureux, si purs, de son amour, jetait un crêpe funèbre sur toutes ses autres pensées.

Par moments un vent léger apportait de loin le parfum des chèvrefeuilles fleuris dans la forêt; en marchant toujours, il lui sembla que ce vent apportait aussi par bouffées quelques mesures vagues et singulières d'un chant qui ne lui était pas inconnu.

Il s'avança, et s'arrêta tout à coup en frissonnant.

Il fallait quelque danger extraordinaire pour faire ainsi trembler Henry, le plus brave des chasseurs de cette forêt; et cependant il n'arma pas son fusil, car ce qui l'effrayait n'avait rien d'humain : c'étaient quelques mesures bien distinctes de la valse qu'il avait autrefois composée et que jouait Conrad, le jour où le vieux Gulf avait béni Henry et sa fille; il fit le signe de la croix et avança.

Puis il ne perdit plus rien des chants : c'étaient des voix de femmes, des voix pures, suaves, fugitives; il s'arrêta et retint son haleine pour écouter. C'était toujours la valse qu'on chantait, et on entendait aussi un frôlement de pieds sur la mesure, mais si faible, si léger, qu'aucun pied humain n'en aurait pu produire un semblable. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, ses jambes fléchissaient sous lui; cependant, il avança et écouta encore; on chantait des paroles : c'étaient des paroles qu'il se rappelait avoir faites lui-même sur cet air, dans la nuit où il s'était éloigné d'Anna; il ne les avait jamais dites à personne, et cependant on les chantait :

Quelques instants, et la forêt déserte
Va pour moi seul être un palais riche et pompeux :
Le chêne épais forme une tente verte;
Et sous ce toit frais, parfumé, nous serons deux.

Signe orgueilleux de grandeur souveraine,
Rouge turban plissé sur la tête des rois,
Non, tu n'as pas l'éclat de ces tresses d'ébène
Qui couronnent son front et que nattent mes doigts.

J'ai vu souvent, à des fêtes moins belles,
Briller dans les cheveux d'une femme à l'œil noir
Des diamants aux vives étincelles,
Comme l'étoile bleue au ciel sombre le soir.

Et j'aime mieux l'églantine séchée
Dont ses cheveux tout un grand jour furent liés,
Et j'aime mieux la mousse encor penchée
Qui garde empreints, sur son velours, ses petits pieds.

Ces paroles, composées dans la forêt par Henry pendant sa route, n'avaient jamais été écrites; lui-même les avait presque oubliées, et il les entendait sans que la chanteuse se trompât d'un seul mot; il fit encore quelques pas, et, au détour du sentier, il trouva une clairière tout entourée de hauts châtaigniers et mystérieusement éclairée par la lune.

Il se tapit dans un buisson, et put contempler un étrange spectacle. Des jeunes filles, vêtues de robes blanches et cou-

ronnées de fleurs, valsaient en chantant sur la mousse; mais leurs robes blanches étaient plus blanches qu'aucune étoffe qu'on eût jamais vue, leurs couronnes de fleurs semblaient lumineuses; leurs pas étaient si légers qu'on ne savait s'ils touchaient réellement la terre; leurs voix suaves et mystérieuses ne paraissaient nullement gênées par le mouvement de la valse; leurs visages surtout étaient d'une effrayante pâleur. Henry alors se rappela la tradition de la ronde des Willis, jeunes filles abandonnées par leurs promis et mortes sans époux, qui, la nuit, dans les bois, dansent entre elles au clair de la lune; la valse s'arrêta un moment, et Henry entendait le bruit des battements de son cœur. Quelques instants se passèrent à rajuster les couronnes de fleurs, puis on reprit les chants, et c'était encore la valse de Henry que l'on chantait.

Les blanches filles s'enlacèrent deux à deux pour la valse; une resta seule et jeta autour d'elle un long regard pour chercher une compagne; sa taille était souple et élancée; ses cheveux noirs étaient appliqués en bandeau sur son front; ses yeux d'un bleu sombre avaient un regard tendre et mélancolique; elle était couronnée de bruyères blanches :

C'était Anna!

Henry crut qu'il allait mourir.

Anna s'avança vers le buisson qui cachait Henry, et le prit par la main; la main d'Anna était froide comme un marbre.

Henry n'avait pas la force de la suivre; mais une puissance surnaturelle le portait.

On chanta; la valse recommença, et Henry, toujours entraîné malgré lui, valsa avec sa fiancée.

Puis un autre fantôme vint prendre Henry, et valsa avec lui à son tour; à celui-ci succéda un troisième, puis un quatrième. Henry était exténué; une sueur froide coulait sur son front, et il était aussi pâle que les morts.

Une cinquième morte le vint prendre, puis une sixième, et l'on pressait toujours le mouvement de la valse. Henry, épuisé,

demi-mort de fatigue autant que d'effroi, voulait se laisser tomber sur l'herbe et ne le pouvait : une force invincible l'entraînait, et il valsait toujours.

L'air ne pouvait plus entrer dans sa poitrine ni en sortir : il étouffait, il voulait crier et il n'avait pas de voix; alors Anna le reprit à son tour, et l'on pressa encore le mouvement de la valse; mais Henry sentit que la robe blanche n'était plus remplie que des os d'un squelette; la main d'Anna, placée sur son épaule, entrait dans sa chair; il la regarda : elle n'avait plus ses cheveux noirs en bandeau; il ne vit plus qu'une hideuse tête de mort toujours couronnée de bruyères blanches.

Il se débattait et le fantôme l'étreignait dans ses bras et l'entraînait dans un mouvement de valse d'une rapidité dont rien ne peut donner l'idée. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, on retrouva dans la forêt le cadavre de Henry.

UN DIAMANT.

Pour l'homme qui entre dans la vie avec une âme et des sens neufs, il est des piéges dans lesquels il est beau de tomber, des erreurs qu'il est louable d'embrasser, des illusions, des chimères qu'il est noble de chérir. Il y a telle folie, telle sottise qui proviennent d'un luxe de séve qu'il faut avoir dans la jeunesse, sous peine de passer justement pour un homme sec et d'une pauvre organisation.

Le plus souvent ceux qui, ayant passé la première moitié de la vie, arrivent à cette époque où l'on a épuisé le nombre de sensations permises à l'homme, et voient qu'alors il va remâcher la même vie, mais désormais sans saveur, soit que cette saveur ait été absorbée, soit que le palais ait perdu sa subtilité; ceux-là, rappelant amèrement leurs espérances, leurs croyances et leurs déceptions, croient pouvoir rire de ceux qui, plus jeunes, croient à la réalisation de leurs rêves et pensent que chaque besoin que Dieu a donné à l'homme renferme une promesse de la satisfaire.

Au commencement de la vie, on est entraîné par une pente irrésistible, mais douce encore, entre des rives vertes et ombragées; l'air est parfumé par les fleurs semées dans l'herbe, et les oiseaux chantent aux bords, dans les oseraies. Ceux qui nous ont précédés, et que nous avons perdus de vue, n'ont plus sur les rives qu'une herbe jaune et brûlée, et marchent sur une eau fétide et presque stagnante, sans qu'aucun effort leur permette de retourner en arrière. Doivent-ils pour cela

nous crier d'une voix lugubre : « Ne vous livrez pas à ce plaisir qui charme vos sens, c'est une illusion, c'est une fantasmagorie ; tout à l'heure vous voudrez respirer le parfum d'une fleur, ou entendre jusqu'au bout le chant commencé d'un oiseau ; la fleur et l'oiseau disparaîtront. »

Non, ils ne le doivent pas ; car ce n'est pas, ainsi qu'ils le croient, la rive qui s'est transformée, ce n'est pas l'oiseau qui s'est tu, ce n'est pas la fleur qui s'est fanée : ce sont eux qui ont passé. Le parfum de la fleur, le reste du chant de l'oiseau, il y a derrière eux, vous, derrière vous, d'autres hommes qui en jouiront un instant, et qui, comme vous, passeront en les regrettant.

Qui pourrait voir avec plaisir un vent précoce secouer la fleur des amandiers, sous prétexte que les fruits en mûriront plus tôt ? Est-ce jamais une bonne chose que les fruits de primeur ?

Il y a peu de temps, dans un cercle d'amis, un homme de trente ans se plaignait de la jeunesse actuelle et trouvait sots et ridicules en général les hommes de vingt ans d'aujourd'hui ; comme il allait, à ce sujet, s'entamer une longue discussion, la maîtresse de la maison dit avec infiniment de sens et d'esprit : « Je vais vous dire précisément depuis quelle époque les hommes de vingt ans vous paraissent si ridicules : c'est depuis que les hommes de trente ans d'aujourd'hui n'ont plus vingt ans. »

Aussi n'eussions-nous jamais trouvé ridicules les projets qui se faisaient, un soir d'été, dans un petit salon ouvert sur un frais jardin, dans une rue d'Ingouville, au-dessus du Havre.

« Qu'avons-nous besoin de richesse ? disait avec feu Théodore ; qu'est-ce que l'or pourrait ajouter à notre félicité ? Qu'est-ce que la privation de ce vil métal pourrait nous ôter de bonheur ? Notre amour ne suppléera-t-il pas tout ? Nous vivrons, Anna et moi, dans une chaumière, plus heureux que sous les lambris dorés ; le pain, fruit de mon travail, sera pour elle une céleste ambroisie. »

Anna répondit par un tendre regard; Théodore lui semblait bien éloquent; il venait de répéter tout haut ce que le cœur de la jolie fille lui avait dit tout bas plus d'une fois.

Le troisième interlocuteur se détourna pour cacher un sourire; c'était un homme de soixante ans, d'une physionomie douce et avenante. « Mes enfants, dit-il, je pourrais vous dire bien des choses qui ne vous serviraient qu'à être redites inutilement à vos enfants dans vingt ans, parce qu'alors seulement vous pourriez les croire et les comprendre. Seulement vous savez que j'aime mon Anna par-dessus tout. Théodore a aussi quelques raisons de croire à mon amitié; eh bien, je ne donnerai Anna à Théodore qu'après qu'il sera revenu du voyage de commerce que son patron veut lui faire faire. »

C'était en effet à propos de ce voyage que Théodore avait eu occasion d'exprimer son mépris des richesses.

Le père d'Anna fut inflexible. Les deux jeunes gens crurent devoir céder à la manie du vieillard, et Théodore s'embarqua.

« Adieu, mon Théodore, dit Anna; je prierai sans cesse pour toi, non pour que tu reviennes riche, mais pour que tu reviennes constant. »

Pendant une assez longue navigation, Théodore eut le temps de songer aux lieux si heureux pour lui qu'il allait voir : l'Orient! il voyait d'avance ce luxe oriental dont on lui avait tant parlé. Il lui semblait que, rien que d'entrer à Constantinople, on devait être riche; que le sol devait changer les bottes qui le foulaient en babouches étincelantes de pierreries; que l'air devait métamorphoser le drap d'Elbeuf en drap d'or, et que tout châle devenait cachemire au soleil d'Orient; tout cheval dont les pieds se posaient sur les sables de l'Arabie devait être un coursier ardent, noble, impétueux, ami des combats, et toujours prêt à dire : « Allons! » Il ne voyait que sofas et carreaux de soie, que suaves parfums.... surtout son imagination rêvait ces mystérieux harems, où vivaient, sous la garde de noirs eunuques, tant de belles Circassiennes et tant de Géorgiennes.

Sans doute, quelqu'une d'elles, en allant à la mosquée, remarquerait Théodore, et, laissant par hasard tomber son voile, elle lui permettrait d'apercevoir des charmes inconnus au reste du monde.

Puis une vieille mystérieuse le viendrait trouver le lendemain et l'introduirait, après mille détours, dans le harem. Là, le rêve lui montrait à la fois les plus ravissantes créatures, les boissons les plus exquises, les odeurs les plus enivrantes, le séjour le plus enchanteur, la musique la plus excellente: des danses de fées, des lits de roses effeuillées; puis de riches peintures; un pavé d'agate, des colonnes de jaspe; sur les femmes, des colliers de perles énormes, des bracelets d'émeraudes monstrueuses, des diadèmes d'opales hyperboliques, des châles à passer à travers une aiguille; il se voyait lui-même paré, fêté, enivré, couronné de roses, couronné de myrte.

Quelque loin qu'on aille, on finit par arriver; on arrive bien à Saint-Maur : trois lieues à faire en coucou.

Théodore arriva à Constantinople.

Pauvre Théodore!

Il trouva d'abord une ville sale, étroite, mal bâtie, tremblotante. Souvent, par les rues, des rosses avec des brides de corde, des hommes à moitié nus. Pour monnaie, de vieilles pièces rognées d'Allemagne, de Hollande, d'Espagne; pour mets, et c'est le seul favori, le mets par excellence, du riz assaisonné avec du poivre et gluant de beurre : c'est le pilau dans sa perfection; le plus grand talent du cuisinier consiste à ne pas laisser crever le riz, et à le teindre en jaune avec du safran, ou en rouge pâle avec du jus de grenade : et quand les officiers mangent avec le sultan, on les régale avec le chourba, sorte de potage au riz encore assaisonné avec du poivre.

Il vit les mosquées sans ornement; car la loi défend d'y introduire ni tableaux, ni statues, ni or, ni argent; mais surtout point de femmes rencontrées aux mosquées, moins encore de voiles tombés, moins encore de mystérieuses vieilles.

Théodore prit le parti de ne songer plus qu'à Anna, à son retour, à ses promesses, à son bonheur; d'ailleurs, le négociant qu'il avait accompagné devait à son arrivée l'intéresser avantageusement dans ses affaires. Le père d'Anna serait content, et n'aurait plus rien à objecter.

Comme un soir il calculait les chances de petite fortune que semblait lui assurer la bienveillance de son patron, et que, les deux coudes sur une table, la tête dans les mains, il s'occupait à régler par avance les dépenses de son ménage, à discuter en lui-même la grave question du nombre des domestiques, celle non moins grave du choix du logement, son imagination se frappa de telle sorte qu'il lui semblait déjà être au moment de la réalisation de ses désirs; il s'occupait des moindres détails avec la sollicitude qu'on apporte aux choses qui doivent arriver demain. Il pensait à la coiffure d'Anna pour le jour du mariage : elle gardera les cheveux relevés sur le sommet de la tête, qui dégagent si bien son front gracieux.

La nuit le surprit dans cette préoccupation, sans qu'il songeât à allumer une bougie; tout à coup on frappa à sa porte, il ouvrit; un homme, après avoir écouté s'il était suivi, entra brusquement, referma la porte, écouta encore, et lui dit:

« Monsieur, nous n'avons que dix minutes pour conclure une affaire dans laquelle il va de votre fortune et de ma vie. Je suis esclave, employé aux mines; j'ai volé un diamant; sous prétexte de maladie, je me suis fait transporter ici. Un roi seul peut payer le diamant dont je vous parle. Aucun prince n'en possède un si beau; mais c'est pour moi une richesse perdue : il est impossible que je le vende, car je ne pourrais m'enfuir sans argent. Cependant, il peut aussi faire mon bonheur : je ne vous demande, en échange de ce trésor, que la somme nécessaire à ma fuite. Par ce moyen je serai libre; je regagnerai mon pays et je reverrai mes frères et ma femme. »

Tandis que Théodore restait étourdi de cette proposition, l'esclave regardait en tout sens un diamant énorme. « Certes, il n'y a dans celui-là pas le moindre sable ni rouge ni noir, pas la plus petite teinte jaune ni verte; j'en ai tenu, malheureusement pour moi, beaucoup dans les mains, et jamais je n'en ai vu un aussi beau et aussi parfait. Ce serait un bel ornement sur la poignée du yatagan de Sa Hautesse.... Allons, monsieur, dit-il, vous, étranger, il vous est facile de fuir. Si vous voulez, pour quelques ducats, vous êtes millionnaire, et moi je suis libre. »

Il est probable que l'esclave n'a pas dit le mot *millionnaire*.... Je le crois comme vous. Mais il n'a pas dit non plus *facile* ni *fuir*.

Je ne sais pas l'arabe; je le saurais que peut-être vous ne le savez pas. Voulez-vous que, sous prétexte de couleur locale, je le fasse parler comme les nègres de roman : « Maître à moi, moi avoir un diamant? »

L'esclave voulait fuir; Théodore donna ce qu'on lui demandait, puis lui-même s'occupa de sa fuite; il emprunta de l'argent à son patron et partit la nuit.

Nous n'entrerons pas dans les détails de son voyage; pour ne pas être rejoint, car l'esclave ne lui avait pas caché qu'il serait sans doute poursuivi, il fit deux fois le chemin par les routes les plus désertes, les plus fatigantes. Un jour, avec son guide, il fut rencontré par des Arabes voleurs. « Avez-vous de l'argent? lui dit le guide.

— Je n'ai que l'argent nécessaire à ma route, reprit Théodore.

— Alors, n'opposons aucune résistance; après nous avoir fouillés, ils nous laisseront de quoi continuer notre voyage, peut-être économiquement, mais n'importe.

— Il importe beaucoup, » dit Théodore; et il reçut d'un coup de pistolet le premier Arabe qui s'avança vers eux.

On tira les sabres. Le guide fut tué; Théodore au tiers assommé, et emporté prisonnier.

On le fouilla; malgré sa résistance, on prit son diamant; sa

douleur fit croire aux Arabes que c'était une amulette : une femme en fit un jouet pour son enfant.

Le chef le prit en amitié, et lui dit un jour qu'il pourrait s'en aller avec tout ce qu'on lui avait pris, sitôt qu'il serait guéri. La mère de l'enfant, qui prenait le diamant pour un talisman, se jeta à ses genoux pour le prier de le laisser à son fils; elle alla plus loin : elle lui en offrit le plus haut prix qu'elle pût offrir. Les richesses endurcissent; il refusa. Alors elle refusa formellement de le rendre. La nuit, Théodore mit un bâillon à l'enfant, et s'enfuit avec son trésor. Deux jours et deux nuits il se cacha dans une caverne, sans manger; puis, rencontré par une caravane, il continua sa route, toujours inquiet, défiant, repoussant la moindre politesse avec humeur, prêt à poignarder le voyageur dont le regard malencontreux s'arrêtait sur l'endroit où il tenait le diamant caché, demandant dans les auberges la plus mauvaise chambre, pour ne pas laisser soupçonner sa fortune.

Il écrivit au père d'Anna; sa lettre commençait par ces mots : « Je suis riche, excessivement riche. » Cette nouvelle, ainsi annoncée avant de parler de tant d'autres choses plus importantes, mécontenta Anna; cependant, en songeant que c'était pour elle que Théodore avait voulu devenir riche, elle ne songea plus qu'à le recevoir plus tôt qu'elle ne pouvait naturellement l'attendre. Cependant, la pensée de cette grande fortune de Théodore ôta la joie de la jeune fille, beaucoup de son abandon et de sa grâce; le père, de son côté, par un sentiment noble en lui-même, mais exagéré, ne voulut pas paraître aussi prévenant que de coutume, pour ne pas sembler trop empressé. Théodore, au contraire, sentait combien les rôles étaient changés; combien lui, qui demandait une grâce peu de temps auparavant, semblait alors en faire une par la nouvelle position que le sort lui avait donnée; et, pour dissimuler cette pensée qui se glissait en lui, malgré lui, il affectait un air amical et familier; mais, comme tout ce qui est affecté, cela se fit maladroitement, et augmenta la réserve du père et de la fille. Cette

réserve, à son tour, blessa Théodore. Enfin, quoique les trois personnages de ce récit ne changeassent rien à leurs premières intentions, ils ne s'en séparèrent pas moins, après cette première entrevue, fort mécontents les uns des autres. Cependant, deux ou trois jours après, il y eut entre les deux eunes gens un moment d'expansion.

« Je ne sais pourquoi, disait Anna, cette grande fortune que vous nous avez annoncée m'épouvante; nos projets étaient si beaux! tout cela sera détruit. Adieu à cette petite maison d'où l'on voyait si bien la mer; elle est cependant à louer en ce moment.

— Ma belle Anna, reprenait Théodore, nous irons à Paris, et nous habiterons un hôtel dans le plus beau quartier.

— Théodore, je regrette la petite maison; les arbres en sont d'un si beau vert, l'air y est si pur! Hier encore je suis sortie un moment avec ma bonne, et j'ai prolongé ma promenade jusque-là; je la regardais avec amour. C'est là, disais-je, que nous vivrons, que nous serons heureux ensemble; et par la pensée déjà j'y divisais notre logement; il y a une pelouse molle comme du velours; il me semblait y voir se rouler des petits enfants. »

Théodore partit pour Paris; quand il arriva, le joaillier du roi, auquel seul on lui avait conseillé de proposer son diamant, était absent pour quelques jours.

Théodore profita de ce temps pour choisir un hôtel et des meubles, pour essayer des chevaux et une calèche; il prenait note de tout ce qu'il voyait de beau, des tapis, des porcelaines, des dentelles; en attendant, il était fêté et caressé par une foule de parents et d'amis qu'il ne s'était jamais connus auparavant. Quand il entrait dans un salon, on disait tout haut : « Théodore N..., » et tout bas : « qui vient de faire en Orient une fortune si prodigieuse. » Toutes les prévenances, tous les regards étaient pour lui; les mères lui faisaient les honneurs de leurs filles; les filles lui trouvaient l'air distingué.

Hélas! hélas! voici Théodore sur une pente bien rapide; et

vous pensez que la pauvre Anna court grand risque d'être oubliée.

Je le croirais aussi, et cependant, malgré tout cela, nous vîmes, il y a deux ans, Théodore N.... à Ingouville; il habitait avec son Anna la maison d'où l'on voyait si bien la mer, et sur la belle pelouse se roulait un enfant.

Était-ce la suite d'un généreux effort de Théodore? Je voudrais avoir à le dire; mais Théodore avait là une place de 1800 francs, et voici comment cela s'était fait, heureusement pour lui :

Quand il s'était présenté devant le joaillier de la couronne, celui-ci, après avoir bien examiné le diamant, lui avait dit : « C'est en effet une pièce remarquable; je ne me charge pas de cela; mais, à cause de l'exactitude de l'imitation, vous en trouverez partout dix francs. »

Ces dix francs avaient servi à Théodore pour regagner le Havre à pied.

BERTHE ET RODOLPHE.

Un soir, le jeune musicien Rodophe Arnheim et Berthe, la plus jolie des filles de Mayence, se trouvaient seuls. Rodolphe et Berthe étaient promis, et cependant ils allaient être séparés le lendemain. Rodolphe partait pour une province éloignée. Pendant deux ans, il devait y prendre des leçons d'un maître habile; puis à son retour le père de Berthe lui résignerait ses fonctions de maître de chapelle et lui donnerait sa fille.

« Berthe, dit Rodolphe, jouons encore une fois ensemble cet air que tu aimes tant. Quand nous serons séparés, à la fin du jour, heure des pensées graves, nous jouerons chacun notre partie, et cela nous rapprochera. »

Berthe prit sa harpe, Rodolphe l'accompagna avec sa flûte, et ils jouèrent plusieurs fois l'air favori de Berthe. A la fin, ils se prirent à pleurer, et s'embrassèrent : Rodolphe partit.

Tous deux furent fidèles à leur promesse. Chaque soir, à l'heure où ils s'étaient vus pour la dernière fois, Berthe se mettait à sa harpe, Rodolphe prenait sa flûte, et ils jouaient chacun leur partie. Cette heure du soir est solennelle et mystérieuse, elle dispose invinciblement à la rêverie; dans les vapeurs qui montent rougeâtres à l'horizon, il semble que l'on voit apparaître vivants et animés tous ses souvenirs, toutes ses journées, les unes riantes et couronnées de roses, les autres pâles et voilées d'un crêpe.

A cette heure, le dernier frémissement du vent dans les feuilles semble moduler les airs auxquels nous rattachons

de doux ou de tristes souvenirs : la musique est la voix de l'âme.

Rodolphe, par moments, s'arrêtait; il lui semblait entendre se mêler aux sons de sa flûte les vibrations de la harpe de Berthe. Deux ans se passèrent ainsi.

Un soir, Berthe se trouvait avec son père sous la tonnelle de leur petit jardin. Cette tonnelle était formée par cinq acacias, qui mêlaient dans le haut leur feuillage et leurs grappes blanches et parfumées; entre les acacias, des lilas d'un vert sombre fermaient les espaces vides de leur épaisse feuillée; trois ou quatre chèvrefeuilles grimpaient autour des acacias, et laissaient pendre de longues guirlandes fleuries.

A travers l'étroite entrée laissée à la tonnelle, on voyait à l'horizon une bande de pourpre produite par les reflets du soleil couchant. C'était l'heure consacrée aux souvenirs : Berthe joua sur la harpe son air favori; mais tout à coup elle s'arrêta pour écouter.

Tout était silence; le vent même à cette heure cesse d'agiter le feuillage. Berthe recommença l'air, et elle entendit encore la flûte de Rodolphe l'accompagner.

C'était Rodolphe qui revenait.

Deux ans après, Rodolphe et Berthe possédaient une charmante petite fille, fruit chéri d'une union que le père de Berthe avait bénie avant de mourir. Rodolphe était maître de chapelle, et le revenu de sa place donnait aux deux jeunes gens une aisance suffisante.

Rodolphe venait d'acheter une jolie petite maison. Derrière se trouvait un épais couvert de tilleuls; devant, une verte pelouse sur laquelle se roulait l'enfant. Les murailles blanches étaient tapissées par de grands rosiers du Bengale; et puis tout cela fermait si bien ! il n'y avait pas la moindre fente aux portes par laquelle pût pénétrer un regard du dehors : les gens heureux sont d'un accès difficile.

Alors mourut l'enfant, et Berthe mourut de chagrin quelques mois après.

Quand elle sentit sa fin approcher, elle dit à Rodolphe : « En vain je veux me rattacher à la vie par mes prières; il faut que j'aille rejoindre notre enfant, que je t'abandonne et que j'aille t'attendre dans une vie meilleure. Si la puissance reste aux morts de reparaître sur la terre, tu me reverras; mon ombre errera autour de toi : car mon ciel, c'est le lieu où est Rodolphe. Quand le jour sera venu où nous pourrons nous réunir, je viendrai te chercher, et nos deux âmes confondues s'élèveront pour ne plus redescendre sur une terre où elles n'auront plus aucun lien. Chaque année, au jour de ma naissance, heureux ou malheureux, aimé ou abandonné, triste ou gai, à l'heure où le soleil se couche, à l'heure où les prières montent au ciel avec les sons de la cloche du soir et le parfum qu'exhalent les fleurs avant de fermer leur calice, tu joueras cet air qui a si longtemps pour nous charmé les douleurs de l'absence, seule consolation qui te restera dans une bien longue absence. Cette musique sera plus harmonieuse à mon âme que les concerts des séraphins. »

Puis elle l'embrassa et mourut.

Rodolphe devint fou. On le fit voyager quelque temps. A son retour, sa tête était plus calme; mais une sombre mélancolie s'empara de lui et ne le quitta plus. Il se renferma dans sa maison, sans y vouloir recevoir personne, sans vouloir sortir et aller nulle part. Il laissa la chambre de Berthe telle qu'elle se trouvait au moment de sa mort, le lit encore défait, la harpe dans un coin.

Quand arriva le jour de la naissance de Berthe, il se para, ce qui ne lui était pas encore arrivé. Il remplit la chambre de fleurs; et lorsque vint le soir, il s'enferma et joua sur la flûte l'air qu'ils avaient si souvent joué ensemble.

Le lendemain, on le trouva étendu roide sur le plancher. Quand il reprit ses sens, il était devenu fou; il fallut encore le faire voyager. Au bout d'une année, il revint dans sa maison; son cerveau paraissait rétabli, seulement il était triste et silencieux.

Arriva encore le jour de la naissance de Berthe; il remplit la chambre de fleurs fraîches, et vers le soir, il s'enferma, paré comme au jour de ses noces; puis il joua sur sa flûte toujours le même air.

Le lendemain, on le trouva encore étendu par terre.

Mais quand on voulut l'emmener, il dit froidement que, si on ne le laissait pas dans la maison où était morte sa femme, il se tuerait. On crut devoir lui céder, d'autant que sa raison ne paraissait pas ébranlée de ce nouvel accident.

Voici ce qui lui était arrivé.

Au premier anniversaire, dès qu'il avait joué, les cordes de la harpe avaient vibré, et d'elles-mêmes accompagné la flûte.

Quand il s'arrêtait, les sons de la harpe s'arrêtaient de leur côté.

Au second anniversaire, pensant qu'il avait été victime d'une illusion, il recommença, et la harpe joua sa partie; il cessa, et les sons de la harpe cessèrent; il porta la main sur les cordes, et sa main sentit les dernières vibrations de ces cordes.

Aux deux fois, il était tombé frappé de terreur, et avait passé la nuit dans un profond évanouissement.

Mais il finissait par s'habituer à cette violente émotion, et à n'y trouver qu'une sorte de plaisir poignant.

Toutes ses soirées et la plus grande partie de ses nuits se passaient ainsi. Ses joues se creusaient; ses yeux seuls paraissaient vivants au fond de leur orbite, et brillaient d'un éclat surnaturel : il n'avait plus de vie que précisément de quoi sentir et souffrir.

Un ami, que le hasard ou une fatuité de constance lui avait conservé dans son malheur, s'alarma, et voulut savoir ce que Rodolphe faisait dans cette chambre. Il dit qu'il jouait de la flûte, et que l'ombre de Berthe jouait de la harpe; que la mort était bien réellement le commencement d'une autre vie; qu'à mesure qu'il se sentait mourir, il se sentait vivre plus intimement avec sa femme qu'il avait tant aimée; que, pendant cette mys-

térieuse harmonie qu'il entendait tous les soirs, il lui semblait voir Berthe à sa harpe; qu'il se trouvait heureux, qu'il ne désirait rien de plus, et ne demandait rien de plus au ciel ni aux hommes.

C'était le troisième anniversaire de la naissance de Berthe. Rodolphe remplit encore la chambre de fleurs; lui-même était paré d'un bouquet. Il avait jonché le lit de la morte de roses effeuillées.

Puis, au soleil couchant, il prit sa flûte et joua l'air de Berthe.

L'ami s'était caché derrière une draperie; il frissonna en entendant les sons de la harpe se mêler à ceux de la flûte. Rodolphe se mit à genoux et pria.

La harpe alors continua seule; on voyait les cordes vibrer sans qu'aucune main les touchât. Elle joua une musique céleste, que personne n'avait jamais entendue et que personne n'entendra jamais. Puis elle reprit l'air de Berthe; et quand il fut fini, tout à coup toutes les cordes de la harpe se brisèrent, et Rodolphe tomba sur le parquet.

L'ami resta quelque temps aussi immobile que son ami; puis, quand il alla pour le relever, Rodolphe était mort.

BOURET ET GAUSSIN.

Au temps où il y avait des gentilshommes et des filles d'Opéra, un comte, peut-être même un marquis, peu importe, s'avisa, dans un moment d'abandon, de signer à une danseuse un papier ainsi conçu : « Je promets donner à mademoiselle *** cent louis par mois, aussi longtemps qu'elle m'aimera. » Quelque temps après, cette liaison finit comme toutes celles du même genre, sans que ni l'un ni l'autre sût précisément quand, pourquoi, ni comment. Le marquis eut d'autres maîtresses, la danseuse d'autres amants.

A vingt ans de là, la danseuse ne dansait plus : un monstrueux embonpoint l'avait éloignée du théâtre, et avait éloigné d'elle ses adorateurs. La sylphide, autrefois si brillante, que des chevaux écumants semblaient fiers de promener, que de riches cavaliers suivaient, s'efforçant d'attirer un regard, un sourire, seule, presque pauvre, allait à pied dans une douillette de soie violette, le matin à l'église, à deux heures à la place Royale, et le soir, chez quelques amis, faire une partie de whist.

Le marquis, de son côté, était marié, père de famille, et honoré d'une place dans la vénerie d'un roi qui ne chassait pas. C'était un homme calme, rangé, et ne se rappelant ses plaisirs de jeunesse que pour les blâmer dans les autres, ainsi qu'il arrive à tous les hommes qui appellent crimes les plaisirs qui leur échappent, et vertus les infirmités qui leur arrivent.

Or, il advint un soir que la danseuse n'alla pas faire sa partie de whist, et qu'elle resta seule en son modeste logement.

D'abord, elle s'ennuya. Quand le moment présent n'apporte ni plaisir ni chagrin qui puissent alimenter le cœur et l'esprit, on se rejette naturellement sur le passé ou l'avenir; une femme de quarante ans n'a pas d'avenir. La danseuse évoqua le passé, se rappela sa beauté et ses diamants, ses voitures, ses chevaux, ses amants, ses parures, et machinalement ouvrit un tiroir où elle avait serré quelques portraits et quelques lettres; elle regarda et lut, non sans quelques larmes de regret. Tout à coup, il lui tomba sous la main l'engagement signé par le marquis, lequel, cinq ou six jours après, comme il déjeunait avec son fils, qu'il chapitrait vertement sur quelque incartade, vit entrer un domestique qui lui remit un papier plié en quatre.

Le papier était timbré du timbre royal et contenait ce qui suit :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut. A la requête de demoiselle ***, et en vertu d'une reconnaissance et promesse en bonnes formes, et dûment signée, dont copie annexée à la présente sommation :

« Je promets payer à mademoiselle *** cent louis par mois, « aussi longtemps qu'elle m'aimera. »

« Ladite demoiselle, par le ministère de M. Durand, procureur au Châtelet de Paris, par exploit en date de ce jour, fait signifier à M. *** qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer, qu'elle l'aime toujours et l'aimera toute sa vie; en conséquence de quoi, faisons commandement à M. *** d'avoir à payer à ladite demoiselle la somme de six cent quatre mille francs, formant les arrérages et les intérêts, pendant vingt ans, de la pension consentie par ledit M. *** à ladite demoiselle, sans préjudice de l'avenir. En foi de quoi, et pour qu'il n'en ignore, lui avons laissé la présente copie, dont le coût, etc., etc. ».

Le marquis fut un peu étourdi, puis fit parler à la demoiselle, lui faisant observer que cette pièce n'aurait probablement pas de valeur en justice ; qu'elle ne produirait qu'un scandale inutile pour elle et fâcheux pour une famille honorable. Elle tint bon et annonça qu'elle plaiderait; par suite de quoi le marquis fut amené à une transaction assez onéreuse, mais qu'il préféra au ridicule d'un semblable procès, car alors on commençait à soupçonner qu'un marquis pouvait quelquefois être ridicule.

Cette anecdote nous en remet en la mémoire une autre quelque peu plus ancienne, et qui ne manque pas d'intérêt.

Vers l'an 1730, arriva à Paris, de je ne sais quelle province, un jeune homme dont tout l'avoir consistait en un habit à peu près convenable, vingt ans, vingt écus et une lettre de recommandation. Au bout de huit jours, il avait perdu sa lettre de recommandation, dépensé ses vingt écus, l'habit s'usait au coude, il ne lui restait plus pour présent et pour avenir que ses vingt ans, ce qui ne rapporte guère qu'un grand appétit et des désirs d'autant plus grands qu'on ne peut les satisfaire. Il y avait loin de là aux rêves dorés qui l'avaient amené à Paris.

Le pauvre garçon, à entendre parler du luxe, des parures, des fracas de la ville, avait imaginé qu'il suffisait d'être dans les murs de Paris pour avoir un hôtel, des laquais et des chevaux; il fut fort étonné le premier jour qu'il fut obligé de se coucher sans souper, lui qui s'attendait, comme on dit, à voir les alouettes toutes rôties et les perdrix tout accommodées aux choux, trop heureuses qu'on daignât les manger.

Cependant, comme c'était un jeune homme de cœur et de résolution, il ne voulut pas se laisser mourir de faim ni de chagrin; il déterra un sien parent, bourgeois de la ville, et lui demanda assistance. Le bourgeois n'eut rien de plus pressé que de placer son neveu, pour se dégrever de ce surcroît de famille, et Bouret eut le bonheur d'entrer chez le comte de *** en qualité de secrétaire du secrétaire de Monseigneur.

Là, il avait un bon lit, une bonne table et des habits convenables; mais il était ambitieux, et tout ce qu'il voyait le dévorait de désirs. La nuit, retiré dans sa chambre, il attendait quelquefois longtemps le sommeil en songeant aux chevaux, aux laquais, aux habits de Monseigneur, aux respects dont il était environné, et, plus que tout cela, aux femmes qui embellissaient ses soupers. « Oh! je ferai fortune, se disait-il; je serai riche aussi, et j'achèterai des laquais, des respects, des chevaux et de l'amour. » Puis il s'endormait, et ses rêves le berçaient des plus riantes illusions, jusqu'au moment où on le réveillait pour qu'il prît les ordres du secrétaire de Monseigneur. Alors il fallait dire adieu à ses beaux songes, avec l'espoir de les retrouver le soir.

Un jour, le comte chargea son secrétaire d'une lettre pour Mlle Gaussin, l'actrice la plus séduisante et la plus à la mode qui fût alors. Le secrétaire en chargea Bouret; celui-ci eut la fantaisie de voir ce qu'on pouvait écrire à Mlle Gaussin. Il ouvrit la lettre et n'y trouva que du papier pour une valeur de 15 000 francs. D'abord, il fut fâché que cette femme si belle, qu'il avait vue une fois au théâtre, et dont il avait gardé un profond souvenir, vendît ainsi son amour.

Il pensa que lui, avec son cœur, jeune et altéré de bonheur, avait à donner des trésors qui valaient plus de 15 000 francs; puis il arriva à trouver le comte bien heureux d'avoir 15 000 francs, et à se dire : « Quand aurai-je 15 000 francs? »

Il porta la lettre et vit la belle Gaussin. Il la quitta amoureux comme un fou, jaloux comme un tigre du bonheur qu'achetait son maître. Pendant les jours qui suivirent, il croyait toujours entendre sa voix, et il tressaillait; il croyait la voir, et ses yeux lançaient des éclairs; puis il finissait par son refrain ordinaire : « Oh! je ferai fortune! »

Une nuit qu'il ne dormait pas, il lui vint en l'esprit une idée bizarre et hardie. Il se leva, alluma une bougie et se hâta de la mettre à exécution avant que les obstacles se présentassent à ses yeux assez clairement pour l'en détourner.

Il écrivit à Mlle Gaussin.

« Mademoiselle, lui disait-il, que votre vue, le son de votre voix m'aient troublé la raison au point que je n'aie plus ni appétit, ni sommeil, et que je sois devenu incapable de m'occuper d'une pensée qui n'ait pas rapport à vous, c'est un effet que vous devez produire sur tout le monde, et auquel vous êtes accoutumée; mais ce qui vous étonnera davantage, c'est l'audace que j'ai de vous offrir mon cœur en la situation misérable et précaire où je me trouve. Je sais que les grands seigneurs sont à peine assez riches pour oser mettre un prix à votre possession; je sais que celui-là s'estimerait heureux qui obtiendrait de vous la permission de remplir vos deux mains de pierreries, au point qu'on ne vît plus le pâle incarnat de vos jolis doigts.

« Moi, mademoiselle, la plus forte somme que j'aie jamais vue en ma possession, est une somme de vingt écus, et il y a un an qu'elle est dépensée. Aujourd'hui, en réunissant tout ce que je possède et ce que j'attends de ma famille, je ne trouve qu'un feutre en assez raisonnable état et une paire de bottes beaucoup moins bonnes; de plus, l'espérance d'être chassé de chez M. le comte, s'il s'aperçoit que le secrétaire de son secrétaire s'avise de marcher sur ses brisées.

« A côté de ma pauvreté, je ne puis mettre que mon amour. Ils sont aussi grands l'un que l'autre : la seule différence que j'y mette est que j'espère n'être pas toujours pauvre, et que je crains d'être toujours amoureux.

« Je suis trop épris pour pouvoir peindre ce que je sens; je ne puis que vous dire que je me croirais trop heureux de donner toute ma vie pour une heure de votre amour, et que j'ai plus d'une fois demandé au ciel le secret de faire avec mon sang de l'or ou des diamants que je puisse vous offrir.

« Néanmoins, j'ai bon courage et confiance dans l'avenir; je me sens du cœur et de l'énergie, et qui plus est, je sens d'immenses désirs et d'immenses besoins : je ferai fortune, je serai riche un jour; mais qui sait quel jour?

« J'ai pensé d'abord que je n'avais qu'à attendre; que mon amour pour vous serait un nouveau mobile à mon ambition, et que je reviendrais plus tard à vos pieds, riche et puissant. Mais cette longue attente me tuerait; et, quelque impossible que paraisse la chose, à vous voir aujourd'hui si fraîche et si belle, il n'est que trop vrai que vous pouvez vieillir, pardonnez l'expression, avant que j'aie fait fortune.

« Voici donc, mademoiselle, ce que j'ai imaginé; au nom du ciel, ne me refusez pas, ce serait me porter au désespoir. Je vous offre mon amour et ce que je possède; car, je le répète, je ferai fortune; je vous offre l'amour comptant; la fortune à terme, de la manière que voici : Je signerai un papier blanc, je corroborerai cette signature de toutes les formalités possibles, et je le déposerai à vos pieds. Quand j'aurai fait fortune, vous remplirez le blanc de la manière qu'il vous plaira, et j'aurai le bonheur de reconnaître dignement ce qui me semble plus précieux que tout l'argent de M. le comte et que la couronne du roi de France. »

Mlle Gaussin fut surprise, puis s'intéressa à l'auteur de cette lettre; il y avait là de l'amour, de l'originalité, et une confiance dans l'avenir qui prouvait une puissance de volonté et une énergie capables de réussir. « Puis, se dit-elle, je puis bien donner une fois par charité ce que d'autres payent si cher. Si ce n'est pas une bonne affaire, ce sera une bonne œuvre, et elle me sera comptée dans le ciel. »

De sorte que Bouret fut accueilli favorablement. Mlle Gaussin n'eut pas à s'en repentir. Elle trouva en lui un jeune homme bon, spirituel, et, ce qui vaut mieux peut-être que cela, extrêmement amoureux. Cette liaison dura quelque temps, puis Bouret fut chassé par M. le comte et obtint une petite place dans la maltôte; Mlle Gaussin recommença à s'occuper de ses affaires. Ils ne se virent plus qu'à des intervalles éloignés; enfin ils se perdirent de vue.

Il s'écoula une douzaine d'années. Bouret avait fait fortune; il était devenu fermier général. Il paraît que c'était une

fort bonne place, pourvu qu'on n'eût ni préjugés ni scrupules, et qu'on s'y arrondissait rapidement. On plaisantait alors les fermiers généraux comme de notre temps on a plaisanté les fournisseurs. Cela rappelle qu'un jour, dans une maison où se trouvait Voltaire, on vint à raconter des histoires de voleurs; chacun dit la sienne. Quand ce fut au tour de l'auteur de *Candide*, il commença : « Il était une fois un fermier général.... Ma foi, j'ai oublié le reste. »

Bouret, comme nous l'avons dit, était un homme d'esprit; il laissa plaisanter d'autant plus volontiers qu'il ne payait pas les plaisanteries. Il amassa six cent mille livres de rentes, ce qui aujourd'hui vaudrait plus du double; et, dans une fête qu'il donna au roi Louis XV, il fit, pour le recevoir, bâtir un pavillon qui lui coûta quatre millions, ce qu'on peut estimer à neuf ou dix, en mettant l'argent au prix où il est de notre temps.

Tout allait au gré de ses désirs. Ses vœux étaient satisfaits du côté de la fortune. Une nouvelle carrière s'ouvrit à son ambition; il demanda et obtint la main d'une cousine de Mme de Pompadour.

Comme il se laissait ainsi bercer par le bonheur, il lui revint aux oreilles que Mlle Gaussin avait dit quelque part : « Bouret est riche aujourd'hui : il est juste qu'il paye ses dettes. J'ai de lui une signature en blanc en bonne forme; je vais la remplir, et lui envoyer son billet. »

Il se trouva là quelqu'un qui, soit qu'il n'aimât pas Bouret, soit qu'il voulût se faire bien venir de Mlle Gaussin, lui dit : « Et le moment est d'autant plus favorable que, quelque envie qu'il en puisse avoir, il ne s'avisera pas de chicaner ni de nier sa signature; il payera tout ce qu'on demandera, dût-il en crever, pour ne pas ébruiter la chose. Il est près d'épouser une dame de laquelle dépend son élévation : cette dame fait métier d'une prude, et ne verrait pas de bon œil un témoignage aussi évident de sa liaison avec vous.

— Je vous remercie de l'avis, avait répondu Mlle Gaussin, j'aurai soin d'en profiter. »

Bouret ne fut pas sans inquiétude : ce qu'on avait dit à Mlle Gaussin était vrai. L'honneur de sa future épouse était tel que la divulgation de cette affaire eût nécessairement fait manquer le mariage. Il chargea un ami commun à lui et à Mlle Gaussin de la prier de mettre un prix à l'annulation d'un écrit sans force et sans autorité, offrant de reconnaître cette complaisance par un riche cadeau. Il ajouta qu'il savait que Mlle Gaussin avait perdu une partie de sa fortune ; que, dans son intérêt propre, il valait mieux qu'elle s'arrangeât à l'amiable avec lui, qu'il était disposé à faire les choses raisonnablement et même généreusement; mais il craignait que Mlle Gaussin ne cédât à l'influence d'amis imprudents et ne se livrât à quelque folie.

Mlle Gaussin fit répondre que le marché avait été fait de bonne foi; qu'elle n'avait pas mis de restrictions dans ce qu'elle avait donné; que Bouret n'avait pas prétendu en mettre dans le prix qu'il en avait offert sans qu'on le lui demandât; qu'il n'y avait pas de surprise; qu'on ne demandait que l'accomplissement d'une promesse, et qu'on userait de son droit, comptant sur la probité de Bouret.

Ce qu'on ne disait pas, et qui était au moins aussi positif, c'est qu'on pouvait compter sur la difficulté de la situation du fermier général, qui l'obligeait à passer par où on voudrait.

Il revint plusieurs fois à la charge, l'actrice fut inexorable ; à la dernière fois même elle répondit qu'il n'y avait plus rien à faire, que le billet était rempli, et qu'elle ne tarderait pas à le faire présenter.

En effet, quelques jours après, au milieu d'une fête que donnait Bouret à son pavillon de Croix-Fontaine, demeure presque royale, où il avait réuni tout ce que le luxe et l'élégance peuvent offrir de plus séduisant; comme il s'efforçait de se rendre agréable à sa future par ses soins, ses attentions et ses assiduités, et qu'il lui montrait en détail les richesses et les curiosités de ce séjour qui lui était destiné, un homme se présenta, qui demanda à lui parler en particulier; et, quand

ils furent seuls, cet homme lui annonça qu'il venait de la part de Mlle Gaussin pour lui présenter un effet signé de lui.

Bouret pâlit; car il s'agissait pour lui peut-être ou de manquer un mariage auquel il tenait beaucoup, ou de sacrifier une partie de sa fortune. Après quelque hésitation, il ouvrit le billet et lut :

« Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.

« BOURET. »

Il n'est pas besoin de dire que Bouret chercha à reconnaître un tel désintéressement par de riches présents et par une constante amitié.

MIDI A QUATORZE HEURES.

I

Honfleur est une jolie ville en face du Havre de Grâce et bâtie en amphithéâtre au pied d'une colline très-élevée; les arbres qui en couronnent le sommet se découpent en noir sur le ciel. Au pied, parmi les maisons couvertes de tuiles rouges, on remarque les restes de la *lieutenance*, vieux bâtiment ruiné, aux murailles grises, des fentes desquelles s'échappent quelques giroflées sauvages, dont le feuillage vigoureux se couvre presque toute l'année de ces étoiles jaunes si odorantes.

Lorsque, par un chemin sinueux et revenant plusieurs fois sur lui-même pour adoucir la pente, on est arrivé au sommet de la côte de Grâce, on découvre une immense étendue de mer, et l'œil au loin à l'horizon se perd dans la brume que semble par moments déchirer quelque navire aux voiles blanches, glissant sur l'onde comme un grand cygne; la plate-forme de la côte est tapissée d'une épaisse pelouse verte et toute couverte de grands arbres sous lesquels est la chapelle de Grâce. Au plus haut point de la colline est un grand Christ sur la croix, que l'on aperçoit de très-loin en mer.

A moitié de la côte était une petite maison, semblable à toutes les maisons : seulement, derrière, un mur assez élevé renfermait un espace d'un demi-arpent à peu près; quelques cimes d'arbres presque entièrement dépouillées dépassaient la muraille; quoiqu'il ne fît aucun vent, à chaque instant

cependant quelques feuilles tombaient. Un sorbier seul gardait ses larges ombelles de baies semblables à des grains de corail ; au dedans du jardin on eût pu voir la vigne qui couvrait les murs conserver la dernière son tardif feuillage et étaler avec orgueil ses pampres richement colorés de jaune et de pourpre. Le ciel était gris, bas et tout d'un seul nuage immobile. Les oiseaux ébouriffaient leurs plumes aux premières atteintes du froid. Quoique la mer fût calme et unie, elle n'en paraissait pas moins menaçante; des tas d'algues et de varechs, arrachés à ses profondeurs et jetés sur la plage au delà des limites ordinaires de l'Océan, racontaient une récente colère. Les grandes mouettes blanches aux ailes noires rasaient l'eau en longues files.

Comme le jour commençait à baisser, un homme vêtu en chasseur sonna à la porte de la petite maison ; une fille mise à la mode du pays vint lui ouvrir. Elle avait une jupe rayée blanc et rouge et un corsage noir dont la ceinture s'attachait presque sous les bras ; elle était coiffée d'un bonnet de coton bien blanc ; à ses mains passablement violettes, elle portait deux ou trois bagues d'argent.

Le chasseur regarda si son fusil était désarmé, le remit à son introductrice, et jeta sur une table son carnier vide. Puis il passa dans une chambre où il changea d'habit.

Cette chambre offrait au premier abord une remarquable confusion : l'œil était frappé d'un mélange incohérent de palettes, de chevalets, de toiles commencées et abandonnées pour d'autres qu'on avait quittées à leur tour ; une guitare, un cor, un piano, occupaient le reste de la place avec quelques ustensiles de chasse appendus aux murailles. Les seules choses peut-être qu'on n'eût pu trouver dans cette chambre où tout semblait rassemblé, eussent été un encrier et des plumes ; de sorte que si, au premier aspect, on se rappelait involontairement cet axiome mythologique, que les Muses sont sœurs, on ne tardait pas à remarquer qu'il y en avait une que le maître de ces lieux proscrivait comme bâtarde et étrangère.

Pour lui, c'était un homme d'assez haute taille; sa figure maigre portait l'empreinte de l'ennui et d'un insoucieux dédain; son teint était fortement hâlé par l'air de la mer; ses cheveux étaient bruns. Malgré la simplicité de ses vêtements, il avait un air de distinction qui frappait dès le premier instant, et que l'examen rendait plus évident encore. Il avait les mains et les doigts effilés; quand sa veste de grosse laine brune s'entr'ouvrait, on voyait une chemise de fine toile plissée avec soin.

Il ne tarda pas à passer dans la chambre de *madame*. A l'époque de ces premiers refroidissements de l'atmosphère, c'était la seule pièce où il y eût du feu régulièrement.

Cette pièce était tendue de bleu clair; le lit, les rideaux, un divan, étaient de la même couleur; un tapis blanc à rosaces bleues et noires couvrait le parquet. Un grand feu éclairait seul la chambre, lorsque la servante qui précédait Roger apporta deux bougies. Roger, en entrant, baisa la main de sa femme. Elle était nonchalamment étendue dans une bergère, et, longtemps encore après l'arrivée de son mari, on eût pu voir, au voile qui couvrait son front, à l'incertitude distraite de son regard, qu'elle s'était livrée complétement à la rêveuse influence qu'exerce la fin du jour, alors que les formes des objets s'effaçant peu à peu, l'imagination n'a plus rien à quoi elle puisse s'attacher et se cramponner sur la terre, et que, rompant ses entraves, elle s'élance au ciel et erre vagabonde dans les espaces imaginaires.

Mme Roger était petite, svelte, blonde; ses yeux d'un bleu sombre étaient d'une grande beauté; mais ils avaient ce soir-là une vague et indéfinissable expression d'inquiétude et d'étonnement.

« Vous avez bien fait d'arriver, Roger, dit-elle; l'ennui et la tristesse me gagnaient visiblement. »

On servit le dîner.

« Je ne suppose pas, dit Mme Roger, que ces côtelettes de mouton proviennent de votre chasse d'aujourd'hui; cependant

je ne m'aperçois pas qu'on nous serve rien qui approche davantage du gibier.

— Je n'ai rien tué, reprit Roger ; ce vieil Anglais, notre voisin, qui depuis si longtemps me persécute pour m'emmener chasser avec lui, m'a fait passer la plus ennuyeuse journée. Il a deux chiens qu'il a dressés lui-même et dont il vante incessamment le mérite. Les deux maudites bêtes forcent l'arrêt d'une manière fabuleuse et font lever les perdreaux à une demi-portée de canon ; vingt gardes ne conserveraient pas le gibier aussi bien que ces molosses mal élevés ; le maître des chiens tirait imperturbablement des pièces invisibles à l'œil nu. Pour moi, je me suis contenté tout le jour de me promener, l'arme à volonté, en sifflant tous les airs que je sais, et aussi quelques-uns que je ne sais pas. »

Mme Roger parut peu sensible aux désappointements du chasseur ; peut-être même ne comprenait-elle pas bien ce que c'était que de *forcer un arrêt*, quoi qu'il en soit, les deux époux ne tardèrent pas à s'isoler parfaitement l'un de l'autre, tout en restant chacun à un des coins de la même cheminée.

Au bout d'une heure, Roger se leva ; il trouva un bon feu dans sa chambre, alluma une pipe et fuma ; puis il marcha, puis il ouvrit la fenêtre, puis il la referma. Tout à coup, il parut illuminé d'une idée subite. Il sortit de la chambre et s'occupa de rassembler une plume, du papier et de l'encre. Bérénice vint dire que madame écrivait elle-même, qu'elle disposerait volontiers de plumes et de papier pour monsieur, mais que n'ayant qu'un encrier, elle le gardait et envoyait une bouteille d'encre dans laquelle il serait à monsieur tout loisible de puiser à discrétion, à quoi Bérénice ajouta de son propre mouvement : « Pourquoi monsieur n'a-t-il pas un encrier *comme tout le monde ?* »

Bérénice ici ne nous paraît pas manquer tout à fait de jugement, et plus d'un de nos lecteurs doit le dire : Pourquoi Roger n'a-t-il pas dans sa chambre un encrier *comme tout le monde ?*

C'est ce que nous nous réservons d'expliquer avant la fin de cette histoire.

Roger se mit à écrire et ne se coucha qu'assez avant dans la nuit : avant de se mettre au lit, il ferma sa porte doucement pour ne pas réveiller sa femme. Au même moment, Mme Roger fermait la sienne non moins doucement pour ne pas réveiller son mari, car elle avait aussi veillé en écrivant et en lisant. C'était le lendemain du jour où l'on faisait les comptes des fournisseurs et des ouvriers.

Roger à Léon Moreau, médecin à Paris.

« Honfleur, 30 octobre 18...

« Te voilà de retour à Paris, et j'en rends grâce au ciel, mon cher Léon ; quoique cinquante lieues nous séparent, tu es ma seule société dans la retraite que je me suis choisie. Non que l'ennui m'y vienne assaillir, non que j'y éprouve jamais le moindre regret de ce que j'ai volontairement quitté; mais, quand j'ai passé une journée à cultiver mon jardin, à flâner sur le bord de la mer, à voir partir ou arriver le passager du Havre, à causer de choses et d'autres avec les marins et les pêcheurs, j'aime à me renfermer le soir avec toi, c'est-à-dire avec tes lettres, et avec mes souvenirs que toi seul partages avec moi, puisque toi seul aujourd'hui connais la première moitié de ma vie, et ce nom dont je voulais faire un nom glorieux et que j'ai quitté en quittant mes rêves de gloire et ces premières couronnes de fleurs dont les épines ont si cruellement blessé mon front.

« Je me rappelle encore cette soirée de rage et d'humiliation où mon nom, jeté par un histrion à un public auquel j'avais consacré tant de veilles, fut reçu avec des huées et des sifflets d'autant plus cruels, que ce même public m'avait, en d'autres circonstances, traité bien différemment.

« Quinze cents hommes m'insultant parce que mon drame, qu'ils n'écoutaient pas, ne les amusait pas ce jour-là, m'in-

sultant à la fois comme aucun d'eux n'eût osé m'insulter si j'eusse été un voleur, un faussaire, un lâche !

« Oh ! oui, j'ai bien fait, cher Léon, j'ai bien fait de me mettre à jamais à l'abri d'une semblable émotion ; vingt fois j'ai voulu entrer dans la salle, les provoquer, les insulter à mon tour, pour tâcher d'en trouver un seul qui voulût prendre la responsabilité de l'insulte de tous.

« Que dis-je, un seul !.... Je me serais précipité sur eux tous, un couteau à la main ; et toutes ces femmes qui riaient, et les acteurs eux-mêmes, si humbles la veille, et ce soir-là si insolents !

« Oh ! maintenant, je ne suis plus leur esclave ; je ne leur donne plus le droit, en mendiant leurs applaudissements, de huer mon nom.

« Il y a assez d'autres fous qui usent leur vie pour ce public, pour cette réunion de quinze cents imbéciles qui, rassemblés, s'érigent en juges infaillibles de l'esprit, du talent, du génie, dont aucun n'a la moindre parcelle, et sont acceptés comme tels par des aveugles qui se vantent de l'indépendance et de la dignité de l'homme de lettres.

« J'ai repris mon nom, celui de mon père, un nom qu'on n'a jamais applaudi, mais qu'on n'a jamais sifflé ; un nom qui n'a pas été prostitué aux caprices de la foule, un nom sous lequel j'ai joui des vrais plaisirs, des seuls bonheurs qui n'ont pas laissé après eux une longue amertume.

« Il n'y a rien de changé dans mes rapports avec ma femme ; jamais elle ne me donne le moindre sujet de me plaindre ; elle est douce, calme, s'occupe de sa maison avec la sollicitude d'une excellente ménagère. Je suis également pour elle le plus attentionné qu'il est possible, et je ne lui refuse rien de ce qui peut lui plaire.

« Notre union est paisible, et, quand je vois d'autres ménages discors, haineux, tracassiers, je me réjouis des maux que nous n'avons pas. Mais quand je regarde au dedans de moi, quand je me laisse aller à écouter la douce et harmonieuse

voix de cette poésie toujours vivante en moi et plus puissante peut-être depuis qu'elle ne s'évapore plus sous ma plume, je comprends alors combien il y a de bonheurs qui me manquent. Je n'aime pas Marthe et elle ne m'aime pas. Sa présence me plaît, mais je ne redoute pas son absence ; je puis rester plusieurs heures à la chasse au delà du temps que j'ai fixé pour mon retour, sans qu'elle en soit ni inquiète ni troublée. Nos existences ne sont pas liées intimement : elles semblent deux fleuves renfermés entre les mêmes rives sans mêler ni confondre leurs eaux ; il y a dans ma vie une partie rêveuse dans laquelle Marthe n'est pour rien, et, sans aucun doute, il en est de même pour elle. Une espèce d'instinct m'avertit qu'il y a entre nous sur certains rapports un tel espace que je ne songe jamais à le franchir. Souvent nous nous ennuyons tous les deux, nous tombons dans une langueur morne et silencieuse, et aucun ne cherche auprès de l'autre le remède à son mal.

« Tous deux nous avons dans l'âme un amour sans objet, un besoin plutôt qu'un sentiment. Chez Marthe, ces accès sont plus rares et surtout de plus courte durée ; elle ignore la cause et secoue par tous les moyens possibles ces songes qui l'inquiètent et la fatiguent. Moi, je m'y laisse entraîner sans opposer de résistance ; souvent même je me complais dans cette mélancolie qui m'enveloppe d'une atmosphère qui me sépare du reste de la vie.

« Rien de ce qui m'entoure ne peut me distraire ; je ne vois de femmes que des paysannes ou des pêcheuses qui me font penser que la nature, pour l'homme comme pour les autres animaux, n'a créé que des femelles, et que c'est l'homme qui a créé la femme. Je chasse, je marche, je me fatigue, car c'est le seul moyen de me distraire de la rêverie et d'échapper à ce grand délabrement de cœur.

« Adieu. « ROGER. »

II.

Pourquoi Roger n'avait pas d'encre, et pourquoi Bérénice s'appelait Bérénice.

La lettre que vous venez de lire, ou peut-être de ne pas lire, a déjà dû vous donner quelques lumières sur la situation réelle de Roger ; néanmoins, il me prend fantaisie de raconter en peu de mots son histoire, à peu près de la manière dont se contaient les contes de fées, au temps heureux où il y avait des gens assez spirituels pour ne pas prétendre sans cesse au sublime et écrire parfois des contes de fées.

Il était une fois un homme qui s'était livré à la littérature avec quelque succès; il avait réussi à entourer de quelque gloire le pseudonyme sous lequel il avait d'abord caché son obscurité. Pendant quelques années, il avait fait deux ou trois romans et cinq ou six pièces de théâtre. Il avait du cœur et de l'esprit ; ses ouvrages avaient eu un succès fort honorable. Mais un jour le public avait voulu fustiger son enfant gâté ; peut-être aussi l'écrivain s'était-il trompé : toujours est-il que la pièce avait été sifflée et n'avait pu aller jusqu'au dénoûment, qui était peut-être magnifique.

Le poëte, qui jusque-là avait appelé la voix du peuple la voix de Dieu, tant que le peuple avait dit bravo, changea subitement d'avis sur le public, et s'écria avec Horace : « Je hais le vulgaire ignoble, et je le repousse loin de moi. » Peut-être n'était-il pas absolument impossible à notre poëte de repousser le public, le vulgaire du théâtre pour lequel il travaillait : il aima mieux s'enfuir ; il mit dès lors à rester ignoré et à ne rien faire la même ardeur et la même persévérance qu'il avait mises jusque-là à travailler et à se faire connaître. Il y a une chose qui chatouille agréablement l'orgueil, c'est de disparaître en laissant derrière soi une traînée lumineuse comme es étoiles qui filent ; on espère briller encore par son absence.

Pour Roger, il était de bonne foi ; il eut assez de fierté dans le cœur pour se rappeler que Dieu avait été maître d'école, mais il eut en même temps assez d'esprit pour se monter la tête avec ce bel exemple, sans cependant l'imiter jusqu'au bout.

Il reprit le nom de son père, abandonna à la critique, à l'envie, aux sifflets, son nom d'emprunt, et partit pour l'Amérique.

Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui ne soit pas au moins une fois parti pour l'Amérique. Il se disait, comme on se dit toujours en pareil cas : « Je suis fort, je suis jeune, je suis intelligent, je travaillerai. »

Il eut le bonheur de se fouler un pied au Havre, où il voulait s'embarquer.

Ce n'est pas pour rien qu'on se foule le pied dans un roman, direz-vous? Cela va sans dire, et cela s'explique par cela que, si cet incident n'avait pas amené quelque chose, je ne vous en aurais pas dit un mot.

Cet accident prolongea son séjour au Havre, et la prolongation de son séjour lui fit connaître une fille qu'il épousa. Les théories *des bras forts de la jeunesse* et *du travail* ne sont séduisantes que jusqu'au moment de l'application. La fille avait un peu de bien. Roger acheta une petite maison à Honfleur, décidé à y renfermer le reste de sa vie. Il se fit chasseur, pêcheur, musicien, peintre, ne lut plus, n'écrivit plus, ne confia à personne sa vie passée; seulement, rien ne pouvait alimenter la partie de l'homme à laquelle ne suffit pas un bonheur matériel. La musique l'intéressa et l'occupa six mois, la chasse quinze jours, la peinture et la pêche six autres mois; puis il retombait dans l'ennui.

Fidèle à son vœu, il n'avait dans sa chambre ni encre, ni papier, ni livres, et il y avait peut-être six mois qu'il n'avait écrit une lettre quand il se décida à écrire à son ami Moreau.

Passons à notre seconde explication. Bérénice est un nom qui peut paraître assez prétentieux, surtout appliqué, comme nous l'avons dit, à une fille à grosses mains violettes. Nous ne nous

laisserons pas condamner pour une chose qui, vue en son véritable jour, doit au contraire inspirer au lecteur une profonde vénération pour notre sévérité comme historien, et notre amour de la vérité locale comme romancier. Les paysans des côtes de la Normandie se parent assez volontiers des noms les plus distingués qu'ils peuvent trouver sur le calendrier, semblables en cela aux peuples sauvages, qui mettent dans leurs cheveux des plumes rouges, des boutons de cuivre, du verre cassé et tout ce qu'ils peuvent trouver de luisant, leur fallût-il donner en échange leurs enfants, leurs femmes et même leur tomahawk.

Notre ami Léon Gatayes, qui est encore par le temps qu'il fait au milieu de nos autres amis les pêcheurs d'Étretat, dans les repas de fêtes appelés *caaudraies*, a autour de lui, si nous avons bonne mémoire, deux ou trois *Onésime*, un *Césaire*, deux *Bérénice*, une *Cléopatre*.

Si notre dit ami L. Gatayes lit par hasard ces lignes, nous n'avons pas besoin de lui recommander de porter notre santé avec nos amis d'Étretat; nous lui rappelons seulement qu'il doit nous rapporter des *ajoncs* que nous voulons naturaliser dans notre jardin, et que, s'il avait oublié la commission, il s'est engagé d'avance à retourner s'en acquitter.

III.

Tout à coup le temps redevint beau, le ciel reprit ces teintes d'un bleu sombre qui appartiennent à la fin de l'automne; de gros flocons de nuages entourèrent l'horizon comme d'une ceinture d'argent. On se serait cru dans l'été, sans l'odeur du safran qu'exhalaient les bois, sans l'aspect triste des arbres presque entièrement dépouillés, sans le calme de l'air qui fait de chaque journée d'automne une soirée d'été de douze heures. Il n'y avait plus dans les arbres que des pinsons et des mésanges à tête bleue; les quelques fleurs qui avaient résisté aux premières gelées étaient petites, décolorées, et aucun insecte

ne venait bourdonner autour d'elles, ni s'enfoncer et se rouler dans leur calice.

L'espérance et le souvenir ont le même prisme : l'éloignement. Devant ou derrière nous, nous appelons le bonheur ce qui est hors de notre portée, ce que nous n'avons pas encore ou ce que nous n'avons plus. C'est ce qui donne tant de prix aux choses que l'on craint de perdre. Le coucher du soleil, les derniers beaux jours de l'automne inspirent une mélancolie heureuse et inquiète à la fois, semblable à celle que l'on éprouve près d'un ami qui va partir pour un long voyage. Marthe et Roger sentaient tous deux cette irrésistible influence; mais ne trouvant pas l'un dans l'autre de quoi calmer cette turbulence et cette agitation de l'âme, ils se gênaient mutuellement et s'évitaient autant qu'il était possible.

Il n'y a que les imbéciles qui ont de l'esprit pour leur domestique ou pour leur coiffeur. Il n'y a que les sots, les gens qui ne se sentent pas, qui peuvent se consoler de laisser voir les secrets mouvements de leur cœur à des gens indifférents ou incapables de les comprendre.

Les deux époux étaient bien persuadés, chacun pour sa part, que l'autre ne comprendrait pas ce qui se passait en lui, et jamais leur conversation n'avait été si décousue ni portant aussi exclusivement sur des futilités.

Roger alors jeta les yeux autour de lui et se trouva misérablement isolé : Marthe, qui tenait la place de tant de bonheur qu'elle ne donnait pas; Léon Moreau, qui, au milieu des habitudes et des plaisirs de Paris, oubliait l'exilé et ne prenait pas le temps de lui répondre; tous ces étrangers avec lesquels il n'avait rien de commun. Il ne tarda pas à se trouver dans cette situation d'esprit où l'on ne désire rien, où la terre ni le ciel ne peuvent plus rien pour nous : la cervelle devient de plomb, on ne peut plus ni désirer ni se souvenir; les idées sont vagues, inertes, à demi effacées.

IV.

C'est dans ces moments que le moindre incident qui vient tirer de cette torpeur léthargique est reçu avec reconnaissance. Roger se crut sauvé quand on lui apporta une énorme lettre de Paris. Il la pesa dans la main et se réjouit en pensant qu'il y avait pour plus d'un quart d'heure de lecture; il se prépara à jouir en gourmet de cette distraction; il remit du bois au feu et ouvrit le paquet.

Léon Moreau à Roger.

« Je t'envoie, mon cher Roger, une lettre que j'ai reçue à l'adresse de ton nom de guerre, de ton nom poétique. Depuis ton départ, j'ai constamment ouvert les autres, qui me semblaient des lettres d'affaires; mais celle-ci, à en juger par l'écriture fine et les lignes serrées, a quelque chose de plus intime qui me détermine à te la faire passer. D'ailleurs, les blessures de ton cœur doivent être aujourd'hui cicatrisées, et tu ne seras peut-être pas fâché de faire une épreuve sur toi-même, et de voir quelle impression produira sur toi un regard en arrière. J'espère aller cet hiver avec toi. Vous devez avoir des bécassines. Tu me donneras tes commissions pour Paris, etc. »

MMM. à Vilhem.

« Monsieur, je vous écris, et peut-être j'aimerais mieux ne pas vous écrire; peut-être déchirerai-je cette lettre aussitôt qu'elle sera terminée. J'ai lu vos ouvrages, monsieur, et il m'a semblé qu'il m'était donné d'y voir bien des choses que tout le monde n'y voit pas; il m'a semblé que certaines pages, qui exprimaient si bien des idées et des douleurs confuses qui m'ont si souvent traversé le cœur, avaient été écrites exprès pour moi. Il m'a semblé que ces livres, destinés à tous, n'é-

taient réellement à leur adresse que dans mes mains. Je les sais presque par cœur; je les relis à chaque instant; quand je suis triste, je sais où trouver les passages où il y a une tristesse semblable à la mienne, je les relis, je pleure avec vous, et je me sens consolée; ma tristesse même me devient chère, et j'en aime presque les causes. Quand je suis heureuse, je relis ces descriptions avec tant d'amour, et je place mon bonheur dans les endroits où vivent vos héros. Il y a surtout dans un de vos livres une petite romance d'une simplicité, d'une suavité qui me charme au delà de toute expression; j'ai essayé sur ces paroles, pour les chanter, tous les airs de mon répertoire; eh bien! aucun ne me satisfait entièrement. Sans doute, monsieur, vous avez fait ces paroles sur un air; pourriez-vous m'en donner la musique? J'y attache quelque chose de presque sacré. Je ne les chante que quand je suis seule.

« Mais que penserez-vous de moi, monsieur, de moi qui vous écris ainsi sans être connue de vous et sans vous connaître autrement que par vos livres? Je ne sais trop comment excuser à vos yeux cette démarche inconsidérée; je ne sais comment l'excuser à mes propres yeux . . . . . .

. . . . . .

« Je viens de passer un quart d'heure, tenant ma lettre dans les mains, prête à la déchirer, et je ne l'ai pas fait. Il me semble, monsieur, qu'on peut agir différemment avec vous autres, poëtes, qu'avec le commun des hommes. D'ailleurs, j'ai trouvé pour moi-même les raisons qui justifient ma démarche.

« Je ne vous ai jamais vu, et probablement je ne vous verrai jamais; tout nous sépare, les positions, les distances. Certes, je n'oserais vous écrire s'il y avait la moindre possibilité que je pusse vous voir quelque jour. Tenez, monsieur, cette idée me donne du courage, je vais être franche. Je désire beaucoup savoir cet air; mais ce qui me fait surtout vous écrire, c'est le désir de vous apprendre que j'existe, de vous faire savoir que, dans un coin du monde que vous ignorez, il y a une âme qui comprend la vôtre, une amie inconnue qui vous aime de l'af-

fection la plus intéressée. Quand vous écrirez de ces lignes si poignantes de vérité, quand vous dévoilerez ces trésors de l'âme que la foule regarde sans la voir, vous saurez qu'il y a un cœur pour les recevoir et les comprendre.

« Tout cela, monsieur, n'est pas *une correspondance* que je veux avoir avec vous. Je ne le peux ni ne le dois. Vous me répondrez une fois, une seule fois, pour me dire que vous avez reçu ma lettre ; souvent, en lisant vos livres, j'ai regretté qu'ils ne fussent pas écrits de votre main ; les caractères de l'imprimerie me disaient trop qu'ils n'étaient pas pour moi seule, et j'en étais un peu jalouse. J'aurai quelques lignes écrites pour moi, écrites à moi, quelques lignes que personne ne verra, que je cacherai, comme on doit cacher tout bonheur.

« Voici qu'il faut fermer ma lettre et j'ai encore envie de la brûler. Cependant le sort en est jeté. Si cela vous ennuie, vous la brûlerez vous-même. Mais quelque chose me dit que vous me répondrez.

« Mon Dieu, si vous pouviez me croire légère, imprudente ! oh ! monsieur, ne me jugez pas mal. Je suis une femme sage, modeste et retirée. L'amitié que j'ai pour vous est noble et pure. Je vous aime comme j'aime la verdure des bois, comme j'aime les sombres harmonies du vent. Si je trouvais dans mon cœur la moindre pensée condamnable, je ne vous écrirais pas ; j'ai pour vous de la reconnaissance et une sainte amitié ; je n'oserais pas vous aimer, si mon affection n'était pas une affection de sœur, et puis il y a longtemps que je vous connais ; j'ai tant lu vos ouvrages où il y a tant de votre âme !

« Je ne relis pas ma lettre, je ne l'enverrais pas. Si vous me répondez, adressez votre lettre à MMM., poste restante, au Havre. »

V.

Après la lecture de cette lettre, Roger se leva ; il avait la tête brûlante. Il marcha dans sa chambre, puis dit : « Au Havre,

c'est tout près de moi, c'est là ; on y va en trois quarts d'heure. »

Il s'assit de nouveau et réfléchit à cette bizarre missive. « Est-elle réellement ce qu'elle craint tant de paraître? est-ce une coquette à moitié adroite ? n'est-ce qu'un lieu commun d'aventure? Cependant il y a dans cette lettre comme un parfum d'innocence et de pudeur. »

Toutes ces pensées remplissaient son cœur d'une indescriptible émotion ; il se sentait oppressé, et d'ailleurs il était gêné pour penser par le voisinage des gens qui l'entouraient. Il n'aurait voulu pour rien au monde leur laisser deviner le sujet de sa préoccupation; il ne voulait même pas qu'on vît qu'il était préoccupé. Cela lui eût semblé déjà une profanation, tant il prenait involontairement d'intérêt à ce qui lui arrivait.

Il prit son fusil et son carnier, et sortit, affectant le plus possible l'air d'un chasseur déterminé ; il se dirigea vers le bord de la mer et marcha sans s'arrêter jusqu'au moment où il ne vit plus ni hommes ni maisons. Là il s'assit sur une roche et relut la lettre. Le vent lui rafraîchissait délicieusement la tête; cet homme, qui depuis longtemps renfermait tant de poésie dans son cœur, la laissait s'échapper en pensées d'amour et d'espérance.

Cette nonchalance de l'âme venait de cesser tout à coup ; il sentait renaître en lui le désir et l'énergie. Il eût voulu se jeter aux genoux de cette femme qui venait ainsi réveiller sa vie et lui dire : « Je t'aime. » Il avait envie de partir, d'aller la chercher. Puis il se rappelait ses livres, il tâchait de se souvenir des passages qui avaient pu la frapper.

« Elle ne me parle pas de mes drames. Peut-être elle ne les connaît pas; il y en a cependant où j'ai parlé de l'amour avec feu et noblesse, un où j'ai jeté mon âme tout entière.

«Et cependant si, au lieu d'écrire *au public*, j'avais écrit *à elle* pour *elle*, si j'avais su que dans *un point du monde* il y avait une âme qui m'écoutait! »

La nuit le surprit dans cette fièvre poétique, il regagna sa

demeure à pas lents; quand il entendit le peu de bruit de la ville, quant il vit les premières maisons, tout son enthousiasme tomba; il sourit amèrement et se dit : « Je suis fou. »

Bérénice lui demanda d'un air goguenard s'il avait fait bonne chasse. Il se crut deviné, et pour la cacher davantage il renfonça sa préoccupation dans son cœur, où elle se cramponna. Il répondit que non, qu'il avait été maladroit.

« Et de plus, dit Bérénice, monsieur n'avait ni poudre ni plomb. »

Et elle lui montra la poire à poudre et le sac à plomb oubliés sur une table.

A dîner, il trouva Marthe maussade et ennuyeuse. La pauvre Marthe était tout simplement comme à son ordinaire. Mais il n'était pas fâché d'avoir un prétexte de ne pas dire un mot. Il ne tarda pas à se renfermer dans sa chambre. Il prit une plume, du papier, puis il fut longtemps sans écrire. Il se leva et arrangea ses cheveux devant un miroir, involontairement; il sentait le besoin d'être beau, même loin d'elle. Puis il se remit à sa place.... « Que vais-je lui dire? si je me laisse aller à l'influence sous laquelle je suis en ce moment, elle me prendra pour un fou, ou elle s'alarmera de cette amitié subite et passionnée. L'affection qu'elle me témoigne est fondée; elle me connaît, elle. Mais moi, ne pourra-t-elle pas croire, avec raison, que je serais pour tout autre ce que je suis pour elle?

« Et d'ailleurs, sais-je ce qu'elle est? Il faut pourtant répondre. J'aimerais mieux ne pas avoir reçu cette lettre, je n'ai plus dans la tête que confusion et incertitude. »

Cependant, après s'être tenu quelque temps à la fenêtre et à l'air, il revint à sa place et écrivit. D'abord il imagina de lui raconter toute sa vie, puis il déchira la page. « Il faut garder l'auréole poétique qui me couronne à ses yeux. Elle ne comprendrait pas comment je me suis résigné à tout le prosaïsme de la vie que je mène. »

Vilhem à MMM.

« Votre lettre, madame, m'arrive dans un moment de découragement et d'abattement profond. Fatigué des amitiés qui m'entourent et qui ont surtout ce défaut de n'être pas des amitiés, je saisis avec empressement l'occasion de dépayser mon cœur. Je vous aimerai de loin, cela me réussira peut-être.

« Je ne sais comment vous écrire. Dans une correspondance ordinaire, vous me parleriez de moi, et je vous parlerais de vous. Mais vous me connaissez, et je ne vous connais pas. Vous me parlez de moi, et il faut répondre de moi. J'aimerais cependant bien pouvoir vous parler de vous.

« Souvent, quand j'écrivais, je m'isolais de la foule, du public, et je me figurais que je racontais mes livres à une femme pour laquelle seule je rêvais de la gloire, pour laquelle seule je voulais mettre en dehors ce qu'il y avait de beau et de noble en moi.

« Cette femme, je ne l'ai pas trouvée; voulez-vous l'être? Je n'écris plus; du moins je n'écris plus pour le *public*. J'écrirai pour vous.

« Peut-être vais-je vous paraître me donner beaucoup au hasard; peut-être ne méritez-vous pas ce qu'il y a de bonne affection pour vous dans mon cœur. Mais un instinct secret me pousse vers vous. Je joue mes dernières chances de bonheur avec d'autant plus de confiance que je les croyais perdues, et que, si je me trompe, je serai comme j'étais hier. Aimons-nous donc de loin. Je vous donnerai de ma vie tout ce que j'en pourrai dérober aux ennuis qui m'entourent. Je regarderai comme une précieuse conquête tout ce que j'en pourrai réserver pour vous.

« Répondez-moi, parlez-moi de vous.

« Toujours à la même adresse. »

« Oui, se dit Roger, toujours à la même adresse. Je ne l'ai-

merais plus, si on soupçonnait le moins du monde notre correspondance. J'aime mieux d'ailleurs le mystère dont je suis entouré même à ses yeux.

« Pourquoi moi-même me livrerais-je plus vite qu'elle? Et puis je suis si près d'elle! si elle est telle qu'elle le dit, cela l'inquiéterait. D'ailleurs, il faudrait lui parler de ma vie actuelle, et peut-être aussi de ma femme, ce que je ferai le moins et le plus tard possible. »

Puis il sortit et alla porter sa lettre à la poste, quoiqu'elle ne dût partir que le lendemain et que cette précipitation n'avançât pas son départ d'une minute. Mais il lui semblait que cela le rapprochait d'elle.

Nous n'avons nullement l'intention de discuter les caprices et les fantaisies des amoureux, surtout de ceux qui ne connaissent pas leur maîtresse et sont les plus amoureux de tous.

VI.

MMM. à Vilhem.

« *Mon ami*, que vous êtes bon! Comme votre confiance m'honore et me rend heureuse! J'ai d'abord hésité à envoyer chercher ma lettre; à mesure que le moment approchait où votre réponse pouvait arriver, je l'espérais moins. Je ne demeure pas au Havre, laissez-moi ce mystère qui me protége et qui me donne le courage de vous aimer; ne me demandez pas où je suis, soyez seulement sûr que je pense à vous. Quand on est revenu, je n'osais pas demander si l'on avait une lettre; on me l'a remise, je l'ai prise et je me suis enfermée; je ne pouvais croire, c'est tout au plus si je comprends encore mon bonheur, Maintenant j'ai lu et relu la lettre un million de fois. Je ne m'étais pas trompée sur vous; et cependant, j'étais si fâchée de vous avoir écrit! j'aurais donné tout au monde pour que ma lettre ne vous parvînt pas.

« Oui, c'est avec un indicible bonheur que j'accepte votre

amitié; vous verrez comme une femme aime et console. Je suis donc votre sœur, votre amie, je réunirai sur vous seul toutes les tendresses d'une sœur, d'une mère. Laissez-moi vous aimer, acceptez tout ce qu'il y a de dévouement dans mon cœur; après cela, quand vous me connaîtrez mieux, aimez-moi un peu si vous pouvez.

« Mais surtout, je vous le répète, ne cherchez à savoir ni où je suis, ni qui je suis; j'aurais peur de vous et je ne vous aimerais plus. Ma vie était si ennuyée, si triste, si inerte! Rien ne me plaisait ni ne m'intéressait; c'est que je vous avais deviné, mon ami; c'est que je vous attendais, et que tout ce qui n'était pas vous ne pouvait me satisfaire. Je vous appelle aujourd'hui *mon ami*; il y a longtemps que je vous appelle ainsi dans mon cœur; ce nom n'a rien de nouveau ni d'étrange pour moi : mais ne me trouvez-vous pas bien imprudente, et ne fais-je pas mal en agissant comme je fais? Cette terreur qui me glace à la seule pensée qu'on pourrait savoir que je vous écris, vient-elle d'un instinct de retenue et de devoir, ou de la peur qu'on ne me prenne mon bonheur? Mon ami, si j'ai tort, dites-le-moi. Guidez-moi, conseillez-moi, soyez bon, ne me punissez jamais de n'être qu'une pauvre femme ignorante qui n'a peut-être pas assez réfléchi avant de vous écrire.

« Vous voulez que je vous parle de moi; que puis-je vous en dire? Je ne l'ose pas encore : il me semble que ça serait un peu manquer à ma résolution de vous rester inconnue. Cependant, si vous alliez vous faire de moi un portrait qui ne me ressemblât pas, et que vous vous missiez à aimer ce portrait.... Je suis jeune, j'ai les cheveux blonds, je passe pour assez jolie.... Voilà tout ce que vous saurez.

« Mais vous, mon ami, faites-moi donc un peu votre portrait. Du reste, je suis sûre que je vous ai deviné; vous êtes grand, élancé, vous avez vingt-huit ans, votre chevelure est noire. Je gage que je ne me trompe pas.

« La mer est bien belle au moment où je vous écris. Vous, Parisien, vous ne savez pas que la nature nous donne des fêtes

plus splendides que les vôtres. Je vous envoie quelques violettes sèches que j'ai trouvées cachées sous leurs feuilles dans mon jardin. Ce sont probablement les dernières de l'année.

« Adieu. »

Le soir, Roger remarqua avec mauvaise humeur que sa femme était blonde : il lui semblait qu'elle n'en avait pas le droit; rien n'est choquant comme les ressemblances que se permettent d'avoir les gens qu'on n'aime pas avec les gens qu'on aime. Dans la situation de Roger surtout, cette similitude était tout à fait désagréable et incommode; il ne connaissait pas le visage de sa correspondante, et, quand il voulait se le figurer en esprit, l'idée des cheveux blonds amenait naturellement une ressemblance entre la figure que cherchait à créer sa fantaisie et celle de sa femme. C'était, sans contredit, le plus mauvais tour que le hasard pût lui jouer.

Pour Marthe, elle annonça à Bérénice qu'il fallait le lendemain se lever de bonne heure, attendu qu'il y avait à s'occuper de la confection des confitures de coing. Roger fit une moue fort méprisante : Ce qui ne veut pas dire qu'il méprisât en elles-mêmes les confitures de coing, lesquelles sont incontestablement les plus spirituelles d'entre les confitures.

VII.

MMM. à Vilhem.

« Je vous l'ai dit, cher monsieur Vilhem, je ne serai jamais pour vous rien autre chose qu'une affection; et j'ai regret au mouvement de coquetterie jalouse qui m'a fait vous dire la couleur de mes cheveux. Je veux être pour vous comme les *anges* du ciel, dont on ne sait pas le sexe, que l'on croit si beaux, sans savoir en quoi consiste leur beauté.

« Mais vous, je veux vous connaître, je veux vous voir et vous suivre en esprit; dites-moi si je me suis trompée dans l'idée que je me suis faite de votre aspect et de votre visage.

Dites-moi tout ce qui peut vous rendre plus présent à ma pensée. Racontez-moi vos habitudes, les heures auxquelles vous travaillez. Faites-moi la description de votre cabinet de travail. Je veux savoir les couleurs et les fleurs que vous aimez; travaillez-vous le jour ou la nuit? quelques-uns des personnages que vous mettez en scène dans vos ouvrages sont-ils des portraits ou des fantaisies de votre imagination? Si vous ne me répondez pas bien clairement à toutes ces questions, je me fâche contre vous, et je ne vous aime plus. Il y a surtout une question que j'ai gardée pour la dernière, en forme de post-scriptum, pour deux raisons : d'abord parce que je n'ose guère la faire, ensuite, parce que c'est peut-être celle dont la solution pique le plus vivement ma curiosité. Parlez-moi de la femme que vous aimez. Je ne comprends pas un poëte sans amour, et vous qui possédez à un si haut degré toutes les facultés du poëte, vous n'aurez pas négligé précisément ce point.

« Il faut encore que vous vous soumettiez à un caprice. Vous recevrez avec cette lettre des plumes que j'ai taillées pour vous. Il faut vous en servir; j'aurai un double plaisir à lire votre ouvrage. Mais à propos, paresseux, votre dernier porte une date déjà vieille de trois ans. Que faites-vous donc? Vous êtes-vous laissé prendre au tourbillon du monde? Avez-vous oublié ce que vous dites dans un de vos livres : « Le « poëte est comme l'aigle, qui ne descend dans la vallée que « pour y saisir sa proie, et s'envole avec elle plus près du soleil « et du ciel, sur les pics inaccessibles où il a placé son aire. »

Lorsque Roger reçut cette lettre, sa maison était tout entière en proie à la fabrication des confitures de coing; chaque cheminée avait un chaudron, chaque table était couverte de pots, et Marthe vint le prier de découper les ronds de papier destinés à les couvrir. La première pensée de Roger fut de rejeter bien loin cette occupation qui cadrait médiocrement avec l'exaltation actuelle de son esprit. Cependant il réfléchit qu'étendu dans un fauteuil et se livrant aux plus doux rêves en

songeant à *sa correspondance*, il devait aux yeux de Marthe paraître le plus désœuvré des hommes, et que son refus aurait tout l'air d'une mauvaise humeur qu'il eût été fort embarrassé d'expliquer. Il se résigna donc, prit les ciseaux, le papier, et laissa agir ses mains selon les instructions reçues, tandis que son esprit franchissait l'espace qui sépare Honfleur du Havre de Grâce. Quand il eut découpé un certain nombre de ronds, il pensa qu'il avait le temps d'écrire avant qu'ils fussent tous employés, et il répondit à MMM.

VIII.

Vilhem à MMM.

« Hélas! hélas! hélas! *cher ange*, puisque vous voulez bien être le mien, hélas! hélas! hélas! il y a dans la vie humaine une certaine quantité de prosaïsme, alliage dans l'or, qu'il faut nécessairement subir et auquel rien ne peut nous faire échapper. Le poëte trouve quelquefois moyen de dépenser son or pur, mais il lui faut tôt ou tard se servir de l'alliage pur à son tour; je me suis longtemps désespéré de cela; aujourd'hui, mon désespoir est devenu un rire sardonique. A quoi pensez-vous que votre lettre me trouve occupé? A des travaux de ménage!

« Oui, vous êtes mon ange, mon ange consolateur, mon ange sauveur. Depuis que je vous ai trouvée, ma vie a un but. Je sais pourquoi je me réveille le matin : pour songer à vous, pour vous écrire, pour attendre votre lettre. Quand je vois le soir ces beaux couchers du soleil, ces splendides reflets dont se pare le ciel, j'ai maintenant un ange, un dieu à placer dans ce ciel, sur ce trône de pourpre et de feu, si tristement vide pour moi jusqu'ici. Maintenant, je me réjouis de ce que le ciel m'a donné d'esprit, de force, de courage; semblable aux saints de la mythologie hébraïque, « je me réjouis de la « belle moisson que je puis offrir à mon Dieu. »

« Non, je ne travaille pas, et, pour cela, je n'ai pas abandonné ma douce solitude dans laquelle, sans vous connaître, je vous ai toujours gardé une place à côté de moi. Je ne travaille plus pour la foule, dont, par une bizarrerie que je ne m'explique pas, les suffrages me laissent froid et le blâme me blesse profondément. Je vous écrirai, j'écrirai pour vous seule tout ce que vous voudrez. Cependant je me prends parfois à caresser dans mon cœur un amer regret. Je me rappelle ces quelques soirées de triomphe où, après la représentation de mon œuvre, mon nom jeté à la foule était répété par elle avec des cris d'enthousiasme presque furieux. Oh! que n'étiez-vous là! c'est si j'avais dû en parer votre front, que ces couronnes auraient eu du prix pour moi. Souvent, parmi toutes ces femmes parées, je cherchais vainement s'il y en avait une qui fût heureuse de mon triomphe, et mon orgueil un moment satisfait rentrait douloureusement en moi et retombait sur mon cœur.

« Vous voulez me connaître. J'attends un ami qui peint un peu; je ferai faire une sorte de portrait que je vous enverrai. J'espère que plus tard vous changerez d'idée sur le mystère qui vous dérobe à moi. Les anges ne se cachaient que pour le vulgaire et se manifestaient aux hommes vertueux qu'ils aimaient. Je suis à ce prix capable d'accaparer toutes les vertus.

« Tenez, je vous le disais bien, il faut expier tout bonheur : on m'arrache d'auprès de vous; mais, cher ange, je me promets bien d'être à l'avenir complétement nul et bête pour tout le monde; je serai si heureux de n'avoir de l'esprit et du cœur que pour vous, et de vous garder tout ce que j'en ai! »

IX.

MMM. à Vilhem.

« Mon cher ami, pourquoi ne me disiez-vous pas que vous étiez marié? Croyiez-vous que cela me chagrinerait? mais cela m'enchante, au contraire. Vous avez disposé de la partie de

vous dont je ne veux pas et dont je n'ai que faire. Ce que je vous demande, ce que je veux, ne fait tort à personne, et je le garde sans scrupule. Vous verrez, cher Vilhem, combien mon affection pour vous sera pour l'avenir plus tendre et moins craintive. J'avais encore peur de vous, quoique je fisse bien la brave et la résolue. J'avais peur que vous ne vous crussiez obligé de m'aimer d'amour. Disons tout : j'avais peur de finir par descendre de ce ciel d'où je vous aime saintement pour vous aimer comme une simple mortelle; je vous disais : « Oubliez que je suis « femme; » et moi je ne pouvais l'oublier, je le sentais par mes craintes et par ma réserve involontaire. Mais aujourd'hui que j'apprends à quel point nous sommes séparés, quels invincibles et éternels obstacles s'élèvent entre nous, je vous puis aimer à mon aise, sans terreur, sans remords. Je ne redoute plus d'être sur une pente roide et glissante. Votre situation me marque des limites que moi, qui me connais, je suis certaine de ne pas franchir. Je ne passerai plus des demi-heures à relire mes lettres, à atténuer les expressions trop vraies de ma tendresse pour vous, maintenant que je suis sûre qu'elle ne peut m'entraîner. Nous ne parlerons jamais de votre femme. Vous ne me demanderez pas si je suis mariée. Voici encore une violette. Cette fois, ce sera la dernière. Je l'ai trouvée seule ce matin, sous les feuilles couvertes de givre et ridées par le froid; elle renferme le dernier rayon du soleil qui a à peine eu la force de l'épanouir et de la colorer.

« Il m'est venu une idée, une idée à laquelle je tiens beaucoup; mais, avant tout, écoutez-moi bien, mon ami; la révélation de votre mariage, tout en me tranquillisant par les bornes placées entre nous, me rendrait inflexible sur tout ce qui tendrait le moins du monde à me les faire franchir. Vous serez obéissant, cher Vilhem; je n'exigerai de vous que ce qui servira à nous conserver le bonheur que nous nous sommes fait.

« Mon idée, du reste, n'a rien de tyrannique ni de répressif : je vous envoie des graines de fleurs qui ont embaumé mon

jardin tout cet été. Vous les sèmerez dans votre jardin, si vous en avez un, ou sur votre terrasse; ensemble, au beau temps, par les belles soirées, au même instant, nous respirerons les mêmes parfums. Je suis sûre que votre femme ne serait pas jalouse de cela. Mais il est convenu que nous ne parlerons jamais d'elle.

« Je ne veux pas de votre portrait, cela lui appartient à elle. Je ne *veux* pas non plus que vous cherchiez jamais à vous rapprocher de moi. »

X.

Nous avons ici le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que deux lettres de notre collection ont été heureusement perdues. Nous disons heureusement, parce qu'elles ne contenaient que très-peu de choses en un certain nombre de pages : Roger s'étonnait de la découverte de *son ange;* il la remerciait de son idée de lui envoyer des graines et lui apprenait qu'il était possesseur d'un jardin. Il disait passablement de mal de sa femme.

L'*ange* le rappelait à l'ordre sur ce dernier sujet. Elle n'avait fait que soupçonner le mariage de Vilhem d'après une phrase de sa dernière lettre; il avait pris lui-même la peine de transformer ce soupçon en certitude. Elle lui demandait des graines en échange de celles qu'elle lui avait envoyées.

XI.

Roger partit un matin avec son fusil sur l'épaule, gravit jusqu'au sommet de la côte, puis, ayant regardé si personne ne le voyait, il redescendit par un autre chemin, et, comme on entendait tinter la cloche du *passager*, dernier signal qui annonce le départ du bateau qui va de Honfleur au Havre, il se prit à doubler le pas et arriva au moment où le patron donnait ordre de retirer l'échelle.

Il y a des gens qui ont, relativement à la mer, des idées

dont ils ne peuvent se départir en aucun cas; il est juste de dire que ces gens d'ordinaire ne sont pas plus progressifs sur d'autres sujets. Nous avons vu d'honnêtes Parisiens se sentir pris du mal de mer juste au moment où, en passant la barre de Quillebœuf, on leur disait que l'on sortait de la Seine pour entrer dans l'Océan. Pour la plus tranquille et la plus courte traversée on croit devoir avoir le mal de mer, comme on croit devoir manger du pâté à Chartres; préoccupation qui a empêché bien des gens de visiter la magnifique cathédrale et les beaux vitraux que l'on y trouve également.

Arrivé au Havre, il déjeuna, puis il se dirigea vers la poste pour y mettre lui-même une nouvelle lettre. Il se sentait un invincible besoin de se rapprocher d'elle; chaque femme que sur son chemin il vit marcher dans la direction de la poste aux lettres lui fit éprouver un indicible serrement de cœur.

MMM. semblait parler sérieusement dans les conditions qu'elle mettait à la correspondance; il aurait craint de lui inspirer de la défiance en lui avouant qu'il était beaucoup moins loin d'elle qu'elle ne le supposait. Aussi avait-il eu soin dans sa lettre de lui expliquer qu'elle verrait *souvent* sur ses lettres le timbre du Havre, parce qu'il les envoyait à *une connaissance* qui les mettait à la poste. Comme il allait sortir du bureau, une domestique y entra qui demanda au buraliste: « Avez-vous une lettre? » et elle joignit à cette question un ton et un air d'intelligence qui semblait témoigner qu'elle était connue et qu'on savait ce qu'elle demandait.

« Une lettre *aux trois MMM?* reprit le receveur avec un sourire niais; la voici. »

La domestique sortit avec la lettre.

Roger resta quelques instants stupéfait, puis il se précipita sur ses traces; il ne tarda pas à la rejoindre et la suivit jusqu'au moment où elle entra, sur la hauteur d'Ingouville, dans une petite maison de laquelle on devait avoir une admirable vue de la mer.

Il s'arrêta à quelques pas de la porte: son cœur battait vio-

lemment. Cette femme, l'objet de tous ses rêves, le sujet de toutes ses pensées, elle était là; il pouvait la voir; l'épaisseur d'une porte les séparait. Un moment il eut envie d'entrer brusquement, de se jeter à ses genoux, etc.

Entre un semblable plan et l'exécution, il y a quelque peu de chemin. « Et si elle n'est pas seule, et si dans le premier effroi elle crie, elle appelle, et si elle ne veut plus me voir pour avoir manqué à nos conventions! » Il s'approcha timidement, et, à travers une grille de bois peinte en vert, il plongea des regards avides dans le jardin qui entourait la maison; quelques plates-bandes avaient des bordures de violettes; il se rappela celles qu'il avait reçues; il se représenta l'*inconnue*, écartant de ses petites mains effilées, devenues roses par le froid, ces feuilles glacées et d'un vert morne. Le moindre détail extérieur de cette petite maison l'intéressait à un point que nous ne saurions dire. Il cherchait à deviner par le nombre des fenêtres où devait être sa chambre; et, quand il croyait voir remuer un des rideaux, il ne pouvait plus respirer.

Évidemment ces rideaux bleus appartiennent à sa chambre; mais voici une autre pièce avec des rideaux jaunes : il n'est pas probable que ce soit un salon; qui habite cette pièce? Il sentit à cette pensée froid au cœur.

Le temps passait vite au milieu des émotions; il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était au moins temps de retourner au bateau, s'il voulait profiter de la marée. Il descendit la côte, regardant à chaque instant derrière lui : quand il fut arrivé à un endroit où un pas de plus ne lui permettrait plus de voir la maison, il s'arrêta quelques instants, puis il se hâta de gagner le port; mais le passager était parti. Ce contre-temps était fâcheux; il n'avait pas averti qu'il ne rentrerait pas, et cependant il n'y avait plus moyen de partir avant le milieu de la nuit. Il s'y résigna cependant d'autant mieux que cela lui permettait de retourner à Ingouville; il dîna et retourna à son poste par beaucoup de détours : il n'était pas curieux de rencontrer les parents de sa femme.

La chambre bleue était seule éclairée. Il suivait avec anxiété la moindre oscillation qu'éprouvait la lumière; une ombre passa sur le rideau, mais cette ombre était immense et difforme, et ne pouvait rien faire discerner. Il y eut un moment où il aperçut deux ombres, puis les sons d'une harpe se firent entendre; les cordes vibraient délicieusement dans le silence de la nuit et résonnaient au plus profond de son cœur; il resta longtemps plongé dans un ravissant enchantement. Puis les accords cessèrent, il se fit du mouvement dans la chambre; la lumière changea de place et s'éteignit.

Il frissonna; le mouvement d'aucune lumière n'avait indiqué que la seconde ombre passât dans une autre pièce.

A moins cependant qu'il n'y ait un passage au fond de la chambre. Il fit le tour de la maison et s'aperçut qu'elle était double en profondeur; cela le tranquillisa à moitié. Il resta encore quelque temps; malgré son manteau, il était roide de froid; il redescendit, en proie à des impressions diverses. Son amour avait changé de nature depuis que *son ange* était devnuu, sinon visible, du moins possible à voir; depuis que l'âme aimée avait pris un corps.

Il rentra chez lui vers trois heures du matin; Bérénice le reçut fort mal; pour Marthe, elle dit fort doucement qu'elle avait été inquiète. Roger fut de mauvaise humeur de cette douceur qu'il fallait bien aimer un peu : tout ce qu'il enlevait à MMM. lui coûtait prodigieusement; et, surtout depuis sa découverte, elle s'était emparée, du moins par la pensée de Roger, de tout ce qu'elle avait laissé à Marthe jusque-là.

XII.

Depuis ce jour, chaque matin Roger partait de Honfleur, allait passer quelques instants devant la maison d'Ingouville, et revenait le soir, toujours sous prétexte d'une chasse lointaine. Marthe s'y était habituée et n'y faisait pas la moindre

attention; pour Bérénice, elle ne pouvait trouver naturel que monsieur passât à la chasse une centaine d'heures par semaine et ne rapportât jamais rien; un soir Marthe en fit elle-même l'observation. La correspondance ne s'arrêtait pas néanmoins, et l'inconnue se laissait aller de jour en jour à une tendresse plus expansive.

Les excursions de Roger duraient depuis plus d'une semaine, lorsqu'il s'avisa de deux choses : la première était qu'il fallait s'informer du nom des propriétaires d'Ingouville, se faire donner pour eux une lettre de recommandation, et s'introduire dans la maison, sans se faire connaître de MMM.; la seconde, qu'il fallait de temps à autre rapporter un peu de gibier.

Il écrivit donc à Léon qu'il eût à lui envoyer dans le plus bref délai possible une lettre de n'importe qui pour M. Aimé Deslandes, à Ingouville.

En attendant la lettre, il va errer autour de la maison, sans jamais voir personne autre que quelques domestiques qui commençaient à remarquer ses assiduités. Il vit avec chagrin que le jardin n'était pas cultivé, que l'herbe poussait dans les allées, et qu'on aurait pu facilement lui appliquer cette naïveté d'une femme qui croyait que *l'horticulture* n'était autre chose que la *culture des orties.*

Il en tira la conséquence que l'*ange* se paraît d'un peu plus d'amour de la nature et des fleurs qu'elle n'en ressentait réellement. Il en fut indisposé contre elle : l'affectation des bonnes qualités et des beaux sentiments est tellement odieuse, que, faute d'autre moyen de la détruire, on se sent quelquefois porté à désirer l'anéantissement de l'original pour anéantir en même temps les insupportables copies que l'on en fait.

Ce jour-là, la mauvaise humeur qu'il ressentait contre l'*ange* lui inspira naturellement l'idée qu'il ne fallait pas s'aliéner sa femme entièrement, et qu'il devait ne négliger aucune précaution pour ne pas lui laisser soupçonner l'infidélité tous les jours moins platonique dont il se rendait coupable envers elle. Aussi, à son retour à Honfleur, s'adressa-t-il à un bra-

connier qu'il connaissait un peu, et le pria-t-il de lui vendre une pièce de gibier quelconque. Le braconnier, un moment embarrassé, ne tarda pas à lui apporter un *magnifique canard sauvage*, que Roger paya sans marchander, et qu'il jeta sur la table avec un air d'indifférence étudié, quand Bérénice vint lui ouvrir la porte.

Le lendemain matin, il reçut de Léon la lettre pour M. Aimé Deslandes d'Ingouville ; on ne l'annonçait que sous son nom de Roger. Il sauta de joie à la réception de cette lettre : il pourrait étudier l'ange sans qu'elle s'observât devant lui ; il la verrait, lui parlerait, entendrait sa voix , sa voix qui manquait tant aux douces paroles qu'elle lui écrivait. Il était trop tard pour aller au Havre ce jour-là ; il se mit à attendre que la journée passât, pressant chacun des actes qui la remplissaient et dont il n'avait ordinairement nul souci. Il demanda de dîner de bonne heure, parce qu'après dîner il n'y avait plus rien à faire qu'à se coucher et dormir jusqu'au lendemain.

Je ne sais quel air moqueur avait Bérénice en servant sur la table le produit de la chasse de son maître ; toujours est-il qu'elle resta dans la salle à manger plus longtemps que son service ne l'exigeait, pour jouir de l'effet que devait produire nécessairement le plat qu'elle venait d'apporter.

Le *canard sauvage* était accommodé *aux navets* , ni plus ni moins que le dernier d'entre les canards de basse-cour. Marthe, en bonne ménagère, ne manqua pas de s'en apercevoir et d'en faire l'observation.

« Madame, reprit Bérénice, il faut que monsieur ait été à la chasse dans une ferme et ait tué ce canard en lui tordant le cou ; car, outre qu'il n'a pas un grain de plomb dans tout le corps, c'est le canard le moins sauvage que l'on puisse voir, et je parierais mes gages d'un an qu'il barbottait encore avant-hier dans la mare de quelque ferme. »

Marthe sourit, et voyant l'embarras de Roger, elle dit : « Bérénice, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Si fait bien, madame, repartit Bérénice, ne voyant pas ou

feignant de ne pas voir les signes que sa maîtresse lui faisait pour lui ordonner de se taire ; j'en ai accommodé par centaines, des sauvages et des privés ; celui-ci est un peu trop gros pour un sauvage : un canard sauvage qui connaît son état a le cou plus grêle, la patte plus menue, les ongles plus noirs, et surtout la membrane des pieds un peu plus mince et douce que celle des pieds de ce pays. A un vrai canard sauvage, les palmes sont comme un satin. »

Roger prit le parti d'avouer en souriant qu'il avait acheté le canard et que le braconnier s'était moqué de lui. Marthe sourit d'abord ; puis quelque chose de contraint se mêla à son sourire ; puis un mouvement imperceptible de sa physionomie sembla dire : « Au fait, j'en ai pris mon parti. » Un quart d'heure après elle ne pensait plus *aux chasses* sans résultat de son mari, ni à tout ce qu'elle aurait eu le droit d'en conclure.

Pour Roger, il avait perdu de vue ses griefs contre MMM. Il sentait à chaque instant un frisson lui parcourir le corps ; puis il s'inquiétait de l'effet qu'il produirait sur elle. Il se releva au milieu de la nuit pour voir s'il avait un gilet convenable ; il craignait d'être gauche, embarrassé ; il préparait ce qu'il avait à dire. « Après tout, se disait-il, elle ne saura pas que c'est moi. »

Dès le point du jour, il était sur la jetée de Honfleur, attendant qu'il plût à la mer de monter assez haut pour qu'on pût mettre le *passager* à flot.

Arrivé au Havre, il se fit friser, raser ; il acheta des gants de la première fraîcheur ; puis comme il avait un peu plu le matin, et que les chemins étaient fangeux, il s'occupa de trouver une voiture qui pût le conduire à Ingouville. Arrivé près de la porte, il sentait qu'il pouvait à peine respirer, et que le premier mot qu'il prononcerait s'arrêterait dans sa gorge et l'étoufferait inévitablement ; il passa la main dans ses cheveux, rehaussa sa cravate, s'assura si sa lettre était dans sa poche, et sonna. On fut quelque temps sans répondre, puis des pas lourds et traînants s'approchèrent, et un vieux domestique ouvrit la porte.

« M. Aimé Deslandes ?

— Il vient de partir pour Rouen. »

Roger reprit haleine, et dit : « Et madame ?

— Madame est avec lui; ils seront absents pendant quinze jours ; monsieur veut-il laisser son nom ?

— Je reviendrai. »

Et il remonta en voiture ; peut-être lui eût-il été fort difficile de dire s'il était bien fâché de la mésaventure.

Le soir, Marthe lui dit : « Mon cher Roger, vous rentrez depuis quelque temps bien tard; pour ne pas vous gêner ni moi non plus, car souvent je ne puis retrouver un sommeil interrompu, j'ai fait mettre un matelas de plus au lit qui est dans votre chambre, et vous pourrez y coucher *habituellement*. »

Roger regarda fixement sa femme. La physionomie de celle-ci était calme et naturelle et ne peignait ni colère ni mauvaise humeur; peut-être au premier moment eût-il demandé ce changement; mais venant de sa femme, cette idée le troubla et lui parut suspecte. Pour se tranquilliser, il relut toutes les lettres de l'*inconnue* qui était si près de ne l'être plus; et quand il s'endormit, il avait complétement oublié tout ce qui n'était pas elle.

XIII.

La petite maison de la côte de Honfleur renfermait de grandes agitations ; Marthe avait à moitié compris que quelque chose qui n'était pas elle préoccupait singulièrement son mari; d'abord elle s'en était affligée; puis elle avait montré un peu de mauvaise humeur, puis elle était devenue triste, puis enfin elle avait pris le parti de se renfermer dans les soins de son ménage. Seulement elle s'éloignait de son mari autant que celui-ci semblait s'éloigner d'elle; elle s'était résignée à l'abandon, pourvu qu'elle ne fût pas exposée à un partage.

Pour Roger, il s'aperçut que sa femme s'éloignait de lui sans se douter le moins du monde que ce n'était qu'une représaille.

Après un grand danger, quand on a senti la vie prête à s'exhaler à la première fois que l'on respirera, il y a quelques jours pendant lesquels on aime la vie pour elle-même.

Vivre est un bonheur qui n'en laisse désirer aucun autre; on borne tous ses désirs à respirer, à sentir la douce influence du soleil, à s'enivrer du parfum des fleurs, à écouter le vent dans les arbres, à contempler les longues prairies étendues sur le sol comme un immense tapis de velours vert. Il semble que l'on naît à tout cela; c'est une seconde naissance, mais avec la conscience de la vie et des sensations.

C'est du petit nombre des bonheurs dans la vie qui se formulent autrement que par un désir ou un regret; on ne saurait dire tout ce qu'on découvre de valeur dans un bien que l'on a perdu ou que l'on va perdre. Il n'y a de patrie que pour les exilés.

Roger s'aperçut que sa femme ne le cherchait pas, et même quelquefois évitait de se trouver avec lui; il remarqua seulement alors ce qui avait toujours existé, que même auprès de lui elle songeait à tout autre chose. Il pensa que cette tout autre chose pouvait bien être quelqu'un; il sentit quelque chose de poignant lui toucher le cœur; il fut jaloux, et il sortit moins; il épia sa femme, il parla devant elle, à propos de choses qui n'y avaient aucun rapport, « du mépris qui est le partage de la femme adultère; » il dit plusieurs fois que, si jamais il était trompé, sa vengeance serait terrible, etc., etc.

Marthe le regardait avec étonnement et le laissait dire.

Vilhem à MMM.

« Voici plusieurs jours, cher ange, que je ne puis prendre sur moi de vous écrire, parce que je suis involontairement préoccupé d'une pensée qui n'est pas vous; cependant, comme c'est un chagrin, vous avez le droit de la connaître, et je croirais avoir un tort à votre égard en ne venant pas chercher auprès de vous du secours et des consolations. Le croiriez-vous?

je suis jaloux, et jaloux sans amour, et jaloux de ma femme. Depuis assez longtemps déjà, elle n'est plus la même, elle m'évite, je la gêne, elle n'a jamais rien à me dire, et si je lui parle, elle m'écoute sans m'entendre, mes paroles ne sont qu'un vain son qui frappe ses oreilles sans arriver à son esprit. Je n'ai jamais compté pour beaucoup dans sa vie; aujourd'hui je n'y suis plus pour rien.

« Certes, je devrais me féciliter de cette indifférence qui me permet si bien d'être tout à vous : eh bien! je suis inquiet, tourmenté. Pour vous autres femmes, la trahison d'un mari n'est rien quand vous ne l'aimez pas : elle peut blesser votre orgueil, vous faire craindre que son infidélité ne vienne du mépris de vos charmes; mais cela ne dure que jusqu'au moment où un autre hommage vient vous rassurer sur ce point.

« Mais l'opinion attache du déshonneur *pour nous* aux fautes de notre femme; nous sommes comme cet enfant que l'on avait donné pour camarade à un jeune prince, et que l'on fustigeait quand le prince ne savait pas sa leçon. D'ailleurs, l'infidélité du mari est tout extérieure; celle de la femme remplit la maison de trouble et de désordre.

« Mais je voudrais cependant vous parler de vous; depuis quelques instants que je suis là à vous écrire, je trouve déjà moins d'importance au sujet qui m'occupait; ah! pourquoi ne voulez-vous pas que je vous voie? rien ne pourrait m'atteindre. Mon Dieu, que je pense à vous! chaque fois que j'éprouve une émotion, soit à la vue de quelque beau spectacle de la nature, soit par quelque pensée qui m'élève l'âme, je vous cherche à côté de moi. »

MMM. à Vilhem.

« Que de peine vous vous donnez, cher ami, pour me dire et à la fois ne pas me dire que vous êtes jaloux de votre femme; que cet incident a réveillé un feu qui n'était qu'assoupi; en un mot, que vous êtes amoureux, et amoureux la-

mentable! Croyez-vous que cela puisse me faire de la peine? vrai, monsieur, vous avez bien peu d'intelligence de ne pas comprendre ce que je crois cependant vous avoir dit assez clairement.

« Je ne veux de vous que ce dont elle ne ferait aucun usage; soyez *son mari*, soyez son amant, je ne le trouverai pas mauvais; racontez-moi votre amour malheureux pour votre femme et je vous consolerai, je vous aiderai à triompher de ses résistances : je trahirai dans l'intérêt de votre triomphe les secrets du cœur des femmes.

« Vous l'aimez. Eh bien! pourquoi ne pas le dire franchement? pourquoi cacher *vos vertus?* L'amour conjugal est une des plus respectables choses du monde; il y a une lâcheté grotesque à nier les vertus que l'on a et à se parer des vices que l'on n'a pas.

« Vous vous établissez en don Juan, et vous pouvez être le modèle des époux et des pères de famille; laissez-vous donc être vertueux; je serai quelques jours sans vous écrire, pour ne pas vous donner de distractions au milieu de ces excellents sentiments. « Adieu. »

XIV.

Roger relut cette lettre plusieurs fois pour s'expliquer le mouvement d'impatience qu'elle lui avait donné d'abord. L'inconnue dissimulait mal sa mauvaise humeur; Roger voyait qu'à son insu elle l'aimait d'une manière beaucoup moins exceptionnelle qu'elle ne voulait le faire croire. Il s'irrita contre les femmes en général; il se mit à nier l'amitié; en quoi il ne nous paraît pas avoir tout à fait tort.

L'amitié entre deux personnes de sexe différent n'est rien, ou est de l'amour. Dans l'amitié ordinaire, un ami procure à son ami tous les bonheurs qu'il dépend de lui procurer; il lui cède sa stalle au théâtre, il lui prête son cheval, il joue aux échecs avec lui, etc., etc.

Mais si vous avez une femme pour amie, qu'elle n'ait ni stalle à vous céder, ni cheval à vous prêter, et que vous ne soyez pas disposé à jouer aux échecs, il peut arriver que dans une soirée aux deux coins du feu, ainsi que les amis en passent de si excellentes, vous n'ayez plus d'histoires à lui raconter, et qu'elle ait disposé en votre faveur de toutes celles qu'une femme raconte; alors ne pouvez-vous sentir un désir de passer vos mains dans les ondes de ces longs cheveux? ne sentirez-vous pas une secrète attraction qui portera ces cheveux à vos lèvres, ou vos lèvres à ces cheveux? N'aimerez-vous pas quelquefois à regarder ces doigts effilés, à tenir cette petite main douce dans votre main? car l'amitié ne durcit pas les mains des femmes, et n'éteint pas ce feu qui se communique si rapidement quand les paumes des mains se touchent, si rapidement que la poitrine en sent une subite commotion, qu'il semble que les veines s'ouvrent et que le sang de l'un gonfle les veines de l'autre et remonte au cœur.

Si vous racontez à une femme, votre amie, les rêves de votre âme, cet amour vague, semblable à l'oiseau craintif qui, à l'heure où la première étoile scintille, voltige au-dessus des vieux tilleuls, hésitant et cherchant sur quelle branche s'abattre; si vous lui dites : « La femme que j'aimerais aurait les yeux de ce bleu changeant, tantôt gris, tantôt vert, qui donne au regard tant d'expression; » et, si en la regardant, vous trouvez dans son regard cette pénétrante expression dont vous parliez.... Qu'arrivera-t-il?

Un ami fera tout au monde pour vous donner la femme que vous aimez. *Votre amie* fera-t-elle moins pour vous si c'est elle-même que vous aimez?

Si *votre ami* était une femme, il serait votre maîtresse.

XV.

MMM. à Vilhem.

« Je voudrais bien que vous n'eussiez pas reçu ma lettre, mon ami; elle n'a pas le sens commun, ou plutôt elle a un sens par trop commun et trop vulgaire. Quand je me la rappelle, je suis sûre que vous m'avez crue piquée de votre confidence; non, mon ami, non j'en suis reconnaissante; ne me privez jamais du droit de vous consoler; vos chagrins m'appartiennent, et c'est pour eux seulement que je ne veux pas de partage.

« Je vais donc vous rassurer, mon ami, à l'égard de votre femme. Vous m'en avez peu parlé, et peut-être eussiez-vous aussi bien fait de ne pas m'en parler du tout.

« Une femme sage reste sage, par cela seul qu'elle l'a été longtemps; je m'explique :

« Bien plus que la vôtre, notre vie est soumise à une foule de convenances et d'usages auxquels nous ne pouvons échapper. Nos habitudes sont tyranniques, et nous ne pouvons ni les changer ni les modifier sans qu'on s'en aperçoive, puisqu'elles sont liées à tous les détails de l'intérieur de la maison.

« Une femme ne peut se lever plus tôt ou plus tard que de coutume sans tout changer autour d'elle; elle ne peut tenir fermée une porte habituellement ouverte, ni sortir aux heures où elle ne sort pas d'ordinaire, sans qu'on le remarque et sans qu'on en tire des conséquences. Admettez qu'une femme ait triomphé de ses habitudes de vertu et de réserve, qu'elle ait oublié ses devoirs les plus sacrés, qu'elle ait passé par-dessus les craintes du danger et du mépris, elle sera arrêtée encore par une foule de petits inconvénients qui la gêneront à chaque instant. Une autre femme a sa vie toute disposée pour l'intrigue : on ne remarque ni une heure qu'elle passe renfermée, ni deux heures qu'elle passe dehors, parce qu'elle a toujours fait ainsi; mais celle qui a mené une vie calme et sédentaire,

on lui demandera tout de suite la raison qui dérange ainsi ce qu'elle a accoutumé d'être et de faire.

« Le mal alors ne peut faire que des progrès extrêmement lents, et souvent le drame n'a pas de dénoûment; il y a aussi bien plus de femmes qu'on ne le suppose généralement, je ne dis pas qui soient *vertueuses*, parce que je mets un peu la vertu dans l'intention, mais qui ne soient pas infidèles. Adieu, mon ami, il est plus facile qu'on ne croit à un mari de conserver sa femme, et il n'y en a pas un qui ne soit complice au moins pour la moitié du mal qui peut arriver. »

XVI.

MMM. à Vilhem.

« Vous n'avez pas répondu à ma lettre; peut-être la cause la plus simple et la plus naturelle vous en a empêché, et je ne puis faire autrement que d'attribuer cette inexactitude aux plus tristes événements; j'espère, mon ami, que vous n'êtes ni malade ni malheureux.

« Écoutez-moi : l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre, les obstacles qui nous séparent à jamais, me donnent le courage de vous faire un aveu.

« Je vous aime. Je vous aime de tout l'amour que peut contenir une âme. Vous comprenez qu'après cet aveu je ne vous verrai jamais; mais j'ai pensé que je faisais un cruel et inutile sacrifice de vous cacher ainsi ce qui se passe dans mon cœur; j'ai pensé que, sûre comme je suis de ne jamais voir mon amour criminel, je pouvais sans terreur me laisser aller à la douceur de vous en parler; que je n'avais pas le droit de vous cacher de mes pensées celle qui exerce sur ma vie le plus d'influence et de pouvoir.

« Je vous aime de tout un trésor d'amour que j'ai, depuis que j'existe, amassé et enfermé dans mon cœur; je ne vis que par vous et pour vous.

« Maintenant, vous ne demanderez plus à me voir ; je veux garder à mon amour toute sa pureté et toute son innocence, et pour cela il faut que je ne vous voie jamais.

« Au nom du ciel, Vilhem, ne me parlez plus de votre femme : c'est votre funeste confidence qui m'a ainsi éclairée sur moi-même, et qui me force à vous avouer aujourd'hui ce qu'à moi-même je ne m'étais pas encore avoué. Vous ne sauriez croire les pensées mauvaises qui ont traversé mon cœur depuis quelques jours ; j'ai senti une joie cruelle des torts que votre femme avait peut-être envers vous ; j'ai été heureuse de penser qu'elle ne vous aimait pas, que j'étais seule à vous aimer ; et, en même temps, je la plaignais de méconnaître un bonheur qui aurait si bien rempli ma vie à moi : mais aussi, quand je vous voyais la regretter, quand je voyais votre amour se trahir par la jalousie, comme je la haïssais !

« Savez-vous, Vilhem, pourquoi je vous dis tout cela ? c'est parce que ces pensées ne se glissaient dans mon cœur qu'à la faveur des ténèbres dont elles s'enveloppaient ; je penserai tout haut avec vous, et mes mauvaises pensées avorteront en naissant, comme certaines herbes de marais se dessèchent au soleil. »

XVII.

Vilhem à MMM.

« Tu m'aimes donc enfin, cher ange, tu m'aimes ! et mon âme est remplie d'une joie que je n'ai jamais sentie, que je n'ai jamais soupçonnée. Que ce mot doit être doux, quand ta voix le prononce ! Tu m'aimes, et moi aussi je t'aime, moi aussi je ne vis que par toi et pour toi. Mais quel est donc cet amour qui te laisse ainsi maîtresse de ta volonté et ne dépasse pas les limites que tu lui prescris ? Quoi ! c'est au moment où par ce charmant aveu tu me donnes de te voir, d'être auprès de toi, un désir qui me dévore, c'est à ce moment que tu prononces ce terrible arrêt : *Nous ne nous verrons jamais !*

« Comme tout m'est indifférent maintenant! comme le monde entier conjuré contre moi me trouverait dédaigneux et invulnérable! Tu m'aimes! Ah! comment as-tu si longtemps gardé dans ton cœur ce mot qui devait me rendre si heureux?

« Je suis maintenant à l'abri de tout. Que m'importe cette femme et ses actions? je suis tout à toi; elle n'aura plus même le pouvoir de m'impatienter, je t'appartiens; je vis dans l'atmosphère dont m'entoure ton amour. Oh! que je voudrais retrancher de ma vie toutes ces inutiles années, tous ces jours perdus, que j'ai passés sans t'aimer, sans être aimé de toi! Mon Dieu! que la vie me semble courte, pour renfermer tant de félicité!

« Cher ange, votre volonté seule peut m'empêcher de tout quitter pour voler auprès de vous, là où est mon âme. Ni préjugés, ni convenances, ni sentiments, ni devoirs, rien ne m'arrêterait. Votre amour est mon seul bien, ma seule ambition. Oh! pourquoi me refusez-vous de vous voir, d'entendre une seule fois le son de votre voix? et j'irai ensuite vous aimer au fond du désert le plus sauvage, j'emporterai du bonheur pour toute ma vie; vous ne savez pas quel supplice c'est de ne pouvoir jamais me représenter vos traits....

« Aimez-moi, ne m'abandonnez jamais. Je pouvais vivre sans vous, je m'ennuyais seulement, parce que mon cœur restait vide de toute la place qui vous appartenait; mais maintenant, sans votre amour, je sens que je ne pourrais vivre, car votre amour est devenu ma vie tout entière. »

XVIII.

Roger n'exagérait pas l'émotion à laquelle il était en proie; il ne pensait qu'à son inconnue, il ne pouvait plus voir personne sans une visible mauvaise humeur; il restait chez lui moins que jamais et ne trouvait nulle part de grève assez sau-

vage, de plage assez solitaire pour y cacher son bonheur, ses désirs et les souffrances que lui causait par moment la résolution de celle dont dépendait désormais son existence.

Les quinze jours que devait durer l'absence des habitants de la maison d'Ingouville étaient écoulés; il alla au Havre, plein d'une émotion dont l'œil le moins clairvoyant se fût aperçu.

« Je la verrai, disait-il, je l'entendrai, mais je commanderai à mes transports ; elle ne me connaîtra pas. »

Arrivé au Havre, il avait oublié la lettre de recommandation : il fut anéanti. Que faire de cette longue journée? on ne pouvait repartir que le soir. Léandre eût traversé à la nage.

Il y avait, du temps de Léandre, des amants plus entreprenants qu'aujourd'hui; peut-être aussi n'y avait-il pas, à l'endroit que traversait Léandre, de courants semblables à ceux que l'on rencontre du Havre à Honfleur, et qui entraîneraient invinciblement un bâtiment qui aurait la maladresse de s'y laisser prendre.

Il acheta des fleurs et les fit porter à la maison d'Ingouville; certes, il envoya avec ces fleurs la meilleure partie de son âme.

Le lendemain, il arriva avec sa lettre. Au moment de sonner, il lui semblait que le bruit de la sonnette allait être le signal de quelque grand bouleversement dans la nature; cependant ce bruit n'eut d'autre effet que d'attirer le même domestique qu'il avait déjà vu.

« M. Aimé Deslandes?

— Il est sorti. »

Roger sentit un frisson mortel. Allons, pensa-t-il, ils ne sont pas revenus.

« Et madame?

— Madame est chez elle.

— Annoncez-moi.

— Donnez-vous la peine d'entrer. »

Et l'on introduisit Roger dans la pièce dont il n'avait vu du dehors que les rideaux bleus. Il croyait entrer dans le ciel; un

parfum était répandu dans la chambre, parfum vague que l'on ne pourrait désigner par aucun nom, parfum qui semble s'exhaler d'une belle bouche. C'était, comme il l'avait soupçonné, une chambre à coucher.

« Monsieur veut-il attendre un instant? »

Et on le laissa seul. Il s'approcha d'une glace et répara quelque désordre survenu à sa cravate et à ses cheveux. Puis il examina avec avidité tous les détails de cette chambre si sacrée pour lui. Les rideaux du lit étaient bleus comme ceux des fenêtres. Une écharpe avait été oubliée sur un meuble; il s'en saisit et la porta à ses lèvres. Mais on ne pourrait peindre avec quel ravissement il reconnut dans un vase du Japon le bouquet qu'il avait envoyé la veille. On l'avait parfaitement soigné; il baignait dans une eau pure et qui avait évidemment été renouvelée le matin. Il en prit une fleur et la cacha.

Tout était d'une grande élégance autour de lui, quoique beaucoup d'objets parussent d'une époque bien antérieure à l'âge que peut avouer une femme; il y avait auprès de la cheminée une causeuse sur laquelle on avait laissé une broderie commencée; il n'y avait que quelques instants qu'*elle* avait quitté cette place : il s'y assit. Il croyait rêver; il cherchait à se la représenter. Comment sera-t-elle vêtue? et son regard, et sa voix? Mais lui, Roger, comment cacher son émotion, comment nè pas lui dire : « C'est moi.... c'est Vilhem? » Il lui semblait qu'elle devait le reconnaître, comme lui la reconnaîtrait dans une foule. Une porte s'ouvrit, la portière au drap bleu qui la couvrait se dérangea, et une femme entra.

Sa robe était d'une de ces couleurs indéterminées que l'on a assez désignées en les appelant couleurs foncées; elle était longue et presque traînante.

XIX.

« Ah! parbleu, monsieur, a le droit de dire ici le lecteur, vous abusez de la description et vous vous livrez ici à la plus

ridicule et la plus déplacée que j'aie jamais eu le malheur de rencontrer.

—Hélas ! monsieur, c'est que la femme qui était dans cette robe était un vieillard de cinquante-cinq ans, avec un tour de cheveux en soie et du rouge végétal sur les joues. »

Roger resta quelques instants étourdi. Tant que la porte ne fut pas refermée sur la personne qui entrait, il s'attendait à la voir suivie d'une autre. Puis il chercha sur ce vieux visage des traces de la beauté qu'il s'était figurée. Cependant il fallait parler : il demanda M. Deslandes.

« Il est absent.

—Alors, madame, je suis désespéré de vous avoir dérangée. »

Il salua et se retira après avoir jeté encore un coup d'œil sur Mme Deslandes.

Il sortit de la maison sans savoir où aller; il n'avait plus d'intérêt à rien, il n'avait aucune raison d'être dans un lieu plutôt que dans un autre; son illusion perdue, la vie lui paraissait devenue un chemin circulaire qui ne conduit à rien.

Il rentra chez lui le soir, en proie au plus profond découragement; il n'entendait pas ce qu'on lui disait ou répondait à peine; ce n'était plus de la distraction, c'était de l'abattement; il avait l'air si malheureux, que sa femme en eut pitié et lui demanda s'il était malade; sur sa réponse négative, elle lui demanda s'il était affligé. Cette sollicitude, passant des maux du corps à ceux du cœur, était d'abord un devoir, ensuite un sentiment affectueux. Roger se reprocha tout ce qu'il avait ôté de sa vie à cette bonne créature pour cette vieille femme dont la mystification le rendait si malheureux.

Il resta plus longtemps que de coutume dans la chambre de sa femme, et quand, lui donnant une bougie allumée, elle lui dit : « Bonsoir, » il hésita un moment; mais un refus l'eût tellement blessé, qu'il n'osa pas s'y exposer.

Le lendemain il ne sortit pas; il s'occupa de quelques travaux dans le jardin ; il changea la disposition des meubles de

la chambre ; il s'enquit si sa robe de chambre était en bon état ; en un mot, il était facile de voir que ses pensées ne l'entraînaient plus dehors.

Cependant, par moments, il prenait ce qu'il avait vu à Ingouville pour un rêve ; la mémoire lui retraçait bien le vieux visage, mais il lui semblait voir en même temps derrière lui une autre figure, la figure de son inconnue, fraîche et souriante.

XX.

MMM. à Vilhem.

« Qu'êtes-vous donc devenu, mon ami, que je ne reçois plus de vos lettres, de vos lettres qui me sont si précieuses et si chères ? Êtes-vous malade ou m'avez-vous oubliée ? Triste ou malheureux, vous auriez confié vos chagrins à mon cœur. Je ne puis croire que vous ne l'eussiez pas fait ; c'est la seule infidélité que je ne vous pardonnerais pas. J'espère du reste que quelque chasse lointaine, quelque plaisir est ce qui vous a distrait de moi. Hier j'ai relu quelque chose de vous ; une phrase m'a frappée : « Une vie sans amour, « c'est une prairie sans fleur, c'est une fleur sans éclat et sans parfum. »

« Cela est bien vrai, mon ami, quand je me rappelle ce que c'était que mon existence avant de vous connaître ; je ne comprends pas où je trouvais la force de supporter une vie si pesante et si désintéressée de tout. Je suis heureuse, cher Vilhem, je suis bien heureuse ; votre amour me fait une si belle part dans la vie, que je me laisse aller à prendre en pitié tout ce qui m'entoure ; cela me rend bonne et indulgente pour tout le monde ; j'ai tant de bonheur à moi toute seule, que je crois en avoir dérobé une partie, et que je voudrais le cacher même à Dieu pour ne pas exciter l'envie.

« Que ne puis-je, mon ami, remplir votre existence comme vous remplissez la mienne ? Que vous m'aimeriez, si vous étiez

aussi heureux que moi! Certes, vous n'auriez pas été si longtemps sans m'écrire. Votre silence m'inquiète et trouble le bonheur calme que vous m'avez donné. Je n'ose m'entretenir moi-même ni vous entretenir de ce bonheur; ma fatuité pourrait irriter le sort et le faire m'infliger de tristes expiations. »

XXI.

MMM. à Vilhem.

« Encore quatre jours écoulés sans une lettre de vous. Au nom du ciel, Vilhem, ne jouez pas ainsi avec le sentiment le plus vrai. Depuis quatre jours, je paye mon bonheur si fugitif par d'horribles inquiétudes et d'intolérables angoisses. Depuis quatre jours, je meurs de douleur et de regret. Hélas! je m'arrête dans mes reproches; qui sait quelles tristes circonstances peut-être nous séparent? Il est une idée qui me revient à chaque instant et qui me donne un frisson glacial, une idée que je n'ose admettre, que je repousse tout le jour, une idée qui revient en rêve pendant mon sommeil.... Oh! non, on ne meurt pas quand on est tant aimé.

« Et d'ailleurs, quel accident imprévu aurait pu vous frapper? Vous êtes jeune, bien portant; non, c'est impossible. Mais alors vous m'avez donc oubliée?... Oh! moi, avant de vous oublier, de vous laisser sans nouvelles, je serais morte. Mais alors mon âme serait auprès de vous. »

XXII.

Vilhem à MMM.

« Il n'y a donc pas de sympathie, et tout ce qu'on en dit n'est qu'une misérable invention des faiseurs de romans! Vous ne m'avez donc pas reconnu? Madame, je suis resté dix mi-

nutes dans la même chambre que vous, et, parce que je ne vous ai pas dit mon nom, vous n'avez pas su que c'était moi. »

XXIII.

MMM. à Vilhem.

« Vous n'êtes donc pas mort! Maintenant seulement j'ose envisager cette épouvantable pensée, et elle m'effraye moins que je ne l'aurais cru, tant je sens bien que je serais morte de votre mort. Mes terreurs, mes nuits sans sommeil, n'ont donc servi qu'à me faire sentir plus profondément à quel point je vous aime; mais que me dites-vous donc dans cette lettre dont je n'ai vu la froideur qu'après m'être réjouie en la recevant, en reconnaissant votre écriture? Que me dites-vous? Je ne vous ai pas reconnu; vous avez passé dix minutes avec moi, etc.

« Que signifie cette folie? Il y a bien longtemps que je n'ai vu un visage étranger, et si je vous avais vu, fussiez-vous au milieu d'une foule, j'aurais dit : « C'est lui. » Mais de grâce, expliquez-moi vite ce mystère inconcevable.

« Mais, je vous en prie, ne m'exposez plus à de semblables tortures; j'ai souffert au delà de toute expression. Promettez-moi bien, cher ami, de ne plus ainsi m'abandonner. Dites-moi les causes de votre oubli. Que de choses vous devez avoir à me raconter! Moi, pendant tout ce temps, je n'ai fait qu'attendre, me désespérer, relire vos lettres et pleurer. »

XXIV.

Vilhem à MMM.

« Parlons sérieusement, madame; je sais tout, il n'est plus temps de prolonger la plaisanterie. Je sais tout; c'est, je crois, vous en dire assez. »

XXV.

MMM. à Vilhem.

« Vous savez tout. Alors vous savez que je vous aime, vous savez que je me brise la tête pour savoir ce qui s'est passé sans pouvoir rien deviner; vous savez que mon pauvre cœur est bien froissé et bien triste de vous voir aussi injuste et aussi ingrat.

« Je cherche. Voilà ce qui se passe en moi : je ne vous cache rien; je n'ai pas une pensée qui ne soit pour vous, ou plutôt qui ne soit vous; si quelqu'un peut me trouver des torts, ce n'est pas vous, vous à qui j'ai donné toute ma vie; ce serait plutôt ceux auxquels, pour vous donner tout, je n'ai rien gardé de mes affections et de mes soins.

« Vous savez tout. Vous savez alors que vous me faites mourir de chagrin et d'impatience; vous savez que mes yeux sont brûlés des larmes que vous me faites répandre. »

XXVI.

Vilhem à MMM.

« C'est moi, madame, qui suis allé vous demander M. Deslandes il y a une quinzaine de jours; c'est moi qui n'ai pu vous parler qu'en balbutiant, et me suis hâté de sortir de votre présence (après que vous m'avez appris l'absence de votre mari). C'est moi qui n'avais pu résister plus longtemps au besoin de vous voir, et qui, sous un frivole prétexte, me suis présenté à vous sans me faire connaître.

« Voudriez-vous bien, madame, me dire quel était le but de la plaisanterie dont vous m'avez rendu victime, et la raison qui, pour l'exécution de cette plaisanterie, m'a valu votre préférence? »

XXVII.

MMM. à Vilhem.

« Quel bonheur, cher Vilhem, et comme j'ai ri du sujet de votre grave ressentiment! C'est bien fait, monsieur, et je suis enchanté de ce qui vous est arrivé : cela vous apprendra à mépriser mes ordres.

« Mon Dieu! comme je vous appartiens, comme vous me faites passer en peu d'instants de la tristesse la plus amère à la joie la plus folle! Mais il faut que je vous gronde sérieusement. Je ne veux pas vous voir; ce n'est que l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer qui me donne le courage de vous aimer et de vous dire que je vous aime; ne gâtez pas mon bonheur par de semblables craintes. Je ne vous avais pourtant pas trompé, monsieur; je vous avais dit : « Je ne demeure pas au Havre; » mais c'est probablement en trompant que vous avez appris à être défiant. Vous avez cru que je vous abusais; vous avez trouvé là une vieille femme, et vous avez cru que cette vieille femme c'était moi, et vous vous êtes cru aimé d'une vieille femme.

« Non, monsieur, non, je ne vous avais pas trompé; je suis jeune et assez jolie; la femme que vous avez vue est une amie de ma mère, qui fait prendre vos lettres à la poste et me les fait parvenir sans se douter le moins du monde de ce qu'elles contiennent. Non, non, je ne vous aurais pas vu sans vous reconnaître, j'en suis sûre.

« Mais vous, vous avez cru que c'était moi! à vos yeux j'ai été pendant quinze jours, je suis encore, au moment où j'écris ceci, cette pauvre chère Mme Deslandes, si longue, si sèche, avec ses joues couvertes de fard et ses faux cheveux. Comment réparerez-vous cela?

« Sérieusement, cher Vilhem, ne cherchez plus à me voir; vous m'affligeriez et vous m'ôteriez toute ma sécurité. Mais quel jour étiez-vous si près de moi?

« *P. S.* Je vous envoie de mes cheveux, pour bien constater ma jeunesse et leur *véracité.* »

XXVIII.

Roger fut un peu honteux de son quiproquo; mais il fut bien heureux de ne pas avoir perdu, comme il se l'était figuré, cet amour sans lequel il ne savait plus que faire de chacun des jours qu'il avait à passer. MMM. lui demanda comment il avait pu suivre ainsi ses lettres jusque chez Mme Deslandes; il prétexta un voyage d'affaires au Havre, et ajouta à ce mensonge le récit vrai de sa rencontre au bureau de poste avec la domestique qui avait porté sa lettre.

L'ami Moreau arriva à Honfleur au moment où on l'attendait le moins : il venait passer quelques jours avec Roger, et, pour se distraire, *contempler la sauvage beauté des rives de l'Océan*

La nuit qui suivit son arrivée fut employée par Roger et Moreau en confidences réciproques.

Ainsi qu'il est d'usage entre deux amis qui ne se cachent rien, Roger ne dit pas un mot de sa correspondance avec sa belle inconnue, et Moreau raconta ses bonnes fortunes avec des femmes qu'il n'avait jamais vues. Moreau était un lovelace qui avait une liste de victimes d'autant plus longue qu'elle se composait de toutes les femmes qu'il n'avait pas eues; du reste, il ne tarissait pas sur son enthousiasme pour la nature : il venait *respirer* et oublier quelque temps Paris, *cette ville de bruit, de boue et de fumée.*

Le lendemain, il ne se réveilla qu'à onze heures; il déjeuna, puis il fit une partie de billard avec Roger.

« A propos, dit-il, voici le collier que tu m'as demandé. »

Et il sortit de sa poche un petit écrin. Roger lui fit signe de se taire, prit l'écrin et dit :

« Surtout n'en parle pas devant ma femme!

— Comment? je croyais que c'était pour elle.

— N'importe; n'en parle pas.

— Ah! je comprends, c'est une surprise que tu veux lui faire.

— Le collier n'est pas pour elle.

— Ah! Roger, les perles lui iraient à ravir. »

Le second jour, il plut depuis le matin. Moreau, qui avait apporté sa boîte de couleurs pour faire des *études*, comme il convient à un peintre qui voyage, dessina de face, de profil et de trois quarts la berline dans laquelle il était venu, et que l'on avait laissée dans la cour.

Le troisième jour, la pluie de la veille avait rendu les chemins impraticables; il joua au piquet avec Roger. Roger, qui ne jouait jamais aux cartes, s'endormit profondément.

Le quatrième jour, Marthe était indisposée; Moreau, qui n'avait pas voulu accompagner Roger à la chasse, dîna seul et passa la soirée à jouer aux cartes avec Bérénice.

Le cinquième jour, il se rappela qu'il avait des lettres à remettre au Havre; le sixième, Roger fit avec lui la traversée de Honfleur et revint seul chez lui.

XXIX.

Vilhem à MMM.

« Je vous envoie, cher ange, un collier de perles qu'il vous faudra porter pour l'amour de moi. Je vous remercie bien du précieux trésor dont vous m'avez enrichi. N'avez-vous rien senti des baisers dont j'ai couvert vos cheveux? Il y a dans le papier dont vous vous servez pour m'écrire un parfum si doux qu'il semble émané de vous. Ce parfum me permet d'être toujours avec vous. Au milieu de l'ennui que me donnent les gens que je suis obligé de voir, je porte votre dernière lettre, cachée dans ma main, à mes lèvres, et je m'enivre de ce parfum céleste. Il y a pour moi, attachée aux odeurs, aux couleurs, une foule d'idées mystérieuses qu'il me serait à peu

près impossible de définir ou dont la définition me donnerait aux yeux de bien des gens tout l'air d'un rêveur à cervelle creuse ou remplie de fantastiques images. Je vous l'ai dit : je n'écris plus pour le public; j'ai retrouvé dans un tiroir quelques vers assez mal rimés et quelques lignes de prose que comprendront seuls ceux que la nature a doués d'un profond sentiment des couleurs, ceux qui n'entendent pas seulement par les oreilles, mais aussi par le cœur et par l'imagination, ceux auxquels parlent les parfums et les couleurs dans un langage mystérieux et poétique.

« Je vous fais grâce des vers, vous subirez la prose.

« Les couleurs ont une telle influence sur l'esprit qu'il suffit de regarder pendant quelque temps une couleur pour se laisser entraîner à un ordre d'idées tout différent de celui dans lequel on se trouvait auparavant.

« Les couleurs sont la musique des yeux : elles se combinent comme les notes. Il y a sept couleurs comme il y a sept notes de musique; il y a des nuances comme il y a des demi-tons.

« La musique commence où la poésie finit. Il y a des pensées dont le commencement se parle et qui ne peuvent finir qu'en musique, sous peine de tomber dans le pathos; certaines harmonies de couleur produisent des sensations que la musique elle-même ne peut atteindre. Les vitraux des églises gothiques et les sons séraphiques de l'orgue produisent une impression entièrement analogue; l'encens complète l'harmonie.

« La nature a des harmonies qui rendent froide la plus belle musique, parce que ses harmonies se composent de ce qui frappe tous les sens.

« En même temps que notre oreille est délicieusement caressée par le murmure du vent dans les feuilles et par le murmure du ruisseau sous les violettes en fleurs, par le chant de l'oiseau sous les feuilles, par le bourdonnement de l'abeille autour des lis, notre œil est captivé par la couleur d'émeraude du feuillage, par les violettes couleur d'améthyste, par l'a-

beille, topaze ailée. Et aussi nous respirons le parfum du feuillage et celui des fleurs. Tous nos sens à la fois sont saisis, captivés, enivrés.

« Beethoven seul a presque rendu tout cela en musique dans sa symphonie pastorale.

« On ne peut exprimer en paroles que les *sens* les plus vulgaires des couleurs; car, ainsi que la musique, elles font entendre ce qui ne peut pas se dire. Voici quelques-unes des impressions que j'en reçois.

« *Le cramoisi.* — Richesse, splendeur, faste naturel.

« *Le violet.* — Richesse plus imposante et plus sévère, douleur noble et arrivée à l'état de mélancolie.

« *Rose.* — Fraîcheur, jeunesse, joie d'exister, insouciance.

« *Lilas.* — Plus de fraîcheur et cependant moins de jeunesse, de toutes les couleurs la plus printanière, mélancolie de l'amour heureux, pleurs sans amertume.

« *Bleu.* — Calme, bonheur, espoir fondé.

« *Bleu pâle.* — Pureté, vague, innocence, rêverie.

« *Écarlate.* — Éclat, arrogance.

« *Jaune.* — Richesse gaie, beauté riante, abondance.

« *Amarante.* — Laisser aller, élégance, ennui sans sottise.

« *Gris.* — Tristesse, paresse du cœur.

« *Vert.* — Pensées, vigueur, distinction naturelle.

« Il est facile de voir d'après cela combien ma vue est choquée par les discordances, mais aussi combien les splendides harmonies du soleil couchant la ravissent et la charment.

« Il y a pour moi une telle connexité entre les couleurs et les sons que je traduirais chaque couleur par un instrument.

« *Le vert*, la harpe.

« *Le lilas*, la flûte.

« *L'écarlate*, la trompette.

« *Le rose*, le flageolet.

« *L'amarante*, le piano.

« Etc., etc.

« L'harmonie des sons et des couleurs n'est pas moins évidente avec les parfums.

« *L'écarlate*, la tubéreuse.

« *Le cramoisi*, l'héliotrope.

« Etc., etc. »

A tout cela, l'inconnue ne comprit pas un mot. Elle répondit que c'était fort joli.

XXX.

MMM. à Vilhem.

« Je suis bien heureuse du beau collier que vous m'envoyez, mon ami; l'habitude où je suis de porter des robes *montantes* me permettra de le garder toujours sur moi sans qu'on s'en aperçoive. Maintenant que je vous ai remercié, il faut que je vous gronde.

« Le ciel m'avait donné une magnifique occasion de vous aimer à mon aise, sans dangers, sans scrupules; j'aurais dû profiter de cette occasion, me laisser passer pour vieille, vous appeler mon fils et ne vous montrer qu'une affection protectrice et maternelle. J'aurais évité le trouble étrange que m'a causé ce que vous avez la méchanceté de dire de ces baisers donnés, je ne sais pourquoi, à mes cheveux. Hélas! oui, je les ai sentis, et j'en suis encore toute triste et toute honteuse. Mon Dieu, pourquoi m'aimer de cette manière? cela n'est bon qu'à oppresser le cœur et à m'agiter de mille soucis inquiétants. Voyez comme je suis folle et comme vous avez tort de me dire ces extravagances. Hier soir, à minuit, je pensais à vous; eh bien, je suis sûre que vous avez baisé mes cheveux: j'en ai senti une impression ravissante et douloureuse à la fois, et tout cela a fini par des larmes, car je vois mon amour aujourd'hui moins innocent que je ne l'avais cru d'abord. Oh! mon ami, il ne faut jamais nous voir; il faut me laisser croire que mon amour est une vertu.

« Je ne vous l'ai jamais dit; mais vous le savez bien, vous avez bien deviné que je suis mariée. Vilhem! Vilhem! j'étais sans remords jusqu'au moment où vous avez reçu cette fatale boucle de cheveux. Je ne veux pas être coupable envers lui; il est bon, il veut que je sois heureuse.

« Vous êtes donc venu au Havre. Vous avez vu cette mer que je vais contempler presque tous les jours; vous avez dû éprouver les mêmes émotions que moi : ce jour-là, Vilhem, nous n'étions pas séparés. Hélas! vous n'êtes que trop près de moi, puisque vous me bouleversez ainsi. Ne m'écrivez pas de semblables choses, je vous en prie; ne dérangez pas un bonheur dont je jouis si complétement.

« Pourquoi donc suis-je si triste aujourd'hui en vous écrivant, et pourquoi cette tristesse a-t-elle tant de charmes pour moi? Souvent, quand je regarde la mer et le ciel, je suis des yeux et de l'âme un flocon de nuages qui va vers la Seine et Paris; je pense que ce nuage passera au-dessus de votre tête. Quand je suis bien seule, je confie des paroles au vent pour vous les porter quand il souffle vers vous; et, quand il vient de votre côté, il me semble qu'il y a dans son haleine quelque chose de votre voix. »

XXXI.

Vilhem à MMM.

« Laisse-toi donc m'aimer, cher ange, et ne lutte pas ainsi avec le bonheur que le ciel nous envoie. N'as-tu pas assez donné à cet être vulgaire et inepte qui te possède sans te comprendre, qui n'a d'intelligence ni dans l'esprit ni dans le cœur, puisqu'il ne sait pas qu'il est le plus heureux des hommes, puisqu'il ne meurt pas de son bonheur? Il te possède! Mon Dieu, que je le hais quand cette pensée vient me gonfler le cœur! Il a à lui tout le bonheur, toute la joie qui devait être ma part dans ce monde. Que de haine il y aurait dans mon âme, si l'amour y laissait de la place! Que dois-tu donc

à ton tyran, à celui qui nous sépare? Tu es à moi, à moi qui sais te comprendre et t'aimer, à moi qui souffre si cruellement de ton absence, à moi que le ciel a créé pour t'adorer. Que sont ces liens odieux imaginés par les hommes et dans lesquels nous gémissons l'un et l'autre, auprès de ce lien céleste dont Dieu nous a unis, en nous donnant deux âmes pareilles qui se cherchent de loin?

« Je t'aime et je prendrai de toi, de toi qui m'appartiens, tout ce que j'en pourrai prendre. Tu te plains du trouble que t'a causé ma lettre. Ah! si tu sentais ce feu dévorant qui circule dans mes veines, quand je baise tes cheveux! si tu connaissais ce délire qui fait que je t'appelle dans mes nuits sans sommeil, et que je tends les bras dans l'ombre! Oh! je t'en prie, augmente mon trésor, envoie-moi quelque chose qui ait fait partie de ton vêtement : un ruban, un gant. Ce collier caché sous ta robe, de combien de caresses je l'ai chargé! »

XXXII.

MMM. à Vilhem.

« Nous sommes deux insensés, moi surtout qui ai cru que cet amour serait une distraction dans ma vie : il est devenu ma vie tout entière; mais, mon ami, ayez pitié de moi, vos lettres me font trop de mal.

« Une feuille périodique, qu'un hasard a fait tomber dans mes mains, car je n'en lis jamais, m'apprend qu'on va jouer au Havre une pièce de vous, représentée à Paris il y a quelques années. J'assisterai à la représentation : que mon cœur battra doucement de votre triomphe! que je serai fière et heureuse! Cher Vilhem, vous serez au théâtre, nous ne nous verrons pas, mais nous saurons que nous sommes dans la même enceinte; les applaudissements vous réchaufferont le cœur en pensant que je les entendrai, et ce jour-là vous aimerez la gloire. »

XXXIII.

Roger sentit à cette nouvelle une profonde émotion. Tout ce qui depuis longtemps était mort en lui se réveilla; il fut toute la nuit tourmenté de savoir quelle était la pièce choisie par les comédiens : pourvu que ce soit ma meilleure, pourvu que le public capricieux ne change pas d'avis sur ce qu'il a déjà applaudi! Le lendemain, il courut au Havre; la pièce que l'on devait représenter était celle qui avait obtenu le plus de succès. Mais comme il se rappelait des vers faibles, d'autres détestables : « Ah! disait-il, si alors j'avais été aimé d'elle! »

Par moments, il semblait à Roger que le jour de la représentation n'arriverait jamais : d'autres fois, il aurait voulu pour tout au monde le retarder indéfiniment; un jour il voulait changer un rôle; un autre jour supprimer un acte. Il se promettait du reste de se tuer si la pièce n'était pas couverte d'applaudissements, et quand, pour se rassurer, il se rappelait ceux qu'elle avait obtenus lorsqu'elle avait été représentée à Paris, il sondait les plus profonds replis de sa mémoire et de sa conscience pour énumérer tout ce qui avait pu contribuer au succès du drame, en dehors de son mérite intrinsèque : les amis qu'il avait dans la salle, les billets donnés, le jeu de tel acteur, la figure de telle actrice, la jambe de telle autre dont la jupe était fort courte.

Une fois il se leva au milieu de la nuit, et attendit en se promenant dans sa chambre que le jour parût; alors il se transporta au Havre en toute hâte : il avait changé un demi-vers qui ne faisait qu'une cheville dans la pièce en un hémistiche plein de force et de pensée; mais l'acteur lui fit observer que ce demi-vers insignifiant lui servait à *prendre un temps*, et qu'il ne s'en priverait qu'à la dernière extrémité.

Il ne parlait plus, il ne mangeait plus. Enfin, trois jours avant la représentation, il jugea prudent d'écrire à son inconnue la lettre que voici.

XXXIV.

Vilhem à MMM.

« Qu'est-ce donc que les applaudissements de la foule, cher ange, et quel charme peuvent-ils avoir pour vous? Que prouvent-ils d'ailleurs? comment se compose une foule, et, quand elle est réunie, comment forme-t-elle son jugement? Horace, un grand poëte, a dit : « Je hais le vulgaire profane, « et je le repousse loin de moi. » En effet, comment un poëte peut-il appeler à juger son langage céleste les plus terrestres et les plus prosaïques d'entre les humains?

« Dans un théâtre, il y au moins trente bottiers et autant de tailleurs, quelques domestiques, trois cents marchands. Jamais il ne nous viendrait à l'esprit de lire à notre bottier ou à notre marchand de n'importe quoi un seul de nos vers, encore moins de lui demander son opinion, encore moins de la suivre en la moindre des choses.

« Eh bien, quand tous ces gens sont réunis, nous tombons à genoux devant eux, nous attendons avec une anxiété mortelle ce qu'ils vont décider de notre œuvre.

« Aussi, que de succès dus à des défauts, à la vulgarité des situations et du langage! que de chutes qui n'ont pour cause que des beautés de premier ordre, que de nobles hardiesses, que des pensées que n'a pu suivre l'intelligence des auditeurs! Et aussi que de gens vont au théâtre dans l'intention de trouver tout mauvais! que de gens ne comptent pour leur esprit de la soirée que sur les fautes de l'auteur!

« Pourquoi, cher ange, ne vous êtes-vous pas contentée de lire mes livres? Les livres sont une confidence, le théâtre est une révélation scandaleuse et impudique; quand j'écrivis mes livres, je vous avais devinée : c'était à vous que je racontais mes joies et mes douleurs, et les mouvements les plus secrets de mon âme; mais quand on travaille pour le théâtre, on ne

peut perdre de vue *le public;* on est préoccupé de son rire ou de ses applaudissements; on se garderait bien de mettre son cœur à nu devant une foule : il y a des sentiments si délicats, si pleins de pudeur, qu'ils meurent de froid ou de honte sitôt qu'ils sortent du cœur autrement que pour entrer immédiatement dans un autre cœur; c'est une illusion à laquelle on se laisse facilement entraîner en faisant un livre. Et vous-même, si dans ce drame quelque pensée sortie de mon cœur va au vôtre, ne souffrirez-vous pas de voir toute cette foule émue avec vous de ce qui vous aura émue? si nous étions raisonnables, nous n'irions ni l'un ni l'autre à cette représentation. »

XXXV.

MMM. à Vilhem.

« Laissez-moi donc être fière de vous et de votre triomphe, cher Vilhem; laissez-moi donc voir cette foule vous rendre hommage comme à son roi par l'intelligence et le génie; laissez-moi entendre ce bruit enivrant des applaudissements qui doit avoir quelque chose de vrai puisqu'il serre le cœur d'une manière si douce et si douloureuse à la fois; laissez-moi donc m'asseoir avec vous sur votre trône et mettre un instant ma tête blonde sous votre couronne de laurier. J'irai à la représentation, et je veux que vous y soyez. C'est la seule volonté que je vous aie imposée, moi qui aurais le droit d'avoir quelques caprices. »

XXXVI.

Roger faisait le dégoûté des applaudissements qu'il n'était pas sûr d'obtenir; certes, il n'imaginait pas de plus grand bonheur que d'entendre applaudir son nom devant celle qu'il aimait : mais il n'osait envisager la pensée d'une défaite, et il reculait de toute sa puissance devant une pareille épreuve.

Le jour désigné pour la représentation arriva. L'affiche elle-même donna quelques inquiétudes à Roger; son nom écrit en lettres trop grosses pouvait paraître l'indice d'un excès de vanité et indisposer le public; le prix des places était augmenté, cela devait naturellement rendre les spectateurs moins indulgents; il savait que la jeune première s'était fâchée la veille avec l'amoureux : il y avait tout lieu de craindre que cette mésintelligence ne mît dans leur jeu une déplorable froideur.

Dès le matin, il ne pouvait rester en place; l'impatience et la fièvre donnaient à ses mouvements quelque chose de bref et de saccadé. Il s'occupait de sa toilette; l'inconnue pouvait le deviner, quelqu'un de sa société pouvait reconnaître et lui désigner l'auteur de la pièce.

Il fut longtemps à déterminer s'il mettrait une cravate blanche ou une cravate noire; puis, quand il se fut décidé pour la cravate noire, il se trouva que la plus belle n'était pas ourlée; il appela Bérénice pour faire réparer cette omission; mais Bérénice, occupée à repasser des manchettes à madame, reçut cette communication sans la moindre bienveillance. Il revint à l'idée de la cravate blanche.

Marthe se fit attendre pour le déjeuner; Roger en fut de très-mauvaise humeur : il lui semblait quo tout allait mal ce jour-là. Il mangea peu et roula dans son esprit le parallèle entre la cravate blanche et la cravate noire, en appuyant avec une préférence marquée sur les avantages de la cravate noire, préférence qui avait son origine dans les obstacles que rencontrait l'adoption de la cravate, et la conviction qu'il s'était laissé acquérir que *tout allait mal* ce jour-là.

Il pensa que bien des gens ont la manie de juger de notre caractère, de nos vertus, de nos défauts, de nos qualités, d'après la manière dont nous nous habillons ou d'après toute autre affaire de détail aussi insignifiante en elle-même, sans que ces savants philosophes s'avisent de songer que ce qu'ils prennent pour un choix, un goût ou une préférence, n'est souvent

qu'une misère ; nous avons vu l'homme le plus coloriste du monde, un homme qui prétendait entendre grincer et hurler des couleurs rapprochées sans harmonie, se montrer dans tout Paris avec un pantalon noisette, un habit bleu à boutons de cuivre et un gilet vert. Hélas ! il nous fut donné d'entrer dans la confidence de tout ce que cachait de misères ce bizarre accoutrement ; nous fûmes instruit du désir d'*écouler une partie* de drap noisette qui avait saisi un tailleur qui faisait crédit ; nous apprîmes comment un habit bleu, fait pour une pratique qui ne l'avait pas trouvé à son goût, avait été jugé par le tailleur assez bien fait et assez élégant pour l'artiste qui, traversant les rues ou entrant dans une maison avec une conscience peut-être exagérée du ridicule d'un semblable accoutrement, parlait plus bas que tout le monde et n'osait avoir une opinion à lui.

Marthe parla la première et dit : « Il fait beau. »

Roger fut effrayé de ce début : il y avait peut-être là une intention, qui allait prochainement éclater de demander à faire une promenade.

Il crut devoir répondre : « Hum ! hum !

— Monsieur, répliqua Bérénice à cette opinion formulée assez clairement sur la certitude du temps, le vent souffle plein *est;* le temps est sûr pour toute la journée.

— Bérénice, reprit Roger, avant de vous ériger ainsi en almanach, vous feriez mieux de faire rôtir mon pain. »

Bérénice sortit. Roger s'étendit fort au long sur les divers défauts qui la distinguaient.

Marthe ramena la question du temps.

« La mer est calme et unie comme une glace, dit-elle.

— Il ne faut pas vous y fier, dit Roger ; quoi qu'en dise Bérénice, le vent varie de l'*est* au *sud* et même au *sud-ouest*. »

Et, en disant ces paroles, il se sentit pris d'une horrible crainte ; il lui sembla voir fondre sur lui un orage plus terrible mille fois que n'en peut amener le vent du sud-ouest le plus continu et le plus violent.

Il y avait longtemps que Marthe n'était allée dans sa famille ; il n'y voyait, il n'y avait rien à lui objecter, si elle en exprimait le désir : il n'y avait pas dans l'air de vent de quoi remuer les feuilles qui jonchaient les allées du jardin. Il prévint la dangereuse proposition.

« Tant mieux, dit-il, car votre sœur viendra probablement vous voir aujourd'hui, et elle aura beau temps pour la traversée du Havre. »

Bérénice rentra avec une lettre qu'elle donna à sa maîtresse.

« Mais Roger, dit Marthe, où prenez-vous l'idée que ma sœur doit venir aujourd'hui ? loin de là, elle est indisposée et me prie d'aller la voir.

— Je le croyais, chère Marthe, et je le croyais si bien, que j'ai invité le voisin et sa femme à venir passer la soirée avec vous.

— Quelle bizarre sollicitude vous a donc saisi tout à coup pour l'emploi de mes soirées? et n'auriez-vous pas dû me consulter un peu sur les plaisirs dont vous voulez m'accabler?

— J'ai peut-être été un peu étourdi ; mais on ne peut leur faire une impolitesse sans risquer de s'en faire d'irréconciliables ennemis. Il faudra les recevoir. »

Marthe ne répondit pas à cette sorte d'injonction : non qu'elle s'y soumît, mais, au contraire, parce qu'elle avait besoin du plus profond recueillement pour aviser aux moyens de s'y dérober.

Roger n'insista pas non plus, parce qu'il méditait également le moyen de rendre vraie l'invitation qui n'existait que dans sa tête. Tous deux se séparèrent en état d'hostilité latente, et prêts à engager le combat.

Roger courut chez le voisin.

Il le trouva avec sa femme ; cette femme était juste assez jeune pour donner encore un peu de jalousie à son vieux mari ; elle avait du reste, quatre ans auparavant, eu une intrigue assez scandaleuse avec un lieutenant de douane.

« Mon voisin, lui dit-il, je viens vous faire une invitation

sans cérémonie, ainsi qu'on peut le faire à un homme indulgent et spirituel comme vous. Ma femme attendait sa sœur qui est indisposée ; elle m'avait chargé, il y a plusieurs jours, de vous *prier à prendre le thé* aujourd'hui avec elle, et je ne viens qu'aujourd'hui. Elle ne me pardonnerait pas d'avoir si mal fait sa commission ; il faut donc que vous veniez ce soir, et que vous lui laissiez croire que je vous ai, d'après son intention, engagés il y a plusieurs jours. »

Comme Roger sortait, il se croisa avec Bérénice qui venait de la part de sa maîtresse ; il se félicita de sa promptitude d'exécution, et rentra chez lui pour tâcher d'obtenir de Marthe elle-même qu'elle ourlât sa cravate noire.

Voici du reste quelle était la lettre que Marthe avait assez perfidement imaginé d'écrire à sa voisine :

« J'espère, ma voisine, que vous n'avez pas oublié que je vous attends ce soir ; je suis d'autant plus charmée de vous voir, que c'est un plaisir que vous ne me procurez pas souvent ; nous aurons quelques personnes et je compte sur votre figure et sur votre esprit pour leur rendre la soirée plus agréable ; le lieutenant de la douane doit nous chanter de nouvelles romances qu'il a reçues de Paris. »

A quoi la voisine répondit, comme Marthe s'y attendait bien :

« Je me promettais le plus grand plaisir de votre aimable invitation ; mais une de ces migraines que vous me connaissez vient de me prendre et me torture tellement que j'ai peine à ne pas crier. Vous avez mauvaise grâce à vous prendre à moi de la rareté de nos entrevues ; sitôt que ma mauvaise santé me le permettra, j'irai m'excuser et vous remercier. »

Marthe montra cette lettre à Roger comme il s'approchait d'elle, sa cravate à la main.

« Eh bien, dit-elle, la mauvaise humeur de ma voisine ne me laissera pas moins inconsolable, car je ne crois pas aux migraines.... des autres. J'irai voir ma sœur, parce que je suis sûre qu'elle est plus malade qu'elle ne le dit.

— Je prendrai la liberté d'être précisément d'un avis opposé au vôtre, chère Marthe ; je connais assez votre sœur pour la croire plus disposée à exagérer son mal qu'à l'atténuer. Vous seriez bien bonne.... » continua-t-il présentant sa cravate.

Marthe l'interrompit :

« Vous vous trompez bien sur ma sœur, dit-elle, ou plutôt vous avez bien envie de me contrarier ; c'est quand vous me voyez mortellement inquiète sur une personne que j'aime, que vous vous imaginez d'en dire du mal.

— Mais, chère Marthe, il n'est pas probable que le danger ait augmenté depuis dix minutes, et votre inquiétude ne me paraît avoir de cause que la contradiction ; peut-être même pourrais-je trouver la même raison à l'exaltation peu habituelle de votre amour pour votre sœur.

— Il est plus facile, reprit Marthe avec aigreur, de nier les bons sentiments que de les avoir.

— Rien ne porte à les nier, reprit Roger avec non moins d'aigreur, comme d'en voir faire inutilement parade ; je voudrais qu'on pût supprimer toutes les vertus, si c'est là le seul moyen d'en supprimer l'affectation.

— Pauvre sœur ! dit Marthe.

— Pauvre Roger ! dit Roger en lui-même.

— J'irai voir ma sœur, dit Marthe.

— C'est impossible, dit Roger ; je ne puis vous y accompagner, j'ai à Honfleur un rendez-vous d'affaires.

— Bérénice viendra avec moi.

— Non ; je serais inquiet si vous faisiez sans moi la traversée, et il m'est impossible d'aller au Havre aujourd'hui. »

A ce moment Bérénice entra.

« Monsieur, dit-elle, le capitaine Bambine vous fait avertir que le départ est pour cinq heures.

— Et pourquoi le capitaine Bambine vous fait-il avertir de l'heure du départ ? demanda Marthe.

— C'est, reprit Bérénice, que monsieur lui a dit, il y a deux heures, qu'il allait au Havre ce soir.

— Que me disiez-vous? dit Marthe. Il vous était impossible d'aller au Havre, et votre seule idée est d'y aller sans moi! Roger, Roger....

— Je vous ai dit que je n'allais pas au Havre parce que j'ai changé d'idée ; je reste à Honfleur.

— Restez-vous à la maison ? dit Marthe.

— Non; je vous ai dit que j'avais une affaire à Honfleur.

— Eh bien ! je resterai ici.

— J'aime à vous voir raisonnable, chère Marthe.

— Dites obéissante.

— Vous devriez bien ourler ma cravate.

— Volontiers. »

Et les deux époux avaient sur le visage un air de triomphe indescriptible : ils se trompaient tous les deux.

Roger s'habilla lentement. Marthe ourla la cravate, puis défit l'ourlet et le refit.

On entendit le tintement de la cloche du bateau; c'était le dernier signal, celui qui ne précède le départ que de quelques minutes.

Roger sentit la vie s'arrêter dans sa poitrine. Marthe le regardait; il affecta la plus entière indifférence.

Il fallait aller au Havre, dût-il traverser à la nage. Il y a pour les gens fortement organisés une sorte d'assurance pour les choses qui *doivent se faire ;* les obstacles les leur font croire plus difficiles, mais jamais impossibles.

La cloche avait fini de tinter. Le bateau était parti. Roger demanda Bérénice. Bérénice était sortie pour exécuter un ordre de sa maîtresse.

Roger baisa sur le front sa femme, qu'il eût voulu étouffer, et il sortit d'un pas calme et lent, sachant qu'il allait au Havre, mais ignorant entièrement comment il s'y transporterait. Il se dirigea sans trop savoir pourquoi à la place où n'était plus le bateau. Mais qui sait? le capitaine était peut-être frappé d'apoplexie ? une voie d'eau s'était faite et avait retardé le départ?

Tous ces espoirs ne tardèrent pas à s'évanouir : la place du bateau était vide.

Roger resta anéanti; il ne put sortir de sa torpeur qu'en se répétant :

« Il le faut; il faut aller au Havre; il le faut. »

Il buta contre Bérénice.

Il eut un moment envie de la jeter à l'eau.

Tout à coup il reconnut un marin, un fraudeur et contrebandier s'il en fût.

« Sauvé, se dit-il, sauvé; j'irai au Havre. Ohé! maître Guillaume!

— Qu'est-ce, monsieur?

— Veux-tu gagner un louis?

— Rien ne me va mieux, si ce n'est d'en gagner deux.

— Eh bien! tu vas me conduire au Havre.

— Pour ça, impossible; mon bateau est loué.

— Où vas-tu?

— Au Havre.

— Eh bien!

— Mais le bateau est loué, et la personne veut être seule.

— Combien te donne-t-elle?

— Un louis.

— Je t'en donnerai deux.

— Elle m'en donne trois.

— Comment le sais-tu?

— Elle est avec moi. »

Et Roger vit en effet une autre personne dans l'ombre.

« Eh bien! quatre.

— Pas pour dix, j'ai promis.

— Maître Guillaume, c'est un service que je te demande.

— Impossible. »

La deuxième personne s'éloigna.

Roger resta anéanti; son dernier espoir venait de s'éteindre; il ne se disait plus que tout bas :

« Il le faut. »

Maître Guillaume vint à lui.

« Nous sommes seuls, je vous emmène.

— Ah ! maître Guillaume, tu auras les quatre louis.

— J'en aurai sept.

— Diable !

— Les quatre que vous m'offrez et les trois dont je suis convenu. On veut être seul, très-bien, c'est-à-dire ne pas être vu ; je vais vous mettre à fond de cale, vous entrerez le premier et vous sortirez le dernier. Vous ne verrez personne.

— C'est ingénieux.

— Dépêchez-vous, on vient. »

En effet, quelques pas se firent entendre.

Roger n'eut que le temps de se blottir dans un coin du bateau.

Deux personnes y entraient presque aussitôt que lui.

Maître Guillaume appela son second, on déploya les voiles et on partit.

Roger était soulagé d'un poids énorme : il contemplait le ciel étoilé ; il pensait à son inconnue.

A l'autre extrémité du bateau, les deux personnes qui étaient entrées après lui causaient à voix basse. L'une des deux dit à l'autre, à une secousse qu'une lame donna au bateau :

« Ah ! Bérénice, j'ai bien peur. »

Quand on fut entré dans le bassin, Roger offrit la main à sa femme pour descendre ; Marthe fut d'abord consternée en le reconnaissant, mais la pensée que l'obscurité ne permettait pas de voir son trouble contribua à la rassurer.

« Monsieur, dit-elle, vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici.

— Madame, reprit Roger, vous ne saviez pas m'avoir pour compagnon de voyage.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, et c'est précisément pour vous suivre que je me suis mise en route.

— Je vous ferai le même aveu, madame ; je n'étais pas fâ-

ché de connaître le but et les motifs de cette expédition nocturne; je ne suis pas dupe de ce prétexte.

— Ni moi; vous allez me faire une querelle pour éviter celle que je serais en droit de vous faire. Quels projets me soupçonneriez-vous donc? »

Roger ne répondit pas; il offrit le bras à sa femme, et lui dit:

« Où vous conduirai-je?

— Mais où vous voudrez, je n'ai plus de but maintenant. Chez ma sœur, si cela vous convient.

— Très-volontiers. »

On se mit en route; Bérénice suivait à quelques pas derrière, et personne ne parlait.

Marthe n'était pas bien sûre que son mari se fût embarqué pour la suivre; elle imaginait bien plutôt quelque infidélité dont l'idée lui était déjà venue plusieurs fois, mais sans la troubler beaucoup.

Pour Roger, il était assez contrarié de la gêne que la rencontre inopinée de sa femme venait apporter à ses projets; mais ce qui le préoccupait le plus puissamment, c'était ce germe de jalousie mal étouffé qui venait de renaître, fécondé par les soupçons bien naturels que lui inspirait la bizarre conduite de sa femme. En vain il se disait que son affaire principale était pour ce jour-là d'aller au théâtre et d'y rencontrer son inconnue; que les torts de sa femme devaient le livrer tout entier à cette MMM., si douce, si aimante, si dévouée: il ne pouvait secouer cette impression de colère et de joie amère, d'avoir à peu près découvert le crime.

On arriva chez la sœur de Marthe. Roger répondit de mauvaise grâce à l'excellente réception qu'on lui fit comme de coutume; tout ce qui entourait Marthe, tout ce qui lui montrait de l'affection, lui semblait son complice; il crut voir entre les deux sœurs des regards d'intelligence, regards qui ne voulaient, de la part de sa sœur, que demander la cause ou le prétexte de la mauvaise humeur de Roger

Marthe fit signe qu'elle l'ignorait.

On s'assit ; la sœur avait peine à soutenir la conversation ; Roger ne répondait qu'à moitié. La préoccupation des deux époux avait trouvé un nouveau motif lorsqu'ils s'étaient vus à la lumière : tous deux étaient parés; leur costume démentait la fable qu'ils avaient imaginée.

Roger avait gardé son chapeau à la main, et cherchait une occasion de sortir; mais la sœur de Marthe, qui s'était résignée à parler seule, avait commencé une histoire, et il n'y avait pas moyen de sortir avant la fin sans se rendre coupable d'une impardonnable grossièreté. Il y a des gens qui ne mettent que des virgules dans leurs discours.

Marthe tira son mari d'embarras.

« Pardon, chère sœur, si je t'interromps ; mais ne vois-tu pas que Roger brûle de nous quitter, et que son esprit est déjà bien loin d'ici ? Si tu tiens à ton histoire, tu pourras la lui raconter tout entière un autre jour ; je te déclare qu'il n'en a pas entendu un mot. Allez-vous-en, Roger, ajouta-t-elle ; votre agitation fatigue à voir. Allez où vous êtes attendu.

— Nullement, répondit Roger ; personne ne m'attend nulle part.

— Alors, si vous étiez un homme aimable, vous nous conduiriez au théâtre. »

Roger fronce le sourcil.

« Quel caprice ! on ne donne que des vieilleries.

— Non pas, on donne une pièce nouvelle, et toute la ville y sera.

— Êtes-vous folle, Marthe, de vouloir en cette saison conduire au théâtre votre sœur malade ?

— Elle s'enveloppera chaudement. »

Mais cette phrase : *Toute la ville y sera* avait fait tressaillir Roger. Toute la ville ! et elle aussi !

Toutes ses émotions de crainte et d'espoir se réveillèrent ; ses soupçons jaloux s'effacèrent, ou ne se présentèrent plus que pour donner lieu à cette pensée : *elle* me consolera.

« Je sais bien, dit-il, que vous ne manquerez pas de bonnes raisons pour faire ce qui vous plaît, quoi qu'il arrive ; mais

j'ai, moi, de ne pas aller au théâtre, une raison à laquelle je ne crois pas de réplique possible. Ne prévoyant pas mon voyage au Havre, j'ai écrit à Moreau qu'une indisposition me retenait à Honfleur; vous voyez que je ne puis m'exposer à le rencontrer au théâtre. »

Lorsque Roger avait prononcé : « Ne prévoyant pas mon voyage, » sa femme l'avait regardé et il s'était un peu troublé ; elle ne s'en aperçut pas ou elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

« Comme il vous plaira, dit-elle; mais alors n'attristez pas notre soirée de votre figure ennuyée; aussi bien M. Moreau pourrait fort bien venir voir ma sœur.

— Je dirai à mon tour : « Comme il vous plaira. »

Il baisa la main de sa belle-sœur, et affecta de ne pas se hâter de sortir; il arrangea sa cravate devant une glace, mit lentement ses gants, brossa son chapeau avec sa manche et ouvrit la porte de l'air le plus indifférent; mais une fois la porte refermée, Marthe n'eut que le temps d'ouvrir la fenêtre, il était déjà dans la rue.

« Ah! dit Marthe, il regagne le temps que nous lui avons fait perdre. »

Au détour de la rue, Roger se jeta sur un homme; cet homme était Léon Moreau.

« Je croyais que tu ne viendrais pas et que de sages réflexions te faisaient redouter, pour tes résolutions antipoétiques, les émotions et les applaudissements de ce soir.

— Il m'a fallu conduire ma femme chez sa sœur.

— Et pourquoi pas au théâtre?

— Je veux qu'elle ignore toujours ce que je faisais avant de l'épouser.

— La différence des noms suffirait pour la laisser dans son ignorance; allons la chercher.

— Non, je veux être seul; je ne puis répondre d'un peu d'émotion. »

Roger regarda Moreau : l'empressement de celui-ci coïnci-

dait singulièrement avec ce qu'avait d'inexplicable la manière d'agir de Marthe; mais il rejeta bien vite ce soupçon. Moreau n'était resté que quelques instants à Honfleur, et tous deux avaient montré l'un pour l'autre la plus complète indifférence.

« Alors, dit Moreau, entrons au café.

— La pièce va commencer.

— Non, la première vient à peine de finir. Nous ne resterons qu'un moment; j'ai une revanche à donner aux dominos, en cinquante points.

— C'est pour cela donc que tu es venu au bord de la mer? »

Ils entrèrent au café. La vie de café n'était nullement dans les mœurs de Roger; pour se faire une contenance, il prit un journal qu'il parcourut des yeux, sans que les mots présentassent le moindre sens à son esprit. Mais il aperçut l'annonce du spectacle « . . . . » le titre de sa pièce!

« Comment! tu ne bois pas?

— Non.

— Pourquoi cela?

— Je n'en avais pas envie; mais j'aime mieux boire que de donner des raisons.

— Allons, partons. »

Et l'on se dirigea vers le théâtre.

Toute la salle était envahie; les deux amis errèrent dans les couloirs sans pouvoir se glisser nulle part; enfin, comme on jouait l'ouverture, on les poussa dans une loge où il restait *une* place pour eux *deux*.

Roger ne respirait plus. Cette ouverture était mal exécutée; le caractère n'en répondait pas au caractère de son ouvrage. La toile se leva. Il se fit un grand bruit de gens qui criaient *silence!* deux acteurs entrèrent; mais il fut impossible d'entendre leurs premières paroles. Quand le tumulte fut apaisé, ils recommencèrent. On écouta silencieusement. L'actrice n'était pas jolie; Roger établit dans son esprit qu'une actrice n'a pas le droit de ne pas être jolie.

Nous sommes un peu sur ce point de l'avis de Roger; on

ne saurait être trop exigeant pour les artistes médiocres : ce sont les seuls qui ne se découragent pas, et ce serait une bonne œuvre pour eux et pour le public de les décourager. Dans les cinq francs qu'on donne pour voir une pièce, il y a au moins deux francs pour lesquels doit entrer en compte la beauté des actrices.

En outre, elle n'était pas bien habillée, sa toilette la faisait ressembler à une marchande endimanchée; elle n'avait pu saisir la nuance de distinction élégante que l'auteur avait donnée au personnage. Et l'acteur, comme il ignorait l'art de faire ressortir un mot spirituel! comme il était guindé, prétentieux, maniéré! comme il était intéressé bien moins à la pièce qu'au succès qu'aurait sa cravate! une cravate avec laquelle il n'avait pas encore joué.

Comme il tournait les yeux vers les avant-scènes avec cette préoccupation qui suit tout acteur de province jusqu'à l'hôpital, *d'une grande dame* qui, subitement éprise de sa bonne mine, l'invite à un souper exquis, à la suite duquel elle avoue l'irrésistible empire qu'elle lui a laissé prendre. Et alors l'or, les bijoux, les riches costumes pleuvent sur l'artiste fortuné; il ne vient plus au théâtre qu'en calèche, car la grande dame l'épouse, peut-être grâce aux *progrès de la civilisation.*

Que de fois cet espoir a reposé sur un gilet neuf! que de fois sur une nouvelle perruque!

Le premier acte finit au bruit de quelques applaudissements. Moreau dit bas à Roger :

« Cela va bien. »

Deux femmes placées sur le devant de la loge se retournent. Marthe et sa sœur!

Marthe changea de couleur.

Roger se pencha vers elle et lui dit bas avec aigreur :

« Vous deviez rester chez votre sœur.

— Et vous éviter le théâtre et votre ami. »

Roger sortit brusquement de la loge; il parcourut tout le théâtre sans réussir à trouver la moindre place, et il fut

obligé de rentrer. On commençait le second acte. Il se réfugia dans la pensée de l'inconnue; il examinait attentivement les femmes blondes, qui ne sont pas rares en Normandie; une fois un visage lui parut convenir parfaitement à la femme qu'il aimait : cette femme paraissait prendre un vif intérêt à la pièce, et, à un moment qui fut applaudi, elle sembla émue et porta son mouchoir à ses yeux.

Mais peu de temps après, elle se retourna et parla à un homme placé derrière elle, en appuyant la main sur son genou.

« Ce n'est pas elle, dit Roger; elle a trop de délicatesse dans le cœur pour être venue ici avec son mari.

« Et cependant, moi je suis bien avec ma femme.

« Peut-être aussi est-elle au-dessus de moi, ou du même côté, de façon que nous ne pouvons nous voir.

« N'importe, elle est ici, nous sommes réunis dans un même lieu, dans une même pensée; ces applaudissements ont dû retentir dans son cœur.

« Maudit acteur! qui s'avise de bégayer un mot sur lequel je comptais. »

Et comme il se penchait en dehors pour mieux voir cette femme dont le visage l'avait frappé, Marthe se retourna et lui dit :

« Mais prenez donc garde, vous écrasez mon chapeau. »

A ce moment, d'unanimes applaudissements remplirent la salle, et le second acte finit.

Pendant l'entr'acte, Roger se glissa dans la galerie d'en face, que quelques spectateurs avaient abandonnée, et se mit à examiner la partie de la salle qu'il n'avait pas encore vue.

Moreau le suivit, et le voyant parcourir ainsi toutes les loges du regard, lui dit :

« Tu comptes tes admirateurs. »

Quand on fut près de commencer le troisième acte, les spectateurs de la galerie reprirent leur place, et Roger fut encore obligé de retourner dans la loge de sa femme.

A peine à moitié du troisième acte, presque tout le monde pleurait; une fois l'impulsion donnée, elle ne s'arrête pas facilement; une salle de spectacle bien *en train* de rire ou de pleurer, rit ou pleure de tout avec un égal abandon et un égal enthousiasme. *Bonjour* et *Bonsoir* peuvent alors porter le rire ou les larmes jusqu'à la frénésie.

Marthe pleurait plus ou moins, comme tout le monde.

« Ah ! pensait Roger, que ne puis-je voir les larmes précieuses de ma belle inconnue? »

Puis se penchant vers Marthe, il lui dit : « Au nom du ciel, ne vous désolez pas ainsi; vous vous faites remarquer. »

Marthe le regarda avec un profond dédain et ne répondit pas.

L'acte finit : c'était le dernier, on trépignait; à l'admiration pour l'auteur se joignait l'amour du tapage, seul parti politique et littéraire de bien des gens, amour qu'ils manifestent à peu près indifféremment par des bravos ou par des sifflets. On demanda le nom de l'auteur. La voix qui vint prononcer le nom de *Vilhem* vibra puissamment dans le cœur de Roger.

Ces amis du tapage, qui, en politique, sont toujours pour les tambours, de même que le Dieu des armées se déclare le plus souvent pour les plus gros escadrons, ne trouvèrent rien de mieux que de *redemander* l'actrice qui avait fort médiocrement joué le premier rôle et l'acteur qui l'avait aussi médiocrement secondée.

Puis ils avisèrent qu'il y avait sur l'affiche.

« *N. B.* L'auteur a lui-même dirigé les répétitions. »

Ils en conclurent que l'auteur devait être présent, et, par des hurlements qui ne peuvent être agréables qu'à raison de l'intention qui les fait pousser, ils manifestèrent leur volonté de le voir.

La toile ne se relevant pas, le bruit redoubla; au bout de cinq minutes, il redoubla encore.

Moreau, impatienté, se mit sur le devant de la loge, et montrant Roger, cria d'une voix forte :

« Le voilà ! »

Les applaudissements menacèrent alors de faire écrouler la salle, et Marthe s'écria en pleurant :

« Ah ! Vilhem ! c'est vous ! »

Et Roger reconnut au col de Marthe, plus décolletée que de coutume, le collier de perles qu'il avait envoyé à l'inconnue.

Digitized by Google

JOBISME.

I.

André à Hubert.

« Maudits soient les poëtes, avec leur hypocrite amour des champs, de la nature, de la solitude et des fleurs. Je t'avouerai franchement que j'en ai quelquefois été dupe dans ma vie, et que, lorsque j'ai pris la résolution de venir ici passer la belle saison, je m'étais fait à moi-même un tableau tout à fait séduisant des plaisirs champêtres et des doux loisirs de la retraite.

« J'avais trouvé ici une charmante habitation, une petite maison blanche avec des volets verts, et un jardin devant la maison. Des fenêtres, la vue s'étendait au loin sur des jardins et sur des bois. Quand Rose est entrée dans la maison, elle a sauté de joie et m'a embrassé. Elle courait partout avec une joie d'enfant. Pendant une semaine, nous avons visité toutes les promenades, parcouru les belles allées des bois, couvertes de leur dôme de feuilles et tapissées de gazon et de mousse. Nous buvions du lait, nous cherchions sous l'herbe les petites perles parfumées du muguet; nous nous mettions les mains en sang dans les buissons d'églantiers, pour avoir leur première rose d'un pourpre pâle. Le premier jour de pluie nous a désenchantés. Nous avons regretté les théâtres et le café Anglais. Depuis ce temps, nous avons passé des journées maussades, qui ont mis quelque aigreur entre Rose et moi. Les femmes n'ont qu'un culte, c'est *ce qui leur plaît. Ce qui leur plaît* est

sacré; elles lui sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme. Rose ne comprend pas qu'il n'y a pas moyen pour moi de vivre à Paris. Je n'ose pas lui dire que, depuis deux ans, c'est pour elle que j'ai dépensé un peu plus de deux cent mille francs, qui composaient tout le reste de ma fortune; que je n'ai d'espoir que dans l'héritage d'un cousin, héritage dont je n'ai jusqu'ici qu'un procès, et que les quelques créances douteuses qui me restent à recouvrer sont toutes nos ressources jusqu'à l'issue de ce malheureux procès. Elle assure qu'elle sera morte d'ennui avant quinze jours, si je ne la tire d'ici. Je ne sais que faire. Je ne connais personne ici, et ne puis lui offrir la moindre distraction. Cependant le seul voisin que nous possédions nous a procuré quelques instants de gaieté. Ce voisin est une robe de chambre surmontée d'un bonnet de fourrure. Si nous supposons qu'il y a là dedans un corps et une figure, c'est par induction que nous portons ce jugement, puisque nous n'avons pu découvrir jusqu'ici que le bonnet et la robe de chambre. Le voisin a un fort beau jardin très-bien entretenu, et les plus beaux chiens de chasse que j'aie jamais vus. De nos fenêtres, nous dominons entièrement son jardin. Il a l'air d'un homme parfaitement insociable; il n'a pas salué Rose une seule fois, et a semblé ne pas s'apercevoir qu'il a pour voisine la plus belle fille de Paris. Rose s'est piquée et a imaginé de jeter par la fenêtre, dans ses plates-bandes scrupuleusement sarclées, des boisseaux d'avoine et de chènevis, qui germent, poussent et font de son jardin le champ le plus sauvage et le plus inculte. Il y a un mois, elle a laissé tomber plein un carton de graines de pavots. Une poignée de ces graines en contient un peu plus de cinquante mille. Elle m'a appelé ce matin toute joyeuse, en me disant que les pavots commençaient à germer et à couvrir le sol de leur glauque feuillage. Elle a cru devoir y joindre aujourd'hui de la graine d'oignon et de la graine de carotte. Depuis quelques mois, tout pousse dans ce malheureux jardin, excepté ce qu'y met le propriétaire, qui ne soupçonne pas la cause d'une semblable

fécondité. N'a-t-elle pas exigé, il y a quelques jours, qu'au risque de me faire tirer un coup de fusil par un jardinier, je descendisse la nuit chez le voisin, au moyen d'une échelle, et que j'allasse peindre capricieusement les caisses qui renferment ses grenadiers et ses lauriers-roses? L'une a été peinte en noir et semée de larmes blanches; une autre a reçu la caricature du voisin; une troisième a été couverte de bandes tricolores. Néanmoins, voilà huit jours qu'il est absent, et cet innocent plaisir de le taquiner nous est enlevé.

« Oblige-moi, mon cher Hubert, d'aller chez mon homme d'affaires t'informer s'il y a lieu d'espérer que ce billet de trois mille francs que je lui ai remis soit escompté ces jours-ci. »

II.

« Tu ne m'as pas répondu. Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une lettre, et une lettre qui doit terminer une foule d'odieux petits tracas. Depuis quatre jours, il s'est établi entre mon domestique et moi une lutte opiniâtre. Il m'a présenté son livre de dépenses du mois; c'était, dans ma situation, la plus grande hostilité possible. J'ai pris le livre et je n'ai rien dit. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour un domestique qui aurait l'esprit ou plutôt le cœur de vous épargner ces humiliantes tracasseries; mais ils semblent, au contraire, se faire un perfide plaisir de votre embarras et prendre une revanche. Je ne garderai pas celui-ci. Le lendemain, le livre que j'avais laissé sur la cheminée, sans l'ouvrir, se trouva placé sur mes gants, de telle sorte que je ne pouvais les prendre sans toucher l'odieux petit livre. Je le jetai de mauvaise humeur sur le parquet. Le lendemain matin, je le trouvai sur les pans de mon habit, de telle sorte que, prenant l'habit pour le mettre, je jetai le livre à terre. Je le ramassai et le mêlai à d'autres livres.

« Ce matin je sortis de bonne heure; j'étais prêt, et je me fé-

licitais d'échapper pour cette fois à la persécution de mon ennemi et de son mémoire, lorsqu'en mettant mon chapeau je sentis me tomber sur la tête le maudit mémoire qui était dans le chapeau.

« J'irai demain à Paris. Il faut absolument que je revienne avec de l'argent. Ne sors pas que je ne sois arrivé; nous passerons la journée ensemble, et après-demain nous partirons pour la campagne, où tu resteras avec nous aussi longtemps que tu le pourras. »

III

Un duel.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues de Paris. On n'entendait encore d'autre bruit que les pas lourds des maçons se rendant à l'ouvrage, le trot pesant des chevaux de laitières dont les charrettes secouaient leurs boîtes de fer-blanc. Un bruit moins saccadé, un trot un peu moins lourd sans être plus vif, un trot de deux chevaux inégaux se fit entendre au détour de la rue de Grammont, et une citadine ne tarda pas à paraître. Elle s'arrêta à une porte à laquelle était déjà une autre voiture à peu près semblable. Deux jeunes gens étaient dans la voiture qui arrivait; l'un des deux descendit, entra dans la maison, et revint quelques instants après.

« Cocher, à Montmartre! »

Il monta dans la citadine, qui se mit en route. Alors il dit à son compagnon :

« Ton affaire est arrangée. Le pistolet à vingt-cinq pas; on marchera jusqu'à dix. Le rendez-vous est à Montmartre. Ils nous suivent. »

La veille, André était arrivé à Paris, selon sa promesse. Il n'avait pas rencontré son homme d'affaires. Le soir, il était allé au spectacle avec Hubert.

Dans les soirées parfumées de l'été, il est difficile de se dé-

cider à entrer dans un théâtre fétide, à moins que l'on n'en fasse un contraste destiné à augmenter le plaisir de la fraîcheur que l'on goûtera en sortant. En un mot, l'été on ne peut raisonnablement aller chercher au théâtre que le plaisir d'en revenir.

Dans la foule, un homme marcha sur le pied d'André et ne répondit à son observation que par des jurons et des invectives. Hubert répondit en riant ; l'inconnu se fâcha et lui donna sa carte. André donna la sienne en retour.

« Ma foi ! disait-il chemin faisant à Hubert, il est difficile d'avoir un duel plus ridicule. Je ne me sens pas le moins du monde altéré du sang de mon adversaire, et cela nous fait perdre un temps précieux ce matin. »

« Je ne sais, disait l'adversaire dans l'autre fiacre, pourquoi cet écervelé tient à se battre pour une pareille vétille, et il me fait manquer une chasse aux cailles que je comptais faire ce matin. »

Au haut de la côte, les deux voitures s'arrêtèrent. Hubert et l'autre témoin se rejoignirent. André marcha en avant; *son ennemi* suivit à une vingtaine de pas.

Après quelques instants de dialogue, ils s'arrêtèrent dans un champ, près de Clignancourt, mesurèrent les pas et chargèrent les armes. Alors les deux ennemis s'approchèrent.

André considéra son adversaire, parut fort surpris, et dit :

« Mais il y a ici un étrange quiproquo; ce n'est pas avec monsieur que j'ai affaire.

— Mais, reprit l'autre, monsieur n'est pas l'homme avec lequel j'ai échangé ma carte hier soir.

— C'était, dit André, à la sortie du théâtre du Vaudeville.

— Oui.

— Vous m'avez marché sur le pied?

— C'est-à-dire, c'est vous qui avez marché sur le mien.

— Non pas.

— Mille pardons.

— C'est vous.

— C'est vous.

— N'importe, dit André, nous nous sommes querellés, et nous avons pris rendez-vous.

— C'est précisément cela.

— Alors, il n'y a pas d'erreur; je vous croyais plus mince.

— Et moi je vous croyais plus gros.

— Allons, messieurs, dit André, les armes.

— Les armes, dit sir John.

— Attendez, dit André, et il sortit une carte de sa poche.

Sir John Knitt, esq.

— C'est bien moi.

— Alors en place!

— En place. »

On compta encore les pas, et les adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. André boutonna son habit pour couvrir un gilet qui aurait pu le trahir, et dit :

— A vous, *sir John*.

— Je ne tire jamais le premier, reprit sir John. A vous donc, monsieur Brasseur.

— Comment, s'écria Hubert, monsieur Brasseur?

— Monsieur Brasseur? dit André.

— Monsieur Brasseur, répéta sir Knitt; et cherchant dans la poche de son gilet, il en tira une carte et lut :

M. Paul Brasseur.

— Ce n'est pas moi, dit André.

— Ce n'est pas lui, dit Hubert.

— En effet, dit sir John, mon homme était plus gros.

— Et le mien l'était moins, dit André.

— Il avait les cheveux blonds et des moustaches, et nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

— C'est comme le mien. »

A force d'explications, on finit par comprendre qu'après une querelle et un échange de cartes avec sir John, M. Paul Brasseur avait eu une pareille querelle et un pareil échange avec

Digitized by Google

André, auquel, au lieu de donner sa propre carte, il avait donné celle de sir John qu'il venait de recevoir.

« C'est une erreur, dit Hubert.

— C'est peut-être un trait d'esprit et de bon sens, dit sir John; il aura pensé que, s'il se trouvait deux hommes assez fous pour prendre au sérieux une semblable querelle, c'était entre eux qu'ils devaient se battre. Messieurs, dit sir John en saluant André et Hubert, pardon de vous avoir fait lever si matin. Moi, je suis chasseur, et cela n'a rien de contraire à mes habitudes. Si vous vouliez accepter à déjeuner à V***, vous seriez les bienvenus.

— Merci, dit André; nous irons à V***, mais ce sera seulement dans quelques heures. J'y ai un pied-à-terre, et mon ami viendra y passer chez moi quelques jours.

— Ce sera donc pour demain, » dit sir John; et il donna à André une autre carte, sur laquelle il écrivit au crayon son adresse à la campagne.

On se serra la main, et on remonta en voiture.

« Chose singulière, dit André, mon ennemi de tout à l'heure n'est autre que mon voisin, que, pour la première fois, je vois hors de sa robe de chambre et de son bonnet de fourrures. »

A ce moment, Hubert porta la main à son gousset de montre, puis sembla se rappeler où était sa montre.

« André, quelle heure est-il ? »

André fit le même mouvement, et indiqua d'un geste un souvenir semblable.

« N'importe, il y a au moins quatre heures que nous avons ce cocher. As-tu de l'argent ?

— Pas le moins du monde.

— Pourvu que je trouve mon homme d'affaires. Cocher, un peu plus vite. »

Et le cocher donna un coup de fouet sur la sellette du cheval de gauche, et un second coup de fouet sur le trait de l'autre cheval.

L'homme d'affaires était chez lui; mais l'effet était difficile

à placer. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir une quasi-promesse pour quelques jours plus tard. Hubert et André, rentrés dans leur voiture, se regardèrent sans parler.

« Où allons-nous? dit le cocher.

— Où vous m'avez pris, » dit André.

Les deux amis firent un paquet de leurs habits, et les allèrent mettre en gage, puis partirent gaiement pour la campagne.

Nous aurions dû intituler ce chapitre : « Récit exact et circonstancié du grand et mémorable combat qui n'eut pas lieu entre André et sir John Knitt, esq. »

IV.

Les crimes de Black.

Sir John, en rentrant chez lui, fut reçu par son jardinier qui lui dit :

« Ah! monsieur, Black a encore fait des siennes.

— Ce Black, dit sir John, est donc décidément un animal malfaisant.

— Monsieur, il a étranglé et dévoré quatre lapins dans la garenne.

— Dans la garenne? et comment y est-il entré?

— C'est ce qu'on ne peut comprendre sans le voir et ce qu'on ne croit qu'à peine après l'avoir vu. Il a rongé la porte de chêne et a passé à travers.

— Quatre lapins! ce Black est réellement terrible, dit sir John; comment en est-il venu à manger le gibier? le meilleur *pointer* de toute l'Écosse! »

Black était, en effet, un de ces beaux chiens écossais au poil fauve, rude comme les soies d'un sanglier, et cependant si ras et si uni, qu'on distingue à travers le mouvement des muscles; c'était un montagnard aux pieds longs et étroits, à l'œil vif et saillant, comme un cheval arabe.

Mais, depuis quelque temps, il n'était bruit que de ses for-

faits, et le jardinier, ainsi que les autres domestiques, en faisaient chaque jour d'épouvantables récits.

Black mangeait les lapins dans la garenne, les œufs et les poulets dans le poulailler; il s'introduisait dans l'office, cassait les porcelaines et emportait le beurre et le filet de bœuf froid réservé pour le déjeuner. Black avait récemment dévoré une paire de bottes et des harnais; les portes les plus fortes ne l'arrêtaient pas; il mangeait les portes pour se mettre en appétit; jamais la bête du Gévaudan, jamais le sanglier tué par Méléagre ne firent autant de ravages que le pointer de sir John. Il était tellement venu en usage, dans la maison, de lui mettre tout sur le dos, tant on le jugeait capable de tout, que, si un rosbif était trop cuit, le cuisinier disait : « C'est la faute de Black, contre lequel j'ai été obligé de défendre la crème ; et pendant ce temps-là le rôti a brûlé. »

Si les petits pois gelaient, si le vin de Bordeaux était trop froid, si le vin de Champagne ne l'était pas assez, si le thé était trop faible ou trop fort, si les bottes de sir John le gênaient, si le dîner n'était pas prêt à l'heure ordinaire, on trouvait toujours moyen d'en attribuer la cause à ce scélérat de Black.

Black recevait de sévères corrections, mais il paraissait peu sensible aux coups de fouet; car si, le lendemain d'une exécution, sir John demandait pourquoi on ne lui servait pas de pigeons, le maître d'hôtel répondait : « Il n'y a plus de pigeons; Black les a mangés.

— Il faut en remettre dans le pigeonnier.

— Il n'y a plus de pigeonnier; Black l'a détruit. »

Le lendemain matin, les deux amis se présentèrent de bonne heure chez sir John Knitt. Celui-ci était levé et prêt à partir. Les domestiques offrirent à Hubert et à André des fusils et des carnassières. L'équipement du maître de la maison était on ne saurait plus complet. Les Anglais ont des outils pour boutonner les guêtres et des outils pour réparer les outils à boutonner les guêtres. Un Anglais qui va pêcher à la ligne se fait suivre d'un fourgon.

Tout à coup un chien tomba par-dessus un mur ; c'était Black, que l'on avait enfermé, mais qui, au mouvement des gens dans la maison, avait bien compris qu'il était question de la chasse. Il avait sauté à travers un carreau et avait le museau ensanglanté ; une fois dans la première cour, il était séparé de la seconde, où était son maître, par une muraille : il avait grimpé sur une charrette et s'était élancé au hasard. Alors il commença à bondir et à hurler de joie. Il venait flairer la veste de chasse et les guêtres de sir John ; il les reconnaissait ; on allait chasser, plus de doute ; ses yeux lançaient des éclairs ; il allait à la porte, se retournait pour voir si on le suivait, revenait sur ses pas, gémissait.

Mais sir John lui dit sérieusement : *Black, au chenil !* Le pauvre Black leva sur son maître un œil morne et terne, et s'en alla en rampant, la queue basse, vers une porte qu'on lui ouvrit. Là, il se retourna et leva sur son maître un dernier regard plein de reproche et de prière ; puis il entra, et on referma la porte sur lui.

Jusqu'au départ, il resta dans la paille, la tête tristement couchée sur les pattes ; puis, quand il eut entendu fermer la grille, il fit entendre un sourd gémissement qu'il continua jusqu'au retour de son maître.

Il n'est rien de touchant comme la douleur d'un chien ; on est tellement sûr qu'elle est exempte d'affectation, et que ce n'est ni un masque ni une parure ! elle est si franche, si naturelle !

Je ne vous raconterai pas une chasse aux cailles. Si vous êtes chasseur, vous la connaissez ; si vous n'êtes pas chasseur, cela n'aurait pas pour vous le moindre intérêt.

Seulement, à ce propos, je citerai un livre imprimé en 1788 :

« Lorsque le temps du passage des cailles, pour retourner en Afrique, est arrivé, c'est-à-dire vers la fin d'août, il se fait, aux environs de Marseille, une chasse *fort agréable*. On a des jeunes mâles, auxquels on a soin de ne *donner que peu à manger ;* au mois d'avril, *on les aveugle* en leur passant légè-

rement sur les yeux un fil de fer rouge ; au mois de mai *on les plume* sur le dos, aux ailes et à la queue, etc., etc. »

Sir John et André eurent les honneurs de la chasse. Hubert ne tua rien, mais ne manqua pas de donner une raison suffisante à chaque coup inutile. L'oiseau était trop loin ou trop près. La poudre était humide, le plomb trop gros ou inégal. Il avait eu le soleil dans l'œil. Une racine l'avait fait trébucher.

On trouva à une halte un excellent déjeuner; puis on se remit en marche. La chaleur était horriblement pesante : on voyait monter de l'horizon au zénith de gros nuages noirs, couverts d'une légère mousse grise. Il semblait que le ciel s'abaissait sur la terre pour l'étouffer. Bientôt quelques larges gouttes s'échappèrent des nuages, puis ils se fondirent en eau. Sir John ne se résignait pas à rentrer et affirmait à ses compagnons que ce n'était qu'*un nuage*. Mais le nuage semblait une coupole de plomb, et rien ne prouvait qu'il ne continuerait pas de pleuvoir toujours à l'avenir, jusqu'à la fin des siècles.

On se décida au retour, et l'on fit deux lieues sous une cataracte. Arrivé à sa porte, John dit aux deux amis :

« Allez vous changer, et revenez bien vite dîner. »

V.

Comment André et Hubert vinrent à bout d'une chose impossible.

André et Hubert entrèrent chez André sans se parler. Rose les attendait à la fenêtre et les reçut en riant de tout son cœur.

« Voilà, dit-elle, comment devrait finir toute partie de plaisir dont les femmes sont exclues.

— Chère Rose, dit André, vous ne voyez encore que la moindre partie de nos infortunes.

— Eh bien ! dit Hubert, que fais-tu là ?

— Et toi ?

— Ce têtu de chasseur nous dit d'aller changer ; tu sais

parfaitement que nous ne possédons plus d'autres habits que ceux qui nous couvrent.

— Ou plutôt qui ne nous couvrent pas.

— Plaisante.... Et au lieu de nous poser en Spartiates, de répondre que quelques gouttes d'eau ne nous gênaient pas, tu tournes fièrement du côté de ta maison, et je suis forcé de te suivre. Cela lui est facile à dire, à ce damné de chasseur : Allez changer. »

Rose fit allumer un grand feu et se retira.

« D'abord, dit André nous allons changer de linge, puis tordre et faire sécher nos habits.

— Il y en aura pour quatre heures.

— Alors, il y a un autre moyen ; c'est d'écrire à l'Anglais que, nous trouvant subitement indisposés, nous le prions de nous excuser et de dîner sans nous. »

Et il se met à écrire la lettre. Comme il allait la donner à porter, Hubert l'arrêta.

« Nous sommes sauvés.

— Comment ?

— Certes, il est agréable de mettre des habits bien secs et bien lustrés, au lieu de garder des vêtements trempés, traversés, noyés ; mais ce n'est pas seulement dans un intérêt de bien-être que nous avons besoin de changer, c'est aussi dans un intérêt de vanité, pour ne pas paraître n'avoir qu'un habit. Eh bien ! si le premier but ne peut être atteint, il faut nous contenter de l'autre. Voici nos habits bien tordus ; je vais mettre les tiens, et tu mettras les miens. La différence de couleur suffira pour nous donner l'apparence convenable, et chacun de nous aura effectivement changé d'habits.

VI.

On dîna splendidement. Après le dîner on but du punch ; il vint un moment où l'on eut tant bu, qu'on sentit plus que jamais le

besoin de boire encore. Sir John reconduisit chez eux Hubert et André. Celui-ci fit de nouveau punch, et l'on passa à boire une partie de la nuit. A minuit, Rose se retira pour dormir. Un peu après, une grande et mutuelle tendresse s'empara des buveurs, qui sentirent le besoin de s'ouvrir réciproquement leur âme et de se raconter leurs affaires les plus secrètes. Ces confidences furent interrompues par un grand bruit partant de chez le voisin. C'était un mélange de cris de coqs, de gloussements de poules qui couraient et volaient dans le poulailler.

« Allons, dit sir Knitt, c'est encore Black qui fait des siennes. »

VII.

Sir John Knitt, écuyer, à Mme Rose André.

« Madame,

« Mon *pointer* Black s'étant encore, la nuit dernière, livré à de nouveaux et coupables excès, j'ai pensé devoir mettre un terme aux crimes que depuis longtemps il amasse sur sa tête. Il sera donc, ce matin, jugé devant toute ma maison. Veuillez, madame, accepter à déjeuner chez moi avec M. André et son ami, et assister au jugement, et, tout le donne malheureusement à croire, à la condamnation et à l'exécution de Black.

« J'ai l'honneur d'être, madame,

« JOHN KNITT, esq. »

VIII.

La vertu trouve tôt ou tard sa récompense.

Après le déjeuner, on fit paraître Black.

Le pauvre chien vint lécher son maître. Sir John était ému.

« Black, lui dit-il, je t'ai vu naître, je t'ai choisi entre cinq, et tes quatre frères ont été noyés ; je t'ai élevé, je t'ai instruit ;

je t'ai fait chasser autant qu'un honnête chien peut le désirer; je ne t'ai pas fait courir en vain; à chaque arrêt que tu as fait, tu as vu tomber ta victime; ton chenil a toujours été bien sec et bien soigné; chaque jour j'ai veillé moi-même à ce qu'on remplaçât la paille du jour précédent : et c'est toi, Black, c'est toi qui es devenu un mauvais tueur de poules, un *pilleur* de basse-cour, c'est toi qui ne chasses plus que les côtelettes et les filets de bœuf! Je ne garderai pas un semblable chien; tu as mis le comble hier à ta rapacité. William, dit-il au jardinier, emmenez-le au bout du jardin, et qu'il soit pendu.

— Est-ce sérieusement, dit Rose, que vous parlez ainsi?

— Oui, madame. »

William voulut emmener le chien; mais il se débarrassa et vint se jeter dans les jambes de son maître, montrant autant de terreur de quitter sir John qu'il en eût montré pour mourir, s'il eût pu comprendre son sort.

Sir John regarda son pointer si beau, si noble, si vigoureux, si ardent à la fois et si sage, si grand chasseur, si soumis, si caressant : s'ils eussent été seuls ensemble, sir John eût embrassé son chien; mais la vanité qui fait les Brutus le soutint; il renouvela l'ordre, et William reprit Black.

« Mais enfin, dit Rose, quel est donc cet horrible crime commis la nuit dernière, et qui a décidé la condamnation du pauvre Black?

— Madame, dit William, il s'est introduit dans le poulailler, et il a tué et dévoré quatre poulets. »

Rose regarda William et lui ôta Black des mains.

« Pauvre Black, lui dit-elle, tu ne mourras pas : tu es sous ma protection et sous celle de la justice. Sir John, dit-elle, Black est innocent; la nuit dernière, quand vous étiez à boire chez moi, j'ai entendu un grand bruit dans votre poulailler; je n'étais pas couchée, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai vu vos gens tordant le cou à vos poulets et en faisant une fricassée générale. Black n'y était pas et est le seul inno-

cent du crime dont on l'accuse et qu'ont commis ses accusateurs. J'en ai parlé ce matin à une femme qui me sert, et elle m'a dit tout ce qui se passe chez vous : vos domestiques mangent vos poulets et vos pigeons et mettent leur mort sur le compte de Black, qui ne consentirait pas même à en manger les os. Black est un chien fidèle et un bon chasseur.

— Madame, madame, dit sir John fort ému, êtes-vous sûre de ce que vous dites?

— Demandez-le à William, qui n'ose regarder ni vous, ni moi, ni son intéressante victime.

— Ah! drôle! c'est toi qui seras pendu! » s'écria le maître de William.

William ne fut pas pendu. Mais il arriva qu'un matin, à peu de temps de là, sir John, forcé de faire un long voyage, vendit ses chevaux et donna ses chiens, excepté Black.

« Monsieur, dit-il à André, votre femme, ou votre maîtresse, peu importe, a sauvé la vie de Black. Je ne peux ni le vendre ni le donner, à moins que ce ne soit à un ami et à un honnête homme, sur la parole duquel il me soit permis de compter. Je vous donne Black à deux conditions, que vous allez me jurer de remplir : d'abord, vous ne laisserez Black, sous aucun prétexte, propager sa race; si par hasard le cas arrivait, vous feriez pendre ou noyer les chiens qui en proviendraient. Black est le dernier rejeton d'une belle race écossaise. J'ai encore dans mes terres deux de ses frères, condamnés comme lui à un célibat rigoureux. Je ne veux pas que cette race coure les rues. En second lieu, vous ne lui apprendrez pas à rapporter.

— Oh, oh! fit André.

— Vous ne lui apprendrez pas à rapporter? répéta sir John Knitt.

— Mais, mon cher, dit André, faut-il donc que je rapporte moi-même, ou que je poursuive à travers les luzernes une perdrix démontée ou un lièvre blessé?

— Monsieur, dit sir John en reculant d'un pas, croyez-vous qu'un chien comme Black soit fait pour être votre domestique?

. . . . . .

Venez avec moi et vous le verrez chasser, » ajouta l'écuyer.

Il prit son fusil, et, suivi de Black et d'un épagneul, il sortit dans la plaine; ils se promenèrent une demi-heure. Soudain, Black tomba en arrêt, immobile; sir John tira sa tabatière.

« Votre chien est en arrêt, » dit André.

Sir John ne répondit pas, ouvrit la boîte doublée d'or, saisit lentement une prise, la savoura, referma la boîte et la remit dans sa poche. Puis il avança; une perdrix isolée se leva et fut immédiatement pelotée. Black la regarda tomber et revint auprès de son maître, qui rechargeait son fusil.

Alors l'épagneul, qui n'avait pas quêté et ne s'était pas permis de prendre jusque-là la moindre part à la chasse, sortit de derrière sir John, alla chercher l'oiseau et le rapporta, puis se remit à son poste.

« C'est un perdreau, dit Hubert qui arrivait.

— Mon cher Hubert, dit André, je regrette de vous voir arriver pour dire une sottise.

A la Saint-Remy
Tous les perdreaux sont perdrix. »

IX.

La citation de ce dicton de chasseur démontre assez clairement que l'on était arrivé au mois d'octobre, et qu'il ne restait aucun prétexte à donner à Rose pour habiter plus longtemps la campagne. D'ailleurs, André avait touché ses mille écus, partie en argent, partie en valeurs à courte échéance. L'on vivait à Paris comme beaucoup de gens y vivent, c'est-à-dire avec un présent si laborieux, si difficile, qu'on n'a pas le temps de s'occuper de l'avenir.

Néanmoins, ce qui rendait la position d'André de plus en

plus difficile, c'étaient des dettes dont le nombre et l'importance n'avaient fait que s'accroître depuis plusieurs années.

A chaque instant il faisait les rencontres les plus désagréables : un bottier le saluait d'une certaine façon ; un tailleur l'abordait avec son foulard sous le bras, pour lui rappeler une vieille note.

André, il est vrai, mettait le plus grand soin à éviter les rues où demeuraient ses créanciers; mais quelquefois il était trahi par le hasard. Il y avait un très-grand nombre de rues par lesquelles il ne pouvait plus passer; quelquefois il lui fallait faire des détours incroyables pour aller d'un point à un autre. Quelqu'un qui l'aurait vu sortir de la rue Saint-Lazare, où il demeurait, remonter la rue Neuve-Saint-Georges et sortir par la barrière Pigale, ne se serait guère douté qu'il allait rue du Mont-Blanc, chez Hubert. Cependant il y arrivait en redescendant par la barrière de Clichy, en évitant la rue de Clichy, prenant la place de l'Europe, la rue de Londres, la rue du Rocher, traversant la rue Saint-Lazare sur un autre point, suivant la rue de l'Arcade et la rue Saint-Nicolas-d'Antin.

Il y avait, pour André, une lieue et demie de la rue Laffitte à la rue de Grammont. Ce point du boulevard et les rues adjacentes lui étaient devenues impraticables; les boulevards surtout présentaient, sur presque toute leur ligne, de très-grandes difficultés. Paris était, pour lui, un immense *désert*, malheureusement *trop peuplé*.

Un jour, Hubert lui dit : « Tu étais premier clerc, lors de la mort de ton père; pourquoi n'achètes-tu pas une étude d'avoué? M. Lenoir est un ancien ami de ta famille; il ne peut tarder à se retirer des affaires; va le voir. »

André fit une visite à M. Lenoir, qui le reçut à merveille et vint au-devant de ce qu'André avait à lui dire.

X.

M. Lenoir à André.

« M. et Mme Lenoir prient M. André de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux vendredi prochain. On fera de la musique.

« On se réunira à huit heures. »

André, qui était allé deux fois déjà chez M. Lenoir, ne reconnut pas l'appartement, tant il avait subi de métamorphoses pour la solennité du jour. L'étude et la salle à manger étaient devenus des salons. On avait enlevé les tables, les cartons et les buffets, que l'on avait entassés sur le carré et sur l'escalier qui montait à l'étage supérieur; on n'avait pu enlever tout à fait la trace des pains à cacheter qui, le matin encore, tenaient à la muraille une affiche ainsi conçue :

SUR LICITATION,

ENTRE MAJEURS ET MINEURS,

En l'étude et par le ministère de Me Lenoir, etc.

Quelques têtes de clercs chevelus avaient également laissé une empreinte sur le mur; il était resté dans l'un de ces deux salons une odeur de papier moisi, et dans l'autre un parfum de nourriture; les tables de jeu étaient dans le cabinet de l'avoué; le salon était fort beau et parfaitement éclairé; la chambre à coucher de madame servait de petit salon, et il n'y avait rien à dire contre, si ce n'est une chose qui ne serait ni comprise ni appréciée, à cause de l'usage général où sont les femmes de Paris de laisser pénétrer tout le monde dans leur chambre à coucher.

Il y avait dans ces diverses pièces à peu près trois fois autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et c'était un démenti formel à cet aphorisme : le contenant est plus grand que le contenu.

Tous les hommes étaient habillés de noir et avaient des cravates blanches, toilette qui est restée en toute propriété aux gens du Palais.

Le grand salon était plein de femmes assises dont, quelques-unes étaient élégantes; il y avait néanmoins dans l'ensemble quelque chose d'un peu provincial et maniéré.

Là, du reste, comme dans toute réunion, on achetait la vue de chaque jolie femme par l'apparition nécessaire de trois vieilles, mère, cousine ou tante, qui l'entouraient comme l'enveloppe hérissée d'une châtaigne savoureuse.

La maîtresse de la maison avait une belle voix, et néanmoins laissait chanter ses invitées, et aimait qu'elles chantassent bien. M. Lenoir était un homme de bonne mine, avec des airs si jeunes encore, qu'on était tenté parfois de prendre ses cheveux gris pour de la poudre : c'était un homme d'esprit, qui n'en avait que très-peu perdu au milieu des gens de robe, lesquels avaient eu le rare désintéressement de ne lui pas prendre ce qu'il perdait.

Quelques hommes s'étaient glissés derrière les femmes où ils se tenaient debout appuyés contre le mur, sans espoir de changer de position de toute la soirée; toutes les portes et les issues étaient gardées et obstruées. Dans les autres salons, on parlait d'affaires, de dossiers, de chicanes, de plaidoiries; il y avait presque uniquement des notaires, des avoués, des huissiers, des avocats, des agréés; on reconnaissait quelques premiers clercs à leur élégance particulière : un gilet en soie ponceau, laissant apercevoir une chemise de grosse toile, fermée par une épingle en strass, dont le pseudo-diamant n'est guère moins gros que le régent; une cravate de satin blanc, des gants verts et des bas de coton. Ces excès de parure, ce luxe asiatique, ne sont point blâmés; on sait qu'il faut que tout premier clerc fasse un beau mariage pour payer la charge qu'il médite d'acheter, et l'on admet facilement qu'il ne néglige rien pour charmer les yeux.

André traversa l'étude et la salle à manger et s'arrêta dans

le cabinet du patron; il y avait un fauteuil libre, il s'y plaça et prêta l'oreille à ce qu'on chantait dans le salon; cependant ses yeux ne restaient pas oisifs, et il lui semblait, par une bizarre hallucination, qu'un grand nombre des figures qui l'entouraient ne lui étaient pas inconnues, sans qu'il lui fût possible d'adapter à aucune un nom humain, d'y rattacher un souvenir.

Un monsieur finit par se lever et venir à lui.

« Monsieur ne me *remet* pas.

— Non, monsieur.

— Je m'appelle....

— Ce nom m'est inconnu.

— Je demeure rue Quincampoix.

— Je ne saurais dire en quel lieu du monde se trouve la rue Quincampoix.

— C'est moi qui suis chargé de l'affaire Grangé.

— Ah! monsieur, je vous reconnais très-bien; c'est vous qui m'avez fait 180 francs de frais pour un petit billet de 55 francs; je suis heureux de voir votre figure.

— Je vous ai écrit ce matin.

— Un papier timbré?

— Non; je vous avertis qu'il ne me reste plus qu'à faire afficher la vente de vos meubles, si sous trois jours vous n'avez pas fini ce petit compte Grangé.

— Monsieur, dit André, que pensez-vous de la musique de la *Juive?* »

Il lui tourna le dos, traversa la pièce, et se dirigea vers le salon. La musique était finie, après avoir duré trop longtemps, comme toute musique de salon; on allait danser et jouer. Quelques vieillards et quelques premiers clercs invitèrent les danseuses. Presque tous les autres hommes s'établirent aux tables de bouillotte.

A ce moment, André alla saluer Mme Lenoir, et lui dit :

« Je voudrais bien savoir le nom d'un petit monsieur qui m'observe depuis mon arrivée et évite cependant avec soin

que nos regards se rencontrent. Il est là-bas; un habit noir et une figure jaunâtre.

— Ah! dit Mme Lenoir, c'est M. Chicanneau....

— Certes, dit André, je le connais on ne peut mieux, maintenant; il plaide contre moi dans un procès que l'on m'intente à propos de l'héritage de mon cousin. Je l'ai entendu plaider, il y a peu de temps, dans une autre affaire, et je suis sorti, me félicitant de l'heureux hasard qui me le donne pour adversaire; je n'aurais pu m'en choisir moi-même un meilleur. Mais voici encore une figure que j'ai vue quelque part!

— C'est un avoué; mais il vient à vous, je vous laisse.

— Eh! monsieur, dit l'avoué à André, je suis charmé de vous rencontrer ici. Votre rentrée dans le monde me démontre que vos affaires vont mieux, et que vous pouvez faire honneur à un petit engagement pour lequel j'ai obtenu un jugement contre vous. »

Et tout en prononçant ces paroles, l'avoué faisait l'inventaire de sa victime; il cotait son élégance, supputait le prix de son gilet et de sa cravate, appréciait la finesse du drap de son habit.

« Vous savez, ajoute-t-il, que le jugement est par corps?

— Et vous, monsieur, dit André, vous savez, sans doute, que le soleil est couché! »

A ce moment, Me Lenoir vint demander à André s'il voulait jouer. C'était son intention; mais l'avoué ayant pris une carte, il n'osa s'exposer à montrer quelques philippes d'argent aux yeux de son rapace interlocuteur; il répondit :

« Je préfère danser. »

Et il alla engager une femme. Dans le quadrille où il dansait, il avait pour vis-à-vis Me Chicanneau, qui, après la contredanse, écrivit sur son agenda :

MEMORANDUM.

Époux Suteau contre André.

« Le prétendu légataire danse deux mois après la mort du testateur, quand sa cendre, etc. »

André, qui n'avait dansé que pour ne pas jouer, se retira à l'écart; mais chaque personnage lui paraissait un huissier. Si quelqu'un tirait son mouchoir de sa poche, il lui semblait que ce carré blanc était une sommation. Sa situation ne ressemblait pas mal à celle de M. Pourceaugnac contre les apothicaires. Comme il passait près des tables d'écarté, Me Lenoir l'appela, et lui dit :

« Voulez-vous parier vingt francs pour moi ? »

André mit un louis sur la table, et continua sa promenade. Quand il revint, il avait perdu, et Me Chicanneau avait écrit sur son calepin :

MEMORANDUM.

Époux Suteau contre André.

« S'écrier : Eh! messieurs, que fera de cette fortune le « prétendu héritier, si vous la lui laissez? Il la jettera en proie « au jeu, dont il est, etc., etc. »

« Vous perdez sans sourciller, dit à André l'huissier de la rue Quincampoix, qui s'était rapproché de lui.

— Monsieur, dit André, c'est au moins un argent que vous ne me prendrez pas. »

Il se dirigea vers la porte.

« Eh quoi! vous partez? dit gracieusement Mme Lenoir.

— Oui, madame; je vous remercie de votre invitation; votre soirée était délicieuse. »

Il pleuvait, et André, arrivé sous le péristyle, se félicitait d'avoir gardé la citadine qui l'avait amené, lorsqu'il reconnut, descendant derrière lui, l'avoué qui l'avait interpellé.

« Voilà un mauvais temps, dit l'avoué, mais je demeure à deux pas, et, d'ailleurs, *on ne peut* garder une voiture toute la soirée. Si vous voulez traverser la rue avec moi, je vous prêterai ensuite mon parapluie. »

André n'osa pas dire qu'il avait une voiture; ce luxe, presque hostile, eût augmenté la fureur des poursuites de l'avoué. Il marcha dans l'eau avec ses souliers minces, et ce

ne fut qu'après avoir enfermé l'avoué chez lui qu'il revint prendre sa citadine.

Le lendemain il était enrhumé.

Le surlendemain, il alla voir Me Lenoir, qui le reçut froidement, et éluda toute occasion de reparler de leur affaire.

Un soir André dit à Rose :

« Ma chère enfant, il faut que je vous parle sérieusement. Si nous nous étions trouvés réunis par un de ces amours qui sont toute la vie, qui mettent ceux qui les éprouvent à l'abri de tout malheur, qui ne les séparent pas, je vous dirais : « Chère Rose, je suis ruiné; j'ai perdu mon procès; je n'ai « plus de ressources. Je ne veux pas être le parasite de ceux « qui ont été les miens quand j'avais de l'argent. Je ne me « sens pas le courage de redevenir clerc dans une étude, ni « de passer pauvre, honteux, mal vêtu, devant mes émules « de folies et de dépenses, qui n'en sont pas encore où j'en « suis. De ma fortune, il me reste une petite bicoque en « Normandie, une sorte de chaumière, composée de quatre « chambres et entourée de pommiers. C'est ce que vous m'a- « vez quelquefois entendu appeler en riant mon château de « Roberchon. Je vais vendre les meubles qui garnissent en- « core cet appartement autrefois si somptueux. J'ai une pe- « tite valeur à escompter. Je partirai avec mille francs; avec « mille francs on vit presque un an là-bas. Pendant cette an- « née, je trouverai bien moyen de gagner mille autres francs. « Nous vivrons seuls, loin du monde, loin des souvenirs. » Mais, chère enfant, notre liaison n'a été qu'une association de gaieté, d'insouciance, de plaisirs. Je n'ai plus ni gaieté, ni insouciance; je n'ai plus surtout de plaisirs à vous offrir. Il faut nous dire adieu. Vous êtes jeune et belle, la fortune et les plaisirs ne vous manqueront pas. »

Rose avait écouté les paroles d'André avec stupéfaction. Elle mit sa tête dans ses mains, resta quelque temps silencieuse, puis lui dit :

« Vous ne m'aimez pas, André; mais moi, je vous aime et

je ne vous quitterai pas. Je partirai avec vous ; je serai châtelaine du château de Roberchon. Félicitons-nous, nous avons joui des plaisirs, qui ne nous abandonnent qu'au moment où nous allions les abandonner par dégoût et par ennui. J'ai quelques bijoux, dont le prix payera notre voyage et notre installation dans votre château, qui a sans doute besoin de réparations. Si toutefois le vent ne l'a pas emporté tout entier, il est possible qu'une chèvre en ait brouté la toiture. Il y aurait sans doute une foule d'excellentes raisons à me donner contre cette résolution; mais tout doit céder à ceci : Je vous aime et ne vous quitterai pas. Malgré vos soins ingénieux pour me cacher le dérangement de vos affaires, malgré la touchante bonté qui vous en a fait souffrir seul, sans m'associer à vos privations, il y a longtemps déjà que j'ai tout deviné : ainsi ma résignation n'est pas un élan, un mouvement irréfléchi dont je ne tarderai pas à me repentir; c'est une pensée mûrie et arrêtée longtemps avant aujourd'hui. »

XII.

Ce que coûtent 285 francs, outre une valeur de 300 francs.

« M. Lenoble ?

— Monsieur, il n'est pas levé.

— Pensez-vous qu'il tarde beaucoup ?

— Voilà plusieurs personnes qui l'attendent, si monsieur veut faire de même. »

Et André entra dans une salle à manger, dallée de carreaux noirs et blancs, servant d'antichambre, où se trouvaient, en effet, trois personnages qui passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible. L'un se promenait en long et en large, s'exerçant à ne marcher que sur les dalles noires. Un autre regardait les quatre gravures hétérogènes qui ornaient la salle à manger : l'Enlèvement d'Europe, le Soldat

laboureur, une Vierge à la chaise et le Coucher de la mariée. Quand il avait fait le tour, il recommençait. Le troisième était assis, et jouait à peu près la scène du *Bouffe et du Tailleur*, où un personnage, voulant se préparer à une discussion importante, fait seul une répétition, joue son rôle et celui de son interlocuteur, s'adresse à lui-même des objections, que lui-même réfute victorieusement.

« Monsieur, vous avez une fille ?

— Parbleu ! monsieur, je le sais bien.

— Monsieur, elle est douce et gentille.

— Monsieur, cela ne vous fait rien. »

Ce brave homme paraissait avoir à demander à M. Lenoble un service qu'il lui importait beaucoup d'obtenir. On distinguait parfois quelques-uns des mots qu'il marmottait, surtout les paroles prêtées à M. Lenoble, supposé récalcitrant et parlant d'une voix impérieuse et plus haute que la sienne, toujours humble et suppliante. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Il m'est impossible d'accorder un nouveau délai.

— Mais, monsieur....

— Je comprends votre position, mais j'ai besoin de mes fonds . . . . . .

. . . . . .

Et d'ailleurs, qui me garantira votre exactitude ?

— Monsieur, ma parole.

— Vous me l'aviez donnée.

— C'est vrai, mais des circonstances....

— Elles peuvent se représenter.

— Alors.... »

A ce moment on annonça que M. Lenoble était dans son cabinet. L'homme au dialogue, le premier arrivé, entra d'abord.

Il resta près d'une demi-heure et sortit radieux. Sans doute il avait obtenu ce qu'il demandait.

C'était au tour de celui qui se promenait. Un quart d'heure après, M. Lenoble parut en le reconduisant.

« Messieurs, dit-il à André et à l'admirateur des gravures, je suis désolé, mais je suis obligé de sortir; il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui. Demain je vais à la campagne, je ne reviens qu'après-demain soir; le jour d'après je déjeune en ville; c'est donc seulement le jour suivant que je pourrai causer avec vous.

— Mais, mon cher monsieur Lenoble, dit André, c'est la quatrième fois que je reviens.

— J'en suis vraiment désolé, mais impossible autrement. A samedi donc, messieurs; je vous salue bien. »

André fut exact; il attendit une heure et demie et fut admis auprès de M. Lenoble.

« Mon cher monsieur André, je suis désolé de vous avoir fait attendre; mais j'ai tant d'affaires. Je suis tous les matins assiégé comme vous l'avez vu. Il y a bien longtemps que l'on ne vous a rencontré. Avez-vous donc été à la campagne? Ah! vous êtes chasseur. Je ne chasse pas, mais mon grand-père était grand chasseur. Mon oncle, feu le mari de ma tante Laure, qui demeure avec moi, était aussi un chasseur renommé. Je me rappelle une histoire que je ne crois pas vous avoir racontée.... »

Quand André avait fait le calcul de ses ressources, il avait dit : « Un billet de 300 francs que je ferai escompter par Lenoble. Ci 300 francs. » Mais, au moment de faire la proposition d'escompter le billet, il commençait à apercevoir une partie des objections que Lenoble pouvait lui faire, et, quoique Lenoble lui eût déjà raconté l'histoire de son oncle, il n'osa pas l'arrêter court, et se résigna à subir de nouveau la narration.

« Puis-je vous être bon à quelque chose? lui dit enfin M. Lenoble.

— C'est une bagatelle, dit André; un billet de 300 francs que vous m'obligerez de m'escompter.

— Ah! dit Lenoble, je fais bien peu d'escompte mainte-

nant; j'ai fait des pertes, *le commerce va si mal....* Hier encore, j'ai fait des remboursements importants ; je n'ai pas du tout d'argent. »

A ces paroles, André sentit au dedans de lui-même des bouillonnements d'indignation, de la lâcheté avec laquelle il avait écouté la vieille histoire de M. Lenoble.

« Cependant, ajouta celui-ci, je ne voudrais pas vous refuser. »

Un gros chat vint grimper sur les genoux d'André. Le chat muait.

« Prenez garde, dit M. Lenoble, il va vous salir. »

Mais André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté ; il se prit à caresser le chat et fit un grand éloge de sa beauté et de la douceur de son poil.

« Mais pour le moment, je n'ai pas beaucoup d'argent. »

André repoussa le chat.

« Revenez le 5, dans quatre jours, nous tâcherons de vous faire votre affaire. »

André allait se lever; M. Lenoble continua le dialogue.

« Que faites-vous? on dit que vous vivez avec une fille de théâtre. Vous avez tort, tous les honnêtes gens vous blâment. »

André se sentit rougir d'indignation contre M. Lenoble et contre lui-même; de personne il n'eût souffert de semblables questions, ni un blâme ainsi formulé. Il se contint en pensant que c'était la dernière fois qu'il aurait à subir de pareilles corvées.

« Après tout, continua M. Lenoble, j'ai été jeune aussi, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans; on la dit jolie ; je l'ai vue un soir avec vous, elle m'a paru bien faite, ses hanches surtout; mais sont-elles réelles? »

Et M. Lenoble entra dans des détails excessivement intimes au sujet de Rose.

André d'abord fit des réponses évasives et embarrassées, puis ne répondit plus. M. Lenoble changea alors de sujet; il

lui demanda à quelle heure il rentrait, à quelle heure il se levait le matin, ce qu'il mangeait.

Enfin, il laissa aller le malheureux André; mais, sur le carré, il le rappela.

« Eh bien ! dit-il, venez dîner avec nous le 5, sans façon, la fortune du pot. »

André se rappela que le 5 il devait mener Rose dîner à une campagne où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, et que probablement ils ne reverraient jamais. Néanmoins, il n'osa pas refuser l'invitation de M. Lenoble.

Celui-ci le rappela encore.

« A propos, votre ami *** vous donne quelquefois des billets de spectacle; ayez donc une loge pour le 5. »

Le 5, André envoya trop tard chez son ami, il ne put avoir de loge; à quatre heures, il se décida à en payer une au bureau.

Il y avait à dîner M. et Mme Lenoble et leur tante, avec un grand monsieur qu'André ne connaissait pas.

Comme on se mettait à table, M. Lenoble dit à André tout haut :

« J'ai votre affaire. Envoyez demain matin, entre huit et neuf heures. »

A table, on parla de choses et d'autres. M. Lenoble avait de grandes prétentions à la prévision de l'avenir, et, pour plus de certitude dans ses prophéties, il ne les faisait jamais qu'après l'événement. C'est un procédé qui n'est pas très-rare, et au moyen duquel certaines personnes se sont fait la réputation de connaître parfaitement les hommes et les choses, et d'avoir le coup d'œil juste et infaillible. Voici, du reste, la recette de ces réputations :

Vous lisez sur un journal : « La Russie a commencé les hostilités contre la Circassie. »

Très-bien. Jamais de votre vie vous n'avez parlé de la Russie, vous ne savez pas le moins du monde où est la Circassie; cependant vous dites à tout le monde : « J'avais bien prédit que la Russie attaquerait la Circassie. »

On vous dit : « M. *** est mort à quatre-vingt-deux ans. »

Vous ne connaissez pas M. ***, et c'est seulement par l'annonce de sa mort que vous apprenez qu'il vivait. Vous répondez : « Cela ne m'étonne pas ; j'avais toujours dit que ce gaillard-là passerait quatre-vingts ans. »

Quelquefois vous soutenez en face à votre interlocuteur que c'est précisément à lui que vous aviez dit la chose, vous précisez le jour, l'heure ; c'était à dîner, au *Café de Paris*, vous étiez auprès de Tony, vous aviez un habit bleu à boutons de métal. Et l'interlocuteur finit par croire que c'est lui qui manque de mémoire, ou que vous le prenez pour un autre auquel vous avez réellement parlé.

Mais jamais M. Lenoble n'avait eu une position plus avantageuse pour avoir prévu et prédit n'importe quoi, que celle que lui donnait la présence d'André et sa situation, vis-à-vis de lui, d'obligé ne tenant pas encore le bienfait. Il est bon de remarquer que M. Lenoble, sous différents noms, prenait à André à peu près huit pour cent d'escompte ; que c'était le taux légal dans sa plus large extension ; que c'était là une affaire sur laquelle M. Lenoble faisait un bénéfice, et que cela ne passait à l'état de service que parce qu'il plaisait à M. Lenoble de le prendre ainsi.

« Eh bien ! dit M. Lenoble, *** a manqué. Je l'avais toujours prévu. Vous souvient-il, monsieur André, que je vous en ai parlé il y a un an ?

— Parfaitement, dit André, qui n'avait pas vu M. Lenoble depuis quinze mois.

— Quand on a un peu de tact et d'expérience, dit M. Lenoble, quand on est doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil sûr, il est peu de choses qui peuvent étonner. Les choses les plus imprévues m'ont déjà depuis si longtemps frappé par leur nécessité, que je les considère comme accomplies avant qu'elles aient commencé à se manifester. Monsieur André peut dire que dès 1827 j'avais prévu les événements du mois de juillet 1830. »

Et il regarda André pour attendre sa réponse.

« C'est vrai, dit André.

— Je ne le lui fais pas dire, » ajouta M. Lenoble.

On vint à parler de l'amitié.

« Pour moi, dit M. Lenoble, monsieur André sait que je suis obligeant. »

André s'inclina en signe d'assentiment.

« Eh bien! continua M. Lenoble, je n'ai jamais obligé que des ingrats. »

M. Lenoble ne disait pas que ses services ressemblaient en général à ceux qu'il rendait à André. La plupart des gens, même de ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut sur la tête de leurs obligés, qu'ils les blessent presque toujours, et que non-seulement ils n'obtiennent pas de reconnaissance, mais qu'ils ne peuvent parvenir à se faire pardonner leurs bienfaits. La récompense d'un service doit être l'influence heureuse qu'il exerce sur celui qui le reçoit et la bienveillance facile qu'il en ressent. Je me défierais de ceux qui se débarrassent en paroles de la reconnaissance qu'ils ne veulent pas garder dans le cœur.

On se mit en route pour le théâtre. Le grand monsieur offrit le bras à Mme Lenoble, qui était une petite femme grasse, rose, assez ragoûtante; et André fut obligé de se charger de de la tante Laure. Il faisait beau, on n'était pas loin du théâtre; on alla à pied.

André, préoccupé, comme on peut le penser, au moment de quitter Paris pour toujours et d'adopter une existence qui lui semblait encore un rêve, fut obligé de faire les honneurs de sa loge, que Mme Lenoble ne trouva *pas assez de face*. Il lui fallut dire à la tante Laure le nom de tous les acteurs, et répondre aux questions de M. Lenoble sur les intrigues et les aventures des actrices, lui qui jamais n'avait pu rester un acte entier sans sortir de sa loge, ou qui prenait le parti de s'endormir au fond.

Il avait même acquis à ce sujet une faculté digne d'envie.

Quand il voyait poindre une de ces scènes éternellement reproduites au théâtre, éternellement ennuyeuses, éternellement applaudies; quand on disait dans la tragédie :

Je te l'ai déjà dit et veux bien le redire, etc.

ou bien :

Te souvient-il encor la fameuse journée, etc.

ou dans la comédie, quand on approchait deux fauteuils; à la seule prévision du *récit* ou de la *scène filée*, il se penchait dans son coin et s'endormait profondément.

A la sortie il pleuvait à verse; on prit un fiacre. M. Lenoble indiqua son adresse, quoique André demeurât plus près que lui du théâtre. Il descendit avec sa femme et la tante Laure, et dit à André :

« Soyez assez bon, mon cher monsieur André, pour *jeter* monsieur chez lui en passant. A demain matin; n'oubliez pas.

— Où demeurez-vous? dit André au grand monsieur.

— Rue des Trois-Couronnes. »

Il y avait une lieue un quart pour aller, autant pour revenir. André rentra chez lui à une heure et demie.

Le lendemain matin, André reçut de M. Lenoble 285 francs.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XIII.

Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Il y avait bien longtemps, ma chère Emmeline, que je n'avais reçu de lettre de toi, et plus d'une fois je t'ai accusée d'oublier, au milieu des plaisirs de Paris, de pauvres campagnards relégués dans une petite bourgade au bord de la mer. Je te remercie bien de ta lettre et de ce que tu m'y apprends.

Je ne sais que dire en retour. Depuis un an et demi que j'ai quitté Paris, ma vie a été monotone et calme au delà de toute expression. Sais-tu qu'il y a un an et demi déjà écoulé depuis la soirée où nous avons vu, chez ton père, ce beau jeune homme triste auquel ton père devait céder son étude, et que toi et moi supposions devoir être ton mari? A propos de lui, il faut que je te parle d'une chose qui m'a bien frappée, il y a un an.

« Nous déjeunions dans la salle à manger, quand il entra tout à coup un grand chien fauve, qui vint s'installer au milieu de nous, et prit de la meilleure grâce quelques friandises que je lui donnai. Il avait l'œil vif et intelligent. Mon père, qui a chassé autrefois, l'admirait en connaisseur, et disait : « C'est un des plus beaux chiens que j'aie vus ; il n'y en a « pas en France quatre comme lui ; » lorsque nous entendîmes un coup de sifflet aigu. Le chien laissa un os à demi rongé, se tourna vers la porte, que l'on avait refermée, et voyant ouverte la fenêtre, qui heureusement n'est qu'à six ou sept pieds du sol, s'élança à travers avec la légèreté d'une biche, et disparut.

« A qui est ce chien? » demanda mon père au domestique qui nous servait.

« — C'est au marchand de canards.

« — Vient-il souvent?

« — Presque tous les jours.

« — Vous m'appellerez quand il sera là. »

« Trois ou quatre jours après, comme nous étions à déjeuner, on vint dire à mon père que le marchand de canards était à la cuisine. Il ordonna de le faire entrer.

« A peine l'eus-je aperçu, qu'il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part. C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, hâlé par le vent et le soleil, s'exprimant parfaitement bien et éludant les questions de la façon la plus spirituelle ; tout ce qu'on put savoir de lui, c'est qu'il demeure à Trouville, qu'il habite une petite maison à lui ap-

partenant, qu'il connaît dans les environs un étang couvert de canards sauvages, dans la saison froide; que, pour suppléer à la chasse de l'hiver, il en a pris quelques-uns vivants qui commencent à lui faire une basse-cour assez nombreuse et lui permettent de faire son commerce en toute saison.

« Vous n'êtes pas du pays?

« — J'y suis né.

« — Mais, à votre langage, on voit que vous avez reçu une « excellente éducation.

« — Je n'en suis pas plus mauvais chasseur pour cela. » Il salua et se retira.

« Ce fut seulement après son départ que je réussis à me rappeler où je l'avais vu, et je le dis à mes parents, qui rirent beaucoup et m'appelèrent folle. Cependant, ces manières distinguées, le mystère dont il entoure sa vie passée, et surtout la similitude du nom, les rangea presque de mon avis. Nous apprîmes que le marchand de canards s'appelle *André*.

« Il est revenu quelquefois. Une fois, mon père a voulu le questionner; il s'en est allé, et a affecté depuis de ne pas même entrer dans la cuisine pour vendre ses canards. Depuis, nous ne nous en sommes plus occupés. »

XIV.

Emmeline Lenoir à Jenny Mathieu.

« Mon Dieu! quelle singulière chose, ma chère Jenny! Quoi! c'est M. André que tu as retrouvé à Trouville, et dans une semblable situation! Quand tu l'as vu chez nous, il y avait déjà plusieurs années que je le connaissais. Dès lors, sa fortune avait subi, je le savais, une grave altération; mais deux ans avant, c'était un des hommes les plus élégants de Paris. Il avait de beaux chevaux, et on le rencontrait partout, toujours brillant, toujours remarquable entre les autres, par

sa bonne grâce et par un petit degré d'impertinence qui n'était pas très-désagréable.

« Je t'avouerai, ma chère Jenny, que, sans être ce qu'on appelle amoureuse de M. André, je n'étais pas sans m'occuper de lui, et d'ailleurs, il m'avait semblé, à diverses reprises, que ma famille avait des intentions sur lui, et que lui-même faisait à moi quelque attention. Il n'a plus été question du mariage, ou plutôt il n'a jamais été question de ce mariage que j'avais peut-être rêvé. Je n'ai pas cru devoir en mourir de douleur; cela ne m'empêchera pas d'en épouser un autre, mais M. André ne me sera jamais tout à fait indifférent, et tout ce qui me rappelle son souvenir a pour moi quelque chose de doux et de triste à la fois.

« Voilà, ma chère Jenny, ce qu'il faut que tu fasses pour moi. Il est évident que tu ne te trompes pas : M. André a quitté Paris, il y a quinze mois, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je savais, d'autre part, qu'il avait, en Normandie, une petite propriété qu'il appelait en riant son château de Roberchon.

« André est malheureux; informe-toi de lui, donne-moi tous les détails que tu pourras te procurer; j'ai de l'argent à moi, nous le lui ferons parvenir secrètement.

« Je compte sur toi, ma bonne Jenny, pour l'exécution de ma commission et aussi pour la rapidité de cette exécution. »

XV.

Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Voici, ma chère Emmeline, tous les détails que j'ai pu obtenir. Ils t'affligeront probablement; mais il n'eût servi à rien de te les cacher, et d'ailleurs ç'aurait été priver de ton secours une personne qui en a bien besoin.

« Il y a presque un an et demi, un jeune homme vint visiter

une mauvaise maison, abandonnée depuis longtemps, située au milieu d'une petite prairie, formant avec elle une propriété connue sous le nom épigrammatique de château de Roberchon. La toiture était enfoncée, les portes hors des gonds. En quelques jours, des ouvriers eurent rendu la bicoque à peu près habitable, et le jeune homme s'y installa avec une petite femme, jeune et jolie, qu'il appelait Rose. Les voisins s'occupèrent beaucoup d'eux pendant quelque temps. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient fort polis et fort obligeants. D'ailleurs, c'était le moment de récolter les pommes et de faire le cidre; on cessa de songer à eux. Bientôt cependant on recommença à parler du voisin André : on le citait comme le meilleur chasseur du pays; on le vit bientôt aller vendre le gibier qu'il tuait dans les communes environnantes. Ce qu'il tuait surtout, c'étaient des oiseaux de passage, dont la chasse est des plus fatigantes ; elle se fait l'hiver, la nuit, et à chaque instant il faut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture; c'était un rude métier pour un jeune homme accoutumé à toutes les aises et à toutes les élégances de la vie. Mais ce qui chagrinait le plus M. André, c'était son chien Black. Black est un chien de plaine et de montagne, un *pointer écossais*, comme dit mon père, et ces chiens ne rapportent pas et n'aiment pas l'eau, surtout l'hiver. Le pauvre Black, entraîné par l'amour de la chasse, par son attachement pour son maître, nageait néanmoins dans l'eau glacée pour aller chercher le gibier dans les endroits où André ne pouvait parvenir ; car il évitait cette peine à son chien chaque fois que l'eau n'était pas trop profonde et qu'il y pouvait aller lui-même. Rose, quand ils rentraient, faisait un grand feu pour les réchauffer tous deux ; elle les soignait, leur préparait leur dîner. Elle voulut, une fois qu'André était trop fatigué, aller vendre elle-même le gibier; mais quelques expressions peu honnêtes qu'on lui adressa lui firent tant de peur, qu'elle n'osa plus recommencer.

« Dans les chasses, André avait fait connaissance avec quelques autres chasseurs qui, moins habiles tireurs que lui,

l'enviaient tout en l'admirant. Un soir il en rencontra un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

« Eh ! l'ami, lui dit André, avez-vous donc été malade qu'on « ne vous rencontre plus ?

« — Non, dit l'autre, mais j'ai abandonné le métier de chien « que je faisais ; je ne suis plus chasseur, je suis contrebandier ; « je risque, il est vrai, quelques mois de prison (mais pour cela « il faudrait me prendre), et aussi la confiscation de marchan- « dises qui ne sont pas à moi. Mais je gagne de l'argent, je « vis bien, et je n'attrape plus de rhumatismes. Vous êtes « fort, vous êtes leste et bon coureur, vous devriez vous mettre « des nôtres, vous vous en trouveriez bien.

« — Je verrai, » répondit André ; et il n'y pensa plus.

« Mais il ne tarda pas à sentir les premières atteintes de rhumatismes et de douleurs aiguës, que devait nécessairement lui donner une vie semblable. Rose lui donnait tous les soins possibles. Quelquefois elle lui disait : « Je ne veux plus que « tu ailles à la chasse. » Mais elle se rendait à la nécessité, et André y retournait le lendemain. Il arriva, une nuit, qu'André ayant abattu un canard, Black ne voulut pas aller le chercher. André lui dit sévèrement : *A l'eau !* Black alla jusqu'au bord, regarda son maître d'un air suppliant, et se coucha à terre. André regarda où était tombé le gibier ; il y avait trop d'eau pour qu'il pût lui-même aller le chercher : il se tourna vers son chien, et lui répéta avec colère : *A l'eau !*

« Il arrive quelquefois que les meilleurs cœurs s'irritent contre la compassion qu'on leur inspire, ou plutôt contre l'impuissance qu'ils éprouvent de soulager le malheur qu'ils ont sous les yeux.

« Black entra dans l'eau et rapporta le canard ; mais il était saisi d'un tremblement convulsif qu'il garda jusqu'au retour ; en vain on le réchauffa, on le frotta ; il trembla ainsi pendant deux jours, et le troisième jour au matin, il mourut.

« Il n'y a que les malheureux qui sachent à quel point on peut aimer un chien.

« Je me rappelle, chère Emmeline, une époque où j'étais bien malheureuse et bien triste; quand je pleurais, ma petite Zoé, qui m'a bien fait pleurer à son tour quand elle est morte, sur mes genoux, se montrait plus caressante que de coutume, et je baisais avec tendresse sa bonne petite tête soyeuse.

« Ce fut une grande tristesse dans la cabane, et, quand André vint ici vendre ses canards, comme notre domestique lui disait : « Black n'est pas avec vous ? » il répondit : « Il est mort. » Et il se prit à pleurer.

« Tous les jours André souffrait davantage de ses douleurs; ce pauvre jeune homme était devenu pâle, et marchait quelquefois courbé comme un vieillard.

« Il rencontra le contrebandier : « Quand vous voudrez, dit-il, je serai des vôtres. »

De ce jour, il fit la contrebande, gagnant plus d'argent avec autant de fatigues, mais avec des fatigues qui disparaissaient dans le sommeil, et n'amassaient pas sur lui des douleurs intolérables. On le revoyait quelquefois ici; mais ce qu'il venait vendre, c'était du tabac, c'étaient des poteries anglaises, des dentelles, et il remportait toujours quelque chose pour Rose, un bonnet, un fichu, etc.

« Une fois, il fut pris, battu par les douaniers, et il passa quinze jours en prison. Il songea avec terreur que c'était par hasard qu'on ne l'avait pas retenu trois mois, et que, s'il était resté trois mois en prison, Rose serait morte de faim; de ce jour, il ne sortit plus sans son fusil. En vain Rose le suppliait de n'en rien faire; elle craignait quelque malheur.

« Chère Rose, disait-il, il vaut mieux que le malheur arrive « à eux qu'à moi; je ne me laisserai plus prendre. »

« Une autre fois, il fut encore surpris par les douaniers; mais il les tint en respect en les couchant en joue. Un d'eux s'avança et lui tira un coup de fusil; André courut à lui et le jeta à terre d'un coup de crosse, puis s'enfuit.

« Un soir, il faisait un temps magnifique; le soleil se couchait

sur la mer en face de Trouville; tout l'horizon était d'une splendide couleur jaune; on voyait se dessiner en noir, comme des silhouettes, sur ce fond éclatant, les petits bâtiments des pêcheurs avec leurs voiles carrées. Rose avait voulu sortir et accompagner André.

« Tu connais Trouville; tu devais revenir y prendre des bains cette année, et je t'attends encore.

« Ils arrivèrent sur la hauteur, à ce point du chemin de Honfleur où la route se sépare en deux, l'une se prolongeant encore avant de descendre à Trouville, l'autre descendant à Vierville, qui est comme un nid de mouettes au bord de la mer, et où il y a un poste de douane.

« Nous sommes allées plus d'une fois ensemble sur cette côte, où, de loin, par-dessus des haies de houx épineux, on aperçoit la mer qui semble à l'horizon toucher le ciel abaissé sur elle.

« Tu te rappelles qu'à cet endroit il y a dans un mur de jardin une niche creusée, et dans cette niche une sainte Vierge.

« André avait les yeux fixés sur la mer et suivait du regard un petit navire plus étroit que les autres : c'était un contrebandier qui fuyait la terre, après avoir abordé et enfoui dans le sable de la falaise, dans un endroit convenu, la cargaison qu'y devaient prendre André et ses compagnons.

« Maintenant, dit André à Rose, retourne chez nous, voilà « le jour tombé tout à fait; il faut que je me cache dans les « roches.

« — J'ai peur ce soir, dit Rose; tu devrais rentrer avec moi; « nous avons encore de l'argent, tu te reposerais cette nuit.

« — Impossible, ma bonne Rose; on compte sur moi; vois-« tu, la mer est basse, il faut que je prenne ma route par-« dessous la falaise; adieu. »

« Rose essaya encore de le retenir, mais ce fut en vain. Il lui donna un baiser sur le front et descendit, non sur le chemin de Trouville ni sur celui de Vierville, mais à travers les champs et par-dessus les haies.

« Pour Rose, elle le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle le put; puis elle se mit à genoux et adressa à la Vierge de la niche une fervente prière, après quoi elle retourna lentement chez elle, où, grâce à la fatigue de la promenade, elle ne tarda pas à s'endormir, en répétant sa prière à la Vierge :

« Sainte Marie, mère de Dieu, disait-elle, veillez sur lui; « sainte Marie, ayez pitié de moi; je ne sais ce qui va lui arri- « ver, mais il va lui arriver quelque chose; mon Dieu, que de- « viendrais-je? que fait-il en ce moment? peut-être il se bat; « on le poursuit; on le frappe.... »

« Elle pleura longtemps, puis elle s'endormit d'épuisement.

« Pendant ce temps, André se glissait à travers les roches à l'endroit du rendez-vous, en écoutant dans l'ombre le faible signal auquel se reconnaissaient les contrebandiers; tout à coup il s'arrêta et prêta l'oreille; c'était bien le signal; il répondit et se tint debout. Il vit alors se dresser des têtes et des yeux briller; il entendit du bruit derrière et se retourna; il se levait aussi du monde derrière lui; cela faisait au moins quatre hommes, et ses compagnons n'étaient que deux. Il était trahi! A peine avait-il eu le temps de s'en apercevoir qu'il vit en même temps qu'on se rapprochait de lui. Il s'élança, renversa d'un coup de crosse un de ses agresseurs et prit la fuite. On lui tira deux coups de fusil qui le manquèrent, mais qui servirent de signal aux autres douaniers. André gravit la falaise par un chemin que personne n'avait jamais osé tenter. Arrivé en haut, il fut saisi par deux hommes armés auxquels il échappa par une secousse violente; puis il continua sa course par-dessus les haies, haletant, s'arrêtant par moments, écoutant, jusqu'au moment où il arriva à l'endroit où il avait quitté Rose, auprès de la niche de la Vierge. Là, il s'arrêta et arma son fusil. Les douaniers ne tardèrent pas à le rejoindre, et un furieux combat s'engagea dans la nuit; deux hommes furent tués, un des douaniers et André.

« Tout cela, chère Emmeline, s'est passé il n'y a pas plus de huit jours. La malheureuse Rose ne peut se consoler. Je

suis allée la voir hier. J'ai laissé un peu d'argent chez elle; mais cela ne peut être qu'un secours de quelques instants. Je lui ai parlé. C'est une bonne et douce fille, qui a maintenant au cœur un chagrin pour toute sa vie. J'ai envie de la prendre auprès de moi. »

Digitized by Google

UN HOMME ET UNE FEMME.

Dans une chambre élégante, au second étage d'une maison de la rue Caumartin, était nonchalamment assise, ou plutôt à demi couchée sur une causeuse, une femme encore jeune; sa beauté était si bien dans tout son éclat, qu'elle ne pouvait que diminuer. Peut-être était-elle moins belle hier, mais à coup sûr elle sera moins belle demain; en arrangeant ses cheveux, elle s'était trouvée *bien*, et elle avait soupiré; elle avait songé à ces rêves d'amour de sa première jeunesse qui ne s'étaient pas réalisés, et qu'il ne serait bientôt plus temps d'essayer; elle sentait cette vague tristesse que l'on éprouve en voyant l'aube colorer les rideaux lorsqu'on n'a pu encore reposer, la nuit finie avant que les yeux se soient fermés. Un gros chat blanc frottait son dos soyeux sur ses pieds sans pouvoir attirer son attention.

Dans une chambre passablement en désordre, au quatrième étage d'une maison de la rue du Sentier, un jeune homme venait de mettre sa cravate; il se trouvait *bien* et soupirait. Il songeait à ces rêves d'amour qui charmaient sa mansarde, et dont la réalisation semblait fuir devant lui. Il n'y avait avec lui qu'une souris qui rongeait une botte sous une commode.

Mme L..., de son côté, se représentait l'homme qu'elle aurait aimé. Si le hasard le lui eût fait renconter, il aurait été grand, bien fait; sa figure, ombragée de cheveux noirs, aurait été noble et imposante, et elle lui eût désiré l'imagination d'un

poëte et le cœur naïf d'un enfant.... l'esprit vif, mais sans empressement de le montrer.

Lucien songeait à la femme qu'il devait nécessairement rencontrer un jour ou un autre. Elle était petite et svelte, elle avait des yeux bleus et des cheveux blonds, quelque chose de voilé dans le regard et d'aérien dans la démarche, et dans le cœur cette conscience de faiblesse qui fait chercher un appui.

Si vous voulez connaître mes héros : Lucien était de moyenne taille; des cheveux d'un beau blond cendré, accompagnés d'une figure douce et avenante; il ne manquait pas d'une sorte d'esprit, mais c'était un esprit bruyant et forçant l'attention.

Mme L.... était grande, et d'une remarquable noblesse dans sa démarche; elle avait alors cet embonpoint qui donne aux femmes une seconde beauté; ses yeux bruns avaient une singulière expression de puissance intellectuelle.

Mme L.... se leva et sonna sa femme de chambre, pour achever sa toilette. Lucien se leva, ne sonna pas parce qu'il ne serait venu personne, et termina lui-même les apprêts de son triomphe.

Mme L.... monta dans un fiacre avec sa mère.

Lucien monta seul dans un cabriolet.

Le fiacre et le cabriolet s'arrêtèrent en même temps devant une porte de la rue Saint-Honoré.

Dans le salon où le hasard réunissait Mme L.... et Lucien, la société était nombreuse. Le même hasard, ou un instinct secret, les rapprocha. Ils passèrent la soirée à parler du combat de Navarin, qui était alors récent, et ils se séparèrent fort préoccupés l'un de l'autre.

Mme L.... était, de tout le salon, la femme qui avait le plus et le mieux écouté Lucien.

Lucien était l'homme qui s'était montré le plus empressé auprès de Mme L....

Lucien chercha à rencontrer Mme L... ; Mme L.... ne crut pas devoir éviter Lucien.

Un mois après, Lucien écrivait :

« Enfin, je l'ai trouvée cette femme que j'avais si longtemps rêvée ! C'est bien vous dont mon imagination exaltée me présentait sans cesse la forme vague et incertaine. Il m'a semblé vous reconnaître la première fois que je vous ai vue, etc.

« Je vous ai vue et mon sort est fixé, etc.

« Je vous aime pour toute ma vie, etc. »

Deux mois plus tard, Mme L.... répondait :

« Enfin, je l'ai trouvé cet homme que j'avais si longtemps rêvé ! C'est bien vous, dont mon imagination exaltée me présentait sans cesse la forme vague et incertaine. Il m'a semblé vous reconnaître la première fois que je vous ai vu, etc. »

En quoi Lucien et Mme L.... mentaient autant l'un que l'autre. Mais Lucien mentait sciemment : cette femme lui semblait faire quelque attention à lui; il lui écrivait une lettre en lieux communs, comme il aurait écrit à toute autre.

Mme L.... était de bonne foi : l'amour que l'on éprouve est surtout en soi ; la personne aimée n'est que le prétexte. Elle voyait réellement en Lucien tout ce qu'elle lui disait.

La correspondance suivit le cours ordinaire. Lucien ne changeait rien à ses habitudes ; l'amour de Mme L.... était simplement pour lui un plaisir de plus. Elle, au contraire, se concentrait tout entière dans sa passion ; tout ce qui n'était pas Lucien lui était odieux ; elle n'allait plus nulle part, ne recevait plus personne, et n'avait de bonheur que d'être seule, quand elle n'était pas avec lui.

Tout ce qu'il y avait de beau et de bon et de bien en elle, elle le réservait pour Lucien. Elle ne faisait de toilette que lorsqu'elle l'attendait.

Il lui serait venu à l'esprit le mot le plus spirituel, qu'elle ne l'aurait pas dit, si Lucien n'eût pas été là. Tout ce qu'elle avait de cœur et d'âme lui devint tellement consacré, que les

gens qu'elle avait le plus aimés lui furent insupportables, et qu'elle se les aliéna entièrement.

Un jour elle écrivit à Lucien :

« Tout ce que les autres prennent de moi, fût-ce seulement une minute d'attention arrachée par la politesse, me semble un vol que l'on fait à vous, et encore plus à moi qui suis si heureuse de me réserver tout entière pour vous. Les plaisirs du monde, les triomphes du salon, les conversations inutiles, bien plus, des affections auxquelles je n'ai plus rien à donner, puisque je suis toute à vous, toute en vous, je veux échapper à tout cela. Sûre de votre amour, je ne regretterai rien; je ne veux plus m'exposer à être distraite de mon bonheur. Je vais me séparer du monde entier, ne plus voir personne, passer à vous attendre le temps où vous ne serez pas auprès de moi. Il m'importe peu que cet exil volontaire soit remarqué; je veux bien que l'on sache que je vous aime, je suis fière de mon amour; ce n'est qu'un amour vulgaire qui peut humilier, etc. »

Lucien fut effrayé; cette femme qui lui donnait toute sa vie faisait peser sur lui une grande responsabilité. Lucien était un homme léger, coquet, sans enthousiasme, sans énergie, et que toute résolution forte, que toute action en dehors des actions communes étonnait. Il ne dormit pas de la nuit, et le lendemain répondit :

« L'élévation de votre esprit et la noblesse de votre cœur peuvent seules me donner la force nécessaire pour l'accomplissement de ce que je crois un devoir.

« Ne me jugez pas sur la première lecture de cette lettre. Ne me condamnez pas à votre haine et à votre mépris, pour une action juste et même généreuse, si j'en mesure le mérite à l'effort qu'elle me coûte.

« Si vous étiez à mes yeux une femme ordinaire, je vous aurais répondu par des lieux communs, je n'aurais pensé qu'à m'enorgueillir d'un dévouement si flatteur pour mon amour-

propre et si doux à mon cœur; je me serais laissé aimer de cet amour plein d'un noble abandon; j'aurais couru les risques de n'y pas répondre dignement, mais j'aurais profité du plaisir et du bonheur qu'il m'offre.

« Mais dussé-je me perdre dans votre esprit et votre cœur, je vous dois un aveu inusité.

« Vous êtes belle, spirituelle, élégante, admirée, je ne connais même aucune femme qui réunisse ces avantages à un aussi haut degré.

« Je vous aime autant que je peux aimer; mais on ne peut se créer une organisation différente de celle que la nature nous a donnée ou infligée. L'amour pour moi a toujours été un plaisir; depuis que je vous connais il est devenu un bonheur, mais l'idée de lui donner toute ma vie est au-dessus de mes forces. Ce parti, car je ne pourrais accepter votre dévouement sans vous offrir un amour pareil, a une solennité qui m'épouvante. Le reflet de votre âme m'en donnerait le pouvoir, je le sens, pendant quelque temps; mais tout cela finirait par une lâcheté de ma part, par quelque sottise qui me ferait perdre justement alors votre affection et votre estime.

« Non, je ne suis pas l'homme que vous croyez. J'ai juste assez de présence d'esprit pour me connaître et m'apprécier. Au milieu de qualités assez brillantes, je manque de l'énergie nécessaire pour un sentiment exclusif; il y a en moi quelque chose de vulgaire qui me désole, mais que je ne puis combattre, quelque chose que je n'avoue pas à moi-même et qu'il faut que je vous avoue entièrement.

« Il n'est aucune femme que j'aime, que je désire autant que vous; aucune, je le répète, qui puisse à un semblable degré charmer mon cœur et flatter mon orgueil : eh bien! je renonce à ce que je ne retrouverais jamais, pour en rester digne, eu égard à ce que je suis.

« Jusqu'à présent, j'avais considéré mon défaut de forces comme l'origine de quelques agréments; aujourd'hui je maudis cette organisation mesquine et méprisable.

« Je n'accepte pas votre dévouement, parce que j'ai bien cherché en moi, et je ne suis pas assez sûr de pouvoir y répondre noblement.

« Adieu, madame, sachez-moi quelque gré du sacrifice que j'ai trouvé le courage de vous faire de vous-même. Je vous perds volontairement, car j'aurais pu vous tromper, et je n'ose le faire, etc., etc. »

Lucien reçut pour toute réponse :

« Je vous répondrai dans un mois. »

Bien précisément un mois après, une sorte de paysan se présenta le matin chez Lucien. Il était porteur d'une lettre à laquelle il avait ordre de ne recevoir aucune réponse.

« Mon ami, je ne suis plus à Paris, je suis calme, je suis heureuse. C'est par cela que je dois commencer. Maintenant parlons un peu du passé.

« A la réception de votre lettre, j'ai eu de l'indignation, de la colère; j'ai pleuré, j'ai essuyé mes yeux avec orgueil, puis j'ai pensé.

« Vous avez fait pour moi ce qu'aucun homme n'a jamais fait pour aucune femme, je vous en remercie.

« Dans l'amour, il y en a toujours un qui aime, et l'autre qui est aimé; je crois que le plus heureux des deux est celui qui aime; j'ai choisi ce rôle et le garderai.

« Merci de m'inspirer peut-être des illusions, mais des illusions que je crois des réalités, et qui me rendent bien heureuse.

« Vous vous calomniez, vous avez plus de force que vous ne le supposez. Vous avez volontairement, et par générosité, renoncé à la possession d'une femme agréable, qui vous était toute livrée; je vous aime et je vous aimerai toujours; le peu d'affection que j'obtiendrai en retour, j'y compterai sans défiance, sans incertitude. Je me suis séparée de tout ce qui n'est pas vous : si vous n'êtes pas tout à moi, il me reste un bon-

heur que peut-être vous ne comprendrez pas, mais qui suffit à ma vie, c'est d'être toute à vous.

« J'ai acheté une petite maison à une lieue de Paris, sur le bord de la rivière. C'est là que je passerai le reste de ma vie.

« Mais il est une chose que je tiens à vous faire comprendre. Il n'y a dans ma résolution ni désespoir ni même chagrin; je ne me suis pas faite *ermite*. Ma maison est jolie et bien rangée; j'y ai rassemblé tout ce qui peut en rendre le séjour agréable. J'y veux être, j'y suis heureuse; je vous ai divinisé dans mon cœur, je vous aime.... sans égoïsme.... Tout ce qui vous donnera un moment de bonheur, de plaisir, fût-ce aux bras d'une autre femme, je m'en réjouirai. Venez une fois me voir; je me suis fait une jolie chambre, mais il faut qu'elle soit consacrée par votre présence. J'ai des acacias en fleur, mais il faut qu'ils aient un moment ombragé votre front. Quand vous serez venu une fois, vous ne viendrez plus si vous voulez; vous reviendrez si cela vous plaît, et quand cela vous plaira. Je vous attendrai toujours, mais sans impatience, sans colère, sans chagrin quand vous ne serez pas venu; quand vous viendrez, à quelque époque, à quelque heure que vous arriviez, vous me trouverez heureuse de vous voir, toujours vous attendant; vous viendrez comme amant ou comme ami, vous viendrez être aimé ou être consolé; vous me raconterez vos peines et vos plaisirs; vous me ferez vos confidences entières; je vous donnerai des conseils, et mes conseils seront bons à suivre : dans la solitude où je vivrai avec ma mère, qui, livrée à ses pratiques de dévotion, ne me parle jamais, je serai si exclusivement occupée de vous et de vos intérêts, que personne, pas même vous, ne pourra leur consacrer autant de temps et les connaître aussi bien. Quand vous serez amoureux, je discernerai si l'objet de votre amour en sera digne, si elle vous aime réellement; je vous apprendrai les piéges des coquettes, et je ne vous laisserai pas vous exposer à aimer seul.... vous ne pourriez peut-être pas prendre la résolution que j'ai prise, et alors il faudrait mourir. Je veillerai sur vous de près comme de loin, je serai

votre bon ange. Il y aura des jours.... des heures.... où la vie vous semblera lourde.... vous viendrez dans ma maison, je vous jouerai sur la harpe les airs que vous aimez, je vous écouterai; je m'affligerai de vos chagrins, car ce sont les seuls qui pourront désormais m'atteindre; vous serez cinq ans sans venir : au bout de cinq ans, vous arriverez sans être annoncé, vous me trouverez vous attendant. Dans ma chambre seront les fleurs dont vous aimez le parfum. Jamais une plainte ne sortira de ma bouche.... Mon visage ne vous montrera que du bonheur. Adieu.... je vous attends; pour cette fois seulement, je vous demande de venir. »

Lucien partit à l'instant, et arriva une heure après à la petite maison de Mme L....

Il trouva facilement la maisonnette indiquée; elle était basse et presque cachée sous des acacias. Il hésita au moment de frapper; son cœur battait violemment. Une domestique vint lui ouvrir. Ce n'était plus celle qu'avait autrefois Mme L..., et elle paraissait être la seule de la maison. C'était loin d'être une coquette femme de chambre : c'était une grosse fille, propre, avenante, maladroite; elle se fit répéter deux fois le nom de Lucien, et vint lui dire qu'il pouvait entrer.

Il trouva Mme L... nonchalamment assise sur un divan. Il ne reconnut aucun des meubles qu'il avait vus chez elle autrefois. La chambre était tapissée d'une étoffe de laine d'un bleu de la nuance de bluets. Les rideaux du lit et ceux des fenêtres étaient bleus et blancs; le divan, les grands fauteuils étaient bleus, le tapis avait des rosaces variées sur un fond bleu d'une grande richesse. Pour Mme L..., elle était vêtue d'une robe de cachemire blanc, dont les plis n'étaient formés que par une ceinture qui dessinait la taille sans la presser; ses cheveux, en nombreuses et épaisses boucles, retombaient sur les côtés de son visage.

Jamais Lucien ne l'avait vue si belle. Elle était si heureuse! Quand ils furent seuls, Lucien, troublé, demeura longtemps

sans prononcer une seule parole : il se sentait oppressé. Tout, autour de Mme L..., avait un air de bonheur qui donnait à Lucien envie de pleurer. Cette femme était si heureuse de l'aimer, si heureuse d'avoir tout abandonné pour lui !

Elle, elle le regardait avec attention, comme pour se faire des souvenirs bien arrêtés, pour se mettre dans l'esprit une empreinte qui ne devait pas être souvent renouvelée.

Le premier mot qui vint aux lèvres de Lucien fut le nom de Mme L.... « Adèle ! »

Elle détourna les yeux, comme si l'expression de la voix de Lucien lui eût fait mal.

Il lui prit la main et dit :

« Adèle, je t'ai trompée, je me suis trompé; je t'aime de toute mon âme : il s'est révélé en moi une énergie que j'ignorais. Je veux vivre pour toi, ne vivre que pour toi ! »

Mme L... parut d'abord fort troublée. Puis elle lui mit la main sur la bouche, et lui prenant la main à son tour, mais avec fermeté et une expression qui disait : « Écoutez ! » elle lui dit :

« Lucien, si vous me dites cela, si vous me dites n'importe quoi, je vous croirai un moment et ensuite je ne vous croirai plus. Je perdrai même cette certitude que j'ai jusqu'ici, et avec laquelle j'ai construit mon bonheur, de votre franchise à mon égard. Vous sentez aujourd'hui ce que vous me dites; mais le naturel l'emportera bientôt, et un bonheur dont je sais me passer, parce que j'en ai trouvé un suffisant, me sera devenu tellement nécessaire, que je serais exigeante, importune, maussade. Laissez-moi vous aimer. Vous m'aimez en ce moment; votre imagination est violemment frappée par l'inusité de votre situation. Ne nous abusons pas; ne déshéritons pas notre avenir. Vous trouverez quelque douceur à savoir qu'il y a toujours un asile où vous retirer, un sein pour appuyer votre tête, un cœur qui amasse des consolations pour vous. Moi, je serai heureuse; soyons amis. Venez voir mon jardin. »

Lucien soupira, se leva et la suivit.

Le jardin se composait d'un beau couvert d'acacias; ensuite de fraîches plates-bandes de jacinthes; quelques tulipes aussi commençaient à ouvrir leur splendide calice; plus loin des lilas entremêlaient leurs grappes parfumées.

Une belle pelouse s'étendait sous les pieds, parsemée de violettes, dont il fallait chercher sous l'herbe les fleurs d'une si riche couleur, qu'elles semblaient autant d'améthystes odorantes.

Mme L... se plaisait à faire passer Lucien par toutes les allées, comme pour multiplier ses traces et remplir sa maison de sa présence; elle semblait faire avidement sa provision de bonheur, pour le temps où elle serait seule.

Après quelques instants, elle lui dit du ton d'une simple question :

« Dînez-vous ici? »

Lucien lui baisa la main et lui dit :

« Je veux rester avec vous le plus longtemps qu'il sera possible. »

Ils dînèrent ensemble dans la chambre bleue.

« Mon ami, dit Mme L... à Lucien qui soupirait, soyez tel que je vous aime : ne me trompez jamais. Un serrement de main, un signe de tête amical, mais bien vrai, mais bien senti, mais tel qu'il ne puisse m'inspirer aucun doute sur le motif qui le cause, me donnera toujours plus de bonheur que les plus vives protestations. Je vous serai reconnaissante lorsque je vous verrai me quitter sans prétexte, sans excuse, sans autre raison que votre volonté; je serai sûre alors que le temps que vous avez passé auprès de moi, je ne le dois ni à un parti pris, ni à un procédé, ni à des égards. Loin de me choquer, votre départ m'enchantera : ce ne sera pas un abandon, ce sera une charmante certitude du bonheur que m'aura donné votre présence; il me prouvera que j'aurai eu raison d'être heureuse. Comprenez bien cela, mon ami; ne venez jamais *pour me faire plaisir*, ni parce que *vous croirez devoir venir;* venez quand vous voudrez venir. Songez, si vous êtes six mois sans

me donner de vos nouvelles, combien je serai certaine, le jour qui vous ramènera près de moi, que vous avez réellement besoin de me voir.

« Ne vous contraignez pas. Comptez sur moi; mais ne vous imaginez pas que je compte sur vous. Je vous saurais, de la moindre gêne que je vous verrais vous imposer, plus mauvais gré que je ne le puis dire; car cela m'enlèverait toute ma confiance.

« Une pensée peut-être se glissera dans votre esprit. Je vais y répondre à l'avance, car cette pensée pourrait vous engager à me tromper, en vous trompant vous-même.

« Je suis à vous, toute à vous. Tout ce que je pourrai jamais vous donner de bonheur sera un bonheur pour moi; je me donnerai à vous comme je vous donnerais une autre femme, que vous aimerez plus tard, parce qu'elle sera plus belle ou plus spirituelle, ou tout simplement parce qu'elle sera *une autre.* »

. . . . . .

Lorsque Lucien partit, Mme L.... fit bonne contenance; elle lui donna une clef, et lui dit adieu d'un visage riant. Elle le suivit des yeux; puis, s'enfermant, elle se jeta à genoux la tête dans les mains et les mains sur son divan, et elle donna cours aux sanglots qu'elle retenait et amassait sur son cœur depuis que Lucien avait commencé à parler.

Puis elle se releva, resta quelque temps pensive, et se dit :

« Je ne suis pas encore telle que je veux qu'il me croie, mais je le deviendrai.

« Mon Dieu, dit-elle en joignant les mains, quelle est la femme aussi heureuse, aussi certainement heureuse que moi? quelle est celle qui, comme moi, peut être sûre que son amant n'est pas resté avec elle une seconde de plus que l'amour ne l'y a retenu, et que l'amour l'y a retenu tout le temps qu'il y est resté? »

Lucien revint le soir, puis le lendemain, puis le surlendemain.

Le jour suivant, il dit à Mme L...

« Je ne reviendrai pas ce soir, des affaires.... »

Mme L.... lui mit la main sur la bouche, et elle lui dit :

« Pas de raisons, pas de prétextes ; rappelez-vous nos conventions. »

Plus tard, Lucien fut deux jours sans venir, puis un mois. Chaque fois qu'il venait, il se trouvait toujours attendu. Le jour, la nuit, tout était préparé pour le recevoir; il était facile de voir que Mme L.... n'avait pas, depuis son départ, donné accès à une seule pensée qui n'eût pas rapport à lui.

Une fois, il fut quatre mois sans paraître.

Une nuit, Mme L.... fut réveillée par un bruit de pas dans sa chambre : c'était Lucien. Depuis quatre mois, elle l'attendait chaque jour, à chaque instant; elle avait cette coquette toilette de nuit d'une femme qui peut avoir besoin d'être belle.

Lucien était sombre et soucieux.

Il lui prit la main, et ne baisa pas cette main ainsi qu'il avait coutume.

« Adèle, lui dit-il, je suis triste, malheureux, désespéré ; je viens ici pleurer, blasphémer.

— Soyez le bienvenu, dit Mme L...; voulez-vous souper? Vous paraissez fatigué. »

Et de la main elle lui montra un souper qu'elle lui préparait chaque soir, et qu'elle faisait enlever le lendemain sans murmurer.

Lucien fit signe qu'il ne voulait ni ne pouvait manger. Il paraissait embarrassé.

« Qu'avez-vous? dit Mme L...; avez-vous besoin d'argent? j'en ai.

— Non, répondit Lucien.

— Je n'insiste pas, pas plus que vous n'hésiteriez; ce serait vulgaire et indigne de nous. Rappelez-vous nos conventions, et parlez. Vous êtes amoureux!

— Oui.

— On vous a trompé, ou on vous repousse.

— L'un et l'autre : on me repousse, après m'avoir laissé concevoir les espérances les mieux fondées.

— Cette femme vous aime, ou ne vous aime pas. Si elle vous aime, il suffit de la convaincre qu'elle est aimée, ou de la persuader, ce qui est plus facile et revient au moins au même, et elle vous aimera. Il n'y a donc pas sujet de vous désoler.

« Si elle ne vous aime pas, c'est une partie d'échecs à jouer, et, avec mon aide, vous la gagnerez. . . . . Et, dit-elle en terminant, je vous promets que vous réussirez. »

Lucien était un peu ému de l'aspect de Mme L.... Ils étaient seuls au milieu de la nuit et du silence.

« Mon ami, lui dit-elle, partez! ne gâtez ni mon bonheur passé ni mon bonheur à venir. »

Elle le repoussa doucement, et Lucien s'en alla.

« Comme il m'obéit! dit-elle amèrement quand elle n'entendit plus ses pas; comme il s'empresse d'aller triompher par mes conseils! Mais, ajouta-t-elle, je veux être pour lui un ange protecteur, je veux que tout ce qui pourra lui arriver de bonheur lui vienne par moi; je veux lui préparer la vie de telle sorte qu'elle ne lui offre que succès et joies. Allons, dit-elle, ne pleurons pas! Heureuse femme que je suis d'avoir tant de bonheur à donner!... J'ajouterai ma part à la sienne. Oh! merci, mon Dieu, de cette noble inspiration! »

Et elle passa le reste de la nuit à s'oublier elle-même, à se faire un égoïsme d'un bonheur d'un autre, et d'un bonheur qui la déchirait.

Lucien fut encore assez longtemps sans retourner chez Mme L.... Pendant ce temps, il serait difficile de dire par quelle épreuve elle passa; son imagination lui faisait endurer de cruelles tortures. Souvent elle s'éveillait au milieu de la nuit, et elle croyait voir Lucien aux bras d'une rivale s'enivrer du bonheur qu'elle-même lui avait préparé par ses con-

seils. Alors elle pleurait, elle accusait Lucien de dureté; elle ne concevait pas comment il n'était pas touché de tout cet amour qu'elle avait pour lui. Puis elle finissait par songer que, défiante comme elle l'était, Lucien assidu, dévoué, ne lui eût pas donné autant de bonheur que Lucien ne venant que lorsque la fantaisie lui prenait. Les moments où elle le voyait étaient courts et rares; mais, quand ces moments arrivaient, elle pouvait se livrer sans hésitation, sans restriction, à la foi qui est le plus grand charme de l'amour.

Vers le mois de mai, à l'époque où le chèvrefeuille est en fleur, Lucien, fatigué, malade des plaisirs de l'hiver, arriva une nuit et annonça à Adèle qu'il resterait un mois près d'elle. Elle fut d'abord surprise, interdite, oppressée; elle le regarda de ce regard profondément interrogatif auquel on ne pourrait mentir.

Lucien lui répéta qu'il venait lui demander l'hospitalité pendant un mois.

Alors elle se livra à une joie d'enfant; elle rit, elle pleura, elle couvrit de baisers les mains et les cheveux de son amant; elle fit mille projets pour ce mois, pour lui rendre la maison agréable.

Le lendemain fut employé à examiner le jardin. Il contenait, cultivées avec un soin particulier, toutes les fleurs qu'aimait Lucien. C'est là, sous cette tonnelle de chèvrefeuille, qu'Adèle aimait à relire ses lettres. Sur ce banc de gazon, elle restait souvent, par les belles soirées, à écouter de loin le sourd bourdonnement que le vent apportait par bouffées. Peut-être est-ce le bruit de la ville, de la ville où est Lucien; une partie de ce bruit est causée par la voiture qui le porte à quelques plaisirs. Puis elle regardait le ciel avec ses riches étoiles; son âme s'élevait à une vague contemplation, et elle trouvait la force de ne pas être jalouse, de penser avec bonheur que Lucien était heureux. Elle se voyait elle-même comme un ange protecteur, et elle faisait au ciel le serment de ne pas faiblir dans la tâche qu'elle s'était imposée.

Elle voulait que Lucien donnât à manger à ses pigeons, qu'il respirât ses premières roses.

Le troisième jour, le matin, Lucien trouva dans la petite cour un joli cheval sellé et bridé; il avait été emprunté à l'excellent manége de Pellier, et devait rester dans la maison aussi longtemps que Lucien.

Le soir, après dîner, un petit bateau offrait aux deux amants le plaisir de la promenade. Ils se laissaient dériver entre les saules, et une douce confiance ouvrait leur cœur. Adèle n'avait presque rien à dire; une seule pensée l'occupait : c'était Lucien. Il y avait bien au fond de son cœur le souvenir de quelques heures de chagrin et de découragement, mais elle était résolue de ne pas les avouer à Lucien. Elle se plaisait à se faire raconter ses plaisirs, ses amours même; elle voulait qu'il lui fît le portrait de ses heureuses rivales.

Un soir, comme le bateau s'était arrêté aux branches d'un vieux saule, le calme de la nuit n'était interrompu que par le léger bruissement de l'eau contre les obstacles qu'elle rencontrait. Une douce odeur de jeune feuillage embaumait l'air; les étoiles scintillaient à travers le feuillage, sans nuire au mystère et à l'obscurité.

Adèle, la tête penchée sur la poitrine de Lucien, était si heureuse qu'elle multipliait ses questions sur les femmes qui l'avaient successivement occupé; semblable au naufragé, qui, jeté à la rive, se retourne, et se plaît à regarder ces lames puissantes qui ont failli cent fois le briser contre les rochers, à écouter leur sinistre mugissement mêlé au sifflement aigu du vent en fureur.

« Parle-moi, dit-elle à Lucien, de celle que tu aimais quand tu vins me voir la dernière fois; où est-elle? l'aimes-tu encore? était-elle jolie?

— Je répondrai à deux questions par une seule réponse, reprit Lucien; je ne sais plus où elle est. Elle n'était pas peut-être d'une grande beauté; mais il y avait en elle, dans les moindres détails, une incroyable distinction : sa main était

charmante, sa voix était d'une suavité que l'imagination n'attribue qu'aux anges; et ses cheveux, d'un beau blond cendré, étaient plus fins et plus moelleux que la soie. »

Il y eut ici un moment de silence.

Lucien, en parlant, avait passé la main dans les cheveux de Mme L.... et ils étaient aussi d'un beau blond cendré, ils étaient aussi plus fins et plus moelleux que la soie. Lucien fut frappé de ce rapport.

Mme L.... comprit ce qui préoccupait son amant, et elle sentait avec une joie indicible la main de Lucien qui continuait à caresser les ondes de ses beaux cheveux.

Lucien alors parla de rentrer ; il craignait qu'elle n'eût froid. Adèle ne répondit rien. Et le bateau remonta le courant, grâce aux efforts de Lucien. Adèle cependant était en proie à une délicieuse rêverie. Soit entraînement naturel, soit coquetterie, elle se mit à chanter une mélodie simple et pénétrante. Sa voix, accentuée par l'émotion, vibrait au milieu du silence et de la nuit.

Lucien écoutait; il retenait le mouvement de ses rames et jusqu'à son haleine.

Cependant trois semaines à peine s'étaient écoulées que Lucien commença à paraître distrait, préoccupé.

Adèle le vit le matin monter à cheval, et, sans y songer, il poussa ce cheval du côté de Paris.

Le soir même elle lui dit adieu, et le pria de partir.

Pendant longtemps, Adèle vécut du souvenir de son bonheur. Elle ne pouvait aller nulle part où Lucien n'eût été avec elle. Sous ces lilas, ils avaient lu ensemble; sur cette mousse, ils avaient fait un frugal repas. C'est ce vieux saule qui, un soir, a arrêté le bateau; cette fauvette, il l'a écoutée toute une matinée; ce rosier est le premier qui ait fleuri, et il en a porté la rose tout le jour.

Cependant elle cherchait un moyen de s'occuper de lui plus immédiatement. Pour Lucien, il s'empressa de retourner dans le monde. Il se fit présenter chez une famille anglaise, où

commença pour lui une des phases les plus importantes de sa vie. Il y avait là une jolie fille nommée Sarah, douce et silencieuse personne, frêle, élancée, timide, qui s'empara entièrement de son imagination. Quelques amis lui firent entrevoir un mariage avec Sarah comme une chose possible, et surtout comme une chose fort avantageuse sous le point de vue de la fortune.

Lucien répondit tout haut :

« Ce n'est pas la fortune qui me décidera. »

Il se dit tout bas à lui-même :

« La fortune seule ne me déciderait pas. »

Et il fit faire la demande de Sarah à son père.

Lucien n'était pas riche, mais il avait un oncle dont on le croyait l'inévitable héritier.

Lucien savait très-bien qu'il n'avait rien à attendre de cet oncle et voici pourquoi. Le cher oncle, tout garçon qu'il était, avait une fille qu'il faisait élever mystérieusement à la campagne. Un jour, il avait dit à Lucien :

« Tout le monde te regarde comme mon héritier; eh bien! il n'en est rien. J'ai une fille à laquelle je laisserai de mon bien tout ce dont je pourrai disposer. Cependant, comme j'ai de l'amitié pour toi, j'ai songé à un moyen d'assurer ton bonheur. Tu épouseras ma fille, et vous aurez ma fortune à vous deux. »

Or, la fille était un peu contrefaite et d'une humeur fort peu avenante. Lucien fit une réponse évasive, et ne retourna plus chez son oncle.

Le père de Sarah répondit qu'il donnerait volontiers sa fille à Lucien, si l'oncle lui assurait, avant le mariage, une somme qui, réunie à ce qu'il donnait à Sarah, suffirait pour leur faire une existence honorable.

Lucien alla voir son oncle, lui parla pendant deux heures de tout, excepté du sujet qui l'amenait, se leva, se rassit, se releva, et finit cependant par formuler sa demande. L'oncle s'engagea par serment à ne pas lui donner un sou, et le mit à la porte.

Lucien, désespéré, lui écrivit. L'oncle était parti avec sa fille pour un voyage dont on ne pouvait fixer le terme. Lucien s'enferma chez lui, et chercha le moyen le plus convenable de mettre fin à ses jours. Le pistolet.... le poison.... le charbon.... la rivière.... avaient des avantages à peu près égaux, et qui se compensaient assez pour qu'on ne pût se décider légèrement. Il était depuis deux jours dans cette situation, lorsqu'un inconnu entra, et lui remit, de la part de son oncle, un contrat de rente au porteur égal à la somme qu'il avait inutilement demandée à ce bizarre parent.

Il courut chez le père de Sarah.

Sarah était assez contente de se marier, mais il lui importait peu que ce fût avec Lucien ou tout autre. Cette charmante créature n'avait de force intellectuelle que pour se renfermer dans quelques strictes observations de convenance et d'usage.

Lucien eût désiré la voir un peu plus émue, mais il se persuada facilement que la jolie Sarah s'animerait au souffle de l'amour, et qu'on aurait mauvaise grâce à se plaindre de cette douce innocence, de cette pudeur si craintive, qui ne réservait pas seulement à son heureux époux un premier amour, mais aussi les premières impressions et la primeur de la vie.

Après tout, ou avant tout, si vous l'aimez mieux, Sarah était fort jolie; elle paraissait une vignette de Tony Johannot, si ce n'est que les vignettes de Tony ont plus de mouvement et d'animation.

Une chose cependant n'allait pas très-bien avec cette poétique figure; Sarah, dans ses conversations avec Lucien, ne répondait à ses expressions d'amour, parfois un peu emphatiques, que par des projets relatifs au confortable de leur maison.... Elle précisait combien de pièces il fallait dans leur appartement; elle s'occupait du choix des domestiques; elle faisait faire le linge et donnait des ordres pour l'argenterie, etc.

Un soir, comme Lucien rentrait chez lui, son portier lui dit :

« Monsieur ne loge plus ici : il demeure au n° 15, dans

Digitized by Google

la même rue; voici la clef de son nouvel appartement, que l'on m'a chargé de lui remettre de la part de monsieur son oncle.

— Mais, dit Lucien, mes papiers.... et mes meubles?

— Tout cela est transporté, et votre chambre de là-haut est déjà louée. »

Lucien croyait rêver...: Il alla au n° 15, où on l'introduisit dans un appartement complet, meublé avec la plus grande élégance et le meilleur goût; rien n'y manquait : les choses utiles n'y étaient pas plus négligées que les choses d'agrément. On voyait que le soin de cet ameublement n'avait pas été confié entièrement à la routine du tapissier.

Lucien se coucha dans un excellent lit, où il ne dormit pas; non qu'il se piquât de coucher sur la dure, mais, préoccupé à la fois de son mariage et des mystérieux bienfaits de son oncle, il avait incontestablement autant de droits à l'insomnie qu'un poëte qui cherche une rime rebelle ou une pensée fugitive.

Le lendemain matin, il reçut une lettre d'Adèle; la lettre ne contenait que ce peu de mots :

« Je vais faire un voyage de quelques mois.

— Pauvre Adèle! dit Lucien; elle aura appris mon mariage.... Allons, allons, dit-il, n'admettons aucune idée triste; c'est bien assez d'avoir des idées graves. »

Il se mit à son nouveau secrétaire, trouva dans les tiroirs tout ce qu'il fallait pour écrire, et commença pour son oncle une lettre de remercîments.

Il avait déjà mis en haut du papier : « Mon cher oncle. »

Il s'aperçut qu'il était tard, et laissa sa lettre inachevée, pour se rendre chez Sarah.

Sarah le reçut comme de coutume; chaque jour approchait le moment de leur union, sans qu'elle parût plus agitée ou plus expansive.

Elle se mit au piano et chanta d'une voix assez agréable, mais monotone et sans expression.

L'air qu'elle chantait était celui que, quelques mois auparavant, avait chanté Adèle sur la rivière.

Lucien ne put se défendre d'une sorte d'émotion; il sortit.

Lucien trouva chez lui une riche corbeille; ce qu'elle contenait était choisi avec une distinction parfaite. On n'avait pas oublié, dans le choix des couleurs, que Sarah était blonde.

Le jour des noces était fixé à trois semaines. Le lendemain, un homme d'affaires devait venir communiquer à Lucien les clauses du contrat.

Le soir, il ne trouva pas Sarah au salon; et plusieurs portes étant entr'ouvertes, il entra successivement dans plusieurs pièces, et trouva Sarah dans sa chambre.

Elle devint rouge comme une cerise. C'était la seconde émotion que Lucien eût jamais surprise sur son visage.

La première avait été une émotion de confusion et d'impatience, à propos d'une opinion que Lucien avait émise un peu légèrement, relativement à des confitures qu'elle avait pris plaisir à confectionner elle-même.

Cette seconde était une émotion un peu plus forte, mais elle avait à peu près les mêmes causes, un mélange de confusion et d'impatience.

Elle reprocha aigrement à Lucien la liberté qu'il avait prise d'entrer dans sa chambre. Lucien s'excusa du mieux qu'il put; mais il y a cela de particulier dans la mauvaise humeur des femmes, qu'il faut nécessairement qu'elle ait son cours; les meilleurs arguments, les raisons les plus évidentes, les preuves les plus convaincantes, ne font à ce cours que ce que les cailloux font au cours d'un ruisseau : le ruisseau murmure un peu plus fort et continue son chemin.

Lucien sortit. La mauvaise humeur est contagieuse; il ne savait trop que faire, il avait consacré son temps à la visite de Sarah, il songea à faire une visite à son oncle.

L'oncle le reçut froidement, il n'était revenu que de la veille. Lucien manifesta sa reconnaissance par tout ce qu'il put imaginer.

L'oncle reprit sèchement :

« Ah çà, monsieur, êtes-vous un fou ou un mauvais plaisant? Croyez-vous que j'aie pris, pour vous combler de bienfaits, le moment où vous vous êtes montré désobéissant et ingrat?

— Mais.... dit Lucien.

— Mais, dit l'oncle, je ne vous ai rien donné et je ne vous donnerai rien; je ne veux voir jamais ni la femme que vous prenez, ni vous-même; je ne recevrai même pas de lettres de vous. »

Lucien sortit.

Comme il rentrait chez lui, son portier lui dit : « Voici une lettre qu'a apportée le domestique de l'oncle de monsieur.

— Allons, pensa Lucien, que me veut encore ce vieillard obstiné? Si c'est un présent, je le refuse. »

Il ouvrit la lettre; elle était d'Adèle.

« Mon ami, lui disait-elle, mon voyage durera toute la belle saison : je serai enchantée que vous vouliez bien accepter pour ce temps ma petite maison à la campagne. Croyez que je prends une part bien vive à tout ce qui vous arrive d'heureux; j'espère que votre mariage sera de ce nombre. Ne me refusez pas; vous me causeriez un vif chagrin. »

Lucien redescendit.

« Comment, dit-il au portier, comment avez-vous cru que le porteur de cette lettre était un domestique de mon oncle?

— Je l'ai bien reconnu, dit le portier, un grand brun avec un habit gris.

— Nullement, dit Lucien; le domestique de mon oncle est un petit vieillard, et sa livrée est bleue.

— Je ferai observer à monsieur que monsieur son oncle aurait alors plusieurs domestiques : car c'est bien celui-là qui a loué le logement qu'occupe monsieur; c'est lui qui a amené les meubles et a présidé à tous les arrangements. »

Lucien resta immobile sur l'escalier. Une idée subite s'était emparée de son esprit :

« Ce domestique qui m'apporte une lettre d'Adèle est celui

qui a loué le logement! Et mon oncle qui nie si formellement!... »

Il sortit, courut chez le portier de son ancien logement et lui demanda des renseignements sur la personne qui avait fait son déménagement.

« C'est, dit le portier, un grand homme brun, vêtu de gris. »

Lucien resta quelque temps pensif.

« Et, ajouta-t-il, qui habite ma chambre?

— C'est une dame.

— Comment est-elle?

— Blonde, belle femme, fort avenante, et au moins aussi triste.

— Ce domestique vêtu de gris ne vient-il jamais la voir?

— Une ou deux fois par jour. »

Lucien rentra chez lui, préoccupé et soucieux au dernier point. Le lendemain matin, arriva l'homme d'affaires du père de Sarah. Il était porteur d'une lettre et du projet de contrat.

Dans la lettre, son beau-père lui recommandait de tout préparer pour la cérémonie, de retenir les voitures, de prévenir à la mairie, à l'église, car Sarah était catholique.

Les clauses du contrat étaient ce que sont celles de tout *contrat de mariage :* des clauses de haine, de défiance, de restrictions perfides, de précautions injurieuses.

Quelques-unes surtout avaient pour but évident de maintenir Sarah dans une entière indépendance de son mari, et même de tenir celui-ci dans la dépendance de sa femme.

. . . . . .

Lucien pria l'homme d'affaires de se charger d'une lettre pour le père de Sarah. Puis il alla à la mairie faire afficher ses bans. Il retint les voitures, et fit tout préparer à l'église.

Quinze jours après, Lucien se réveilla plus heureux qu'il n'avait jamais été de sa vie. Il prit un bain et s'habilla. On vint prendre ses ordres pour l'heure où devaient arriver les voi-

tures. Il alla à son ancien logement et y monta sans rien dire au portier. Il frappa.

Adèle ouvrit la porte elle-même.

Elle pâlit en le voyant. Puis elle s'assit pour ne pas tomber, et fit signe à Lucien de s'asseoir.

« Adèle, c'est aujourd'hui le jour de mes noces.

— Je le sais, dit Mme L....

— Je serai marié dans deux heures.

— Je le sais encore; j'irai à l'église, et personne ne priera avec plus de ferveur pour votre félicité.

— Adèle, dites-moi la vérité; vous voudriez en vain me le cacher, je sais tout. C'est vous qui avez loué et meublé le logement que j'occupe aujourd'hui; c'est vous qui m'avez envoyé un contrat de rentes au porteur; c'est vous qui m'avez fait remettre une riche corbeille. »

Adèle baissa la tête.

« Vous êtes restée pauvre, continua Lucien, pour me faire et me donner les moyens d'épouser une autre femme.

— Je ne suis pas pauvre, dit Adèle à demi-voix; j'ai assuré l'existence de ma mère; j'ai gardé ma maison à la campagne, et tout ce dont j'ai besoin. »

Lucien ouvrit la porte et appela; un homme entre, porteur de la corbeille destinée à Sarah.

« Adèle, dit Lucien, habillez-vous; car c'est vous que j'épouse, c'est vous qui serez ma femme dans deux heures. On nous attend à la mairie et à l'église. »

Adèle tomba à genoux à demi morte.

« Habillez-vous, mon Adèle, reprit Lucien en la relevant et en la serrant sur sa poitrine; tout est prêt. J'ai trouvé à votre maison, et grâce à votre mère, qui est dans ma confidence, les papiers nécessaires. Nos bans ont été publiés : tout est prêt. »

On entendit rouler une voiture. Une femme âgée monta : c'était la mère de Mme L.... en grande parure; Adèle ne pouvait dire un seul mot. Sa mère l'habilla, tandis que Lucien allait donner quelques ordres.

Elle avait eu soin de faire arranger à la taille de sa fille tout ce que celle-ci avait préparé pour Sarah.

. . . . . .

Deux heures après, Lucien et Adèle étaient unis : trois heures après, ils étaient seuls, renfermés ensemble dans la petite maison de campagne.

UNE VISITE A L'ARSENAL.

Dans un vaste atelier sont deux jeunes gens : l'un est devant un chevalet et profite des dernières lueurs du jour; l'autre, étendu sur un divan rouge, fume nonchalamment une longue pipe et retourne dans ses mains une lettre encore non décachetée. Tous deux portent des cheveux longs et des moustaches. Demain peut-être ils auront la tête et le menton rasés; après-demain ils laisseront repousser la barbe sous la lèvre inférieure.

« Je ne sais pourquoi, dit le fumeur, j'hésite à envelopper cette lettre dans le sort auquel je condamne les autres depuis deux mois. J'ai quelque regret de la brûler sans la lire, d'autant que c'est l'écriture de mon père. Je devine à peu près le contenu des deux missives qu'il m'a adressées précédemment. La première contenait nécessairement des reproches et des menaces; la seconde, probablement, des reproches et des conseils. Il n'est pas impossible que je trouve dans celle-ci un bon sur la poste. Parbleu! ajouta-t-il après avoir parcouru les premières lignes, je ne m'étais pas trompé : mon correspondant est chargé de me remettre cent francs.

— Cent francs! s'écria l'autre en posant sa brosse.

— Cent francs, répondit le fumeur.

— Allons, les pères valent mieux que leur réputation; pour moi, je n'aurai mon pain quotidien que lorsque je pourrai dire : *Notre père qui êtes aux cieux.*

— En attendant, il me fait une recommandation très-importante. Mon oncle de l'Arsenal est malade; il me presse de

l'aller voir : c'est un oncle à héritage, et je n'y suis allé qu'une seule fois depuis trois ans.

— Tu as tort.

— Il n'est pas difficile d'être sage pour les autres. Je tâcherai d'y aller demain. Mais je ne sais pas trop le chemin.

— Je te ferai une carte.

— Voilà qui est bien. »

Le lendemain arrive.

« Je ne partirai pas sans déjeuner.

— Je ne te le conseille pas.

— Qui ira chercher le déjeuner?

— Pas moi, je suis en pantoufles.

— Ni moi, je ne veux pas salir mes bottes avant de me mettre en route. Eugène, tu n'es guère complaisant.

— Et toi, tu n'es guère juste; c'est moi qui ai fait hier toutes les corvées. Aujourd'hui, c'est à ton tour.

— Écoute, prenons les fleurets; le premier touché ira chercher le déjeuner. »

On prend les fleurets, on tire; Arthur est touché. Il est convenu que c'est lui qui ira chercher le déjeuner; mais puisqu'on a tant fait que de décrocher les fleurets, les masques et les gants, on ne s'arrêtera pas à une première botte. On tire pendant une heure. On s'arrête essoufflé, exténué.

« Il faut faire chauffer de l'eau pour ma barbe.

— Oui, et tu as laissé éteindre le feu.

— Il sera bientôt rallumé. Mais nous n'avons pas d'eau.

— Comment! la fontaine est déjà vide ?

— Oui, j'ai oublié de refermer le robinet hier au soir.

— La cuisine doit être inondée?

— La chose n'est que trop vraie. Je suis bien heureux de m'en être aperçu avant de descendre. »

On déjeune, on met de l'eau au feu.

Pendant qu'elle chauffe, Eugène s'est remis à son tableau, Arthur a pris sa pipe et s'est étendu sur le divan :

« Regarde, Eugène, combien j'ai perdu de temps aujour-

d'hui ; je devrais déjà être loin. C'est décidément une mauvaise chose que la flânerie. On ne saurait croire combien la mienne m'a déjà fait de tort. Un philosophe a eu bien raison de dire : « Faites ce que vous voudriez avoir fait plutôt que « ce que vous voudriez faire. »

— Cela est d'autant plus juste à ton égard, dit Eugène en prenant une pipe et en s'asseyant près de son camarade, que ce que tu voudrais faire surtout, ce serait ne rien faire.

— Il est vrai que je méprise cette inquiétude qui fait que certaines gens agissent pour agir ; faites quelque chose qui vaille mieux que le repos, ou tenez-vous coi.

— En ce moment, il vaudrait mieux t'habiller que de te tenir coi.

— Mon eau n'est pas chaude. »

Les deux amis lâchèrent quelques bouffées de fumée, puis Arthur reprit :

« Ce n'est pas que je veuille défendre la flânerie ; car l'exorde de mon discours était, s'il t'en souvient, tout à fait contre elle.

— Je n'en dirai pas non plus de mal ; car :

La paresse est un don qui vient des immortels. »

Les deux amis avaient dans la tête une certaine quantité de citations qu'ils arrangeaient en manière d'aphorismes, selon le besoin qu'ils en pouvaient avoir.

« Mais, ajouta-t-il, il faut, pour que la flânerie soit douce, qu'elle soit aussi sans crainte et sans remords, sans peur et sans reproche ; il faut avoir conquis le droit de s'y livrer corps et âme : car ce n'est pas la flânerie véritable, la flânerie pure et entière, que celle à laquelle s'abandonne le corps tandis que l'esprit le gourmande. »

Il se leva et commença sa toilette. Pour une visite aussi peu fréquente et aussi importante que celle qu'il avait à faire, il crut devoir laisser de côté la cravate noire, qu'il n'avait pas quittée depuis plusieurs années. Il en plia donc une blanche,

et la mit toute disposée sur le dos d'un fauteuil. Mais lorsqu'il se fut lavé les mains, il les essuya tranquillement après sa cravate, ne songeant pas que ce morceau de linge blanc pût être autre chose qu'une serviette. Quand il s'en aperçut, il était trop tard, la cravate était entièrement fripée et salie. Il en fallut chercher une autre; il s'assit pour la plier sur ses genoux. Mais il était si bien sur le divan! Il reprit sa pipe et se mit à fumer. Sa tête reposait mollement sur les coussins.... état d'inertie qui laisse voltiger autour de la tête des pensées légères, bizarres, que le moindre souffle dissipe ou métamorphose comme les nuées de fumée, et lâche la bride à l'imagination qui vagabonde, laisse là le corps engourdi sans force pour la suivre ni la retenir, tel que l'oiseau qui, échappé de sa cage, voltige à l'entour et semble narguer l'oiseleur stupéfait de sa fuite.

État délicieux où le moi disparaît, où l'on assiste à sa propre vie, à ses sensations, à ses joies, à ses douleurs, comme à un spectacle, avec cette douce paresse d'un spectateur bien assis; où on ne peut creuser une pensée triste sans que, malgré vos efforts pour la retenir, elle vous échappe comme l'eau entre les doigts, et se transforme en une figure bouffonne qui, dansant dans la fumée du tabac, vous rit au nez et vous force à rire.

Cependant Arthur part. Sur l'escalier un homme l'arrête :

« Monsieur Arthur est-il chez lui ?

— Non, il est mort. »

L'homme redescend devant lui tout étourdi.

« Allons, je suis bien heureux que ce gaillard-là ne me connaisse pas. »

Il se met en route le long des boulevards. Il y a bien des choses à voir sur les boulevards au mois de mars.

Les marchands de fleurs ont sur les étalages les premières jacinthes qui répandent une odeur de printemps. Les femmes, aux premiers rayons du soleil, sortent de leurs fourrures, comme les premières fleurs de leurs calices verts.

Il s'arrête à un escamoteur ; l'escamoteur commence un tour plus surprenant que tous les autres, mais il ne le finit pas : il en a d'autres à montrer auparavant; puis il donne pour rien un pain de blanc d'Espagne pour nettoyer les chandeliers, à ceux qui voudront bien payer vingt sous une boîte de charbon pour les dents.

« Ce spécifique odontalgique et balsamique est souverain contre la carie des dents. J'offre de faire une expérience publique. La première personne venue.... Viens ici, simple gamin.... Tenez, les dents de cet enfant sont d'un noir parfait; vous mettez sur la brosse un peu de poudre; vous l'humectez avec de l'eau, et ne croyez pas que ce soit de l'eau préparée; l'eau, la première venue, l'eau du ruisseau; vous frottez les dents et les gencives. »

Cependant le tour tant annoncé ne se fait pas; Arthur, qui l'a attendu pendant une demi-heure, perd patience et s'en va. Mais l'escamoteur court après lui et l'appelle :

« Monsieur! monsieur! » Tous les yeux sont fixés sur Arthur. Il rougit et s'arrête. « Monsieur, dit l'escamoteur, pourquoi m'emportez-vous mes balles? je n'ai pour vivre que les instruments de mon métier. »

Tout le monde entoure Arthur, qui, bleu de colère, s'écrie :

« Je n'ai pas vos balles, allez vous promener.

— Je demande mille pardons à monsieur, mais il a mes balles dans son chapeau. »

L'escamoteur en retire trois énormes balles. Le tour se fait adroitement; tout le monde admire, Arthur a envie de battre l'escamoteur et s'enfuit. Les incrédules sourient et disent : « C'est un compère. »

Plus loin est un marchand de briquets phosphoriques. « Ceci est la véritable pâte inflammable. Vous n'avez point besoin d'allumettes préparées; vous prenez gros comme rien du tout de ma pâte au bout d'un couteau, au bout de votre canne, au bout de ce que vous voudrez, de n'importe quoi; le moindre frottement contre une mèche l'allume aussitôt.

« Outre l'utilité de ma pâte inflammable, c'est une source d'amusements honnêtes et récréatifs; l'histoire de rire et de s'amuser en société.

« Vous êtes dans le monde.... chez un ministre; un maladroit veut moucher la chandelle et l'éteint; obscurité complète. Chacun dit la sienne; on profite de la nuit pour embrasser sa voisine; mais vous, vous tirez votre briquet que vous avez toujours sur vous; vous pariez un litre, rouge ou blanc, avec la maîtresse de la maison, que vous rallumerez la chandelle. »

Arthur continue sa route; un homme l'arrête par le collet de son habit. Cet homme a devant lui un chat-huant et trois innocentes couleuvres, serpents féroces qu'il a, dit-il, apprivoisés. Plusieurs oiseaux, roides et étendus sur le dos, sont instruits à simuler la mort. S'il vous permettait de les toucher, vous verriez que la chose ne leur est que trop facile. Cet homme vend du savon à détacher. En vain Arthur veut s'échapper, son ennemi ne lâche pas prise; la foule s'amasse autour d'eux. « Il est impossible de voir une tache plus dégoûtante que celle qui dépare le collet de l'elbeuf de monsieur. » Arthur donne un coup de poing dans l'estomac du dégraisseur, et le fait tomber avec sa table sur les oiseaux et les reptiles morts ou vivants, puis il s'enfuit; et pour dérouter les regards, il quitte les boulevards et prend au hasard une rue qu'il ne connaît pas; elle le conduit dans une autre qui donne dans une autre. Arthur est perdu; il erre, il tourne; enfin il demande à un commissionnaire où il se trouve; il a fait la moitié du chemin pour retourner chez lui. « C'est l'heure du dîner de mon oncle, je vais rentrer; je n'irai pas aujourd'hui. »

Le lendemain, Arthur se leva de grand matin. Il avait perdu un temps prodigieux la veille à faire chauffer de l'eau pour sa barbe; aujourd'hui, il se rasera à l'eau froide. Il est vêtu de deux pantoufles, l'une à lui, l'autre à Eugène; une jaune, l'autre rouge; un vieux pantalon noir taché de couleur et une chemise de nuit complètent le costume.

Digitized by Google

Le savon est lent à se dissoudre dans l'eau froide; il devient gluant et glissant, et jaillit, de la main serrée pour le retenir, comme un noyau de cerise entre les doigts.

Arthur se baisse et met la main dessus; le savon glisse dans la main et disparaît sous le divan.

Il prend une canne et frappe le divan; la canne rencontre le savon et le chasse violemment; la porte est ouverte, le savon sort; Arthur le poursuit, mais il passe à travers la rampe et, toujours glissant, descend, d'étage en étage; deux fois Arthur le rattrape et veut le saisir avec le pied; mais il s'élance de plus belle. Arthur descend aussi vite qu'on peut descendre en pantoufles; il passe à côté d'une femme et d'un enfant, et manque de les renverser; il déchire entièrement une manche de sa chemise après un porte manteau pour battre les habits. Le savon s'est arrêté dans la cour; Arthur va le saisir; une servante, qui lavait à la pompe, vide son baquet, et le ruisseau grossi entraîne le savon par-dessous la porte-cochère.

« Cordon! s'il vous plaît. »

Arthur sort et prend son savon entre les jambes d'un cheval; mais on s'arrête dans la rue pour le regarder. Il s'empresse de rentrer; à chaque étage, il rencontre des voisins sortis pour chercher la cause du bruit qu'il faisait en descendant. Les uns rient, les autres haussent les épaules. Arrivé en haut, l'atelier est fermé. Il va frapper, il entend un enfant qui pleure et une femme qui gronde.

« Tiens-toi tranquille; dans une heure, tout sera fini, et nous nous en irons.

— Ah! mon Dieu! c'est un affreux petit enfant dont Eugène fait le portrait. Je ne puis me présenter ainsi. Que faire? Une heure avec une chemise incomplète par le temps qu'il fait. Si j'avais une pipe seulement. »

Arthur bat la semelle, marche en long et en large. Quand il a épuisé ces plaisirs peu variés, il sort par une lucarne, grimpe sur le toit, et va se chauffer à la fumée d'une che-

minée voisine. L'heure se passe longuement ; mais il n'est plus temps d'aller chez l'oncle : encore une journée de perdue.

La nuit, Arthur dort à peine pour se réveiller plus sûrement de bonne heure. Il songe aux raisons qu'il donnera à son oncle pour n'être pas allé le voir depuis si longtemps. Le matin, il se réveille ; le jour pénètre dans la chambre, sombre et pluvieux.

« Allons, il pleut ; je ne sortirai pas. »

Quand on se trouve bien au lit, le moindre prétexte paraît suffisant pour y rester. Cependant Arthur se trompe, il ne pleut pas. Un rideau bleu, étendu par Eugène devant la fenêtre, cause son erreur. Il n'y a rien de si triste et de si trompeur que la lumière passant à travers un rideau bleu : il ne faut pas avoir de rideaux bleus.

Il ne pleut pas, bien au contraire ; quand Arthur se lève, il est tard.

Le soleil commence à prendre de la force ; ses rayons colorent les toits qui semblent le salir.

De la terrasse qui est devant l'atelier, on voit quelques toises du ciel, mais on le voit bleu, transparent ; on respire un air attiédi et pénétrant ; dans les villes, c'est tout ce qu'on sait du printemps. Les plus belles fêtes de la nature ne sont, pour le citadin, que ce que serait l'harmonie lointaine d'un bal pour le pauvre qui meurt de froid à la porte de l'hôtel.

Mais c'est assez pour faire penser que la forêt doit commencer à feuiller, que les hêtres et les érables verdissent les premiers avec l'aubépine ; les cerisiers doivent déjà balancer leurs riches panaches de fleurs blanches ; les oiseaux d'hiver ont cessé leurs chants secs et aigus, et la fauvette, dans le jeune feuillage des lilas, fait entendre la première sa voix pleine et vibrante.

Sur le bord des rivières doivent fleurir les chatons jaunissants des saules autour desquels bourdonnent les premières abeilles.

Arthur dit à Eugène :

« Il faudrait cependant nous occuper de notre jardin. »

Leur jardin se compose de trois longues caisses placées sur la terrasse.

« Que mettrons-nous cette année dans notre jardin?

— Pour moi, je ne veux plus de légumes; ta salade de l'été passé était détestable; d'ailleurs, il faut un peu d'ombrage.

— Veux-tu donc des arbres de haute futaie et des taillis?

— Ce ne serait pas si mal.

— Alors, pourquoi n'y mettrait-on pas des sapins? ce serait une chose superbe.

— Sans plaisanterie, nous demeurons assez haut, ce me semble, pour que personne ne s'avise de nous contester le droit d'avoir ici quelques cèdres; le cèdre est ami des montagnes.

— Je veux des fleurs, je mettrai des œillets et des roses rouges, que Réné d'Anjou fit voir le premier dans ses jardins.

— Il est aussi le premier qui ait cultivé le raisin muscat.

— Si tu m'en crois, nous n'aurons pas plus de vignes que de forêts.

— Comme tu voudras.

— Sais-tu que c'est une gloire comme une autre que d'avoir attaché son souvenir à une fleur?... »

. . . . . .

. . . . . .

Eugène est seul dans l'atelier, seul avec un modèle qui ne parle ni ne bouge. Arthur est parti de bonne heure; tout porte à espérer que cette fois il arrivera à l'Arsenal.

Eugène cause tout seul. Tout en peignant, il se donne à lui-même des avis, il se fait des reproches, il s'accorde quelques éloges, il imite les paroles et la voix du maître sous lequel il a étudié, il entremêle ce monologue de réflexions morales.

« N'abusez pas du bitume. Pourquoi peignez-vous sans appui-main?... Où diable sont mes appuis-main? Je ne trouverai

jamais mes appuis-main. Il faudrait avoir un rapin pour me donner mes appuis-main. On n'est jamais si mal servi que par soi-même.... Ah! vous appelez cela un appui-main! Pourquoi ne prenez-vous pas un essieu de voiture? Voilà une bougie allumée, c'est bien; mais qu'est-ce qu'éclaire votre bougie?... Mettez donc des lumières, vous n'osez pas, vous avez peur. Là, là, encore un peu. Ah! maintenant, votre bougie éclaire. N'abusez pas du bitume. Un peu de cinabre.... Allons, où est mon cinabre? Qui est-ce qui a pris mon cinabre? Dites-moi, Georges, dit-il au modèle, est-ce vous qui avez mangé mon cinabre? Il me faut absolument du cinabre. Voici bien du vert; mais ce n'est pas la même chose. Si j'avais un rapin, il me chercherait mon cinabre. Il faudra décidément que j'aie un rapin. L'économie est la mère de tous les vices. Ah! voici mon cinabre! Qui diable s'est avisé de le mettre dans un casque? On dérange tout, ici; on met tout en désordre. Qui diable s'est avisé de mettre mon cinabre dans un casque? Allez donc le chercher dans un casque. Je sais fort bien que je l'avais mis dans une botte à l'écuyère.... Allons, se dit-il toujours à lui-même, vous prenez peut-être cela pour un œil; si vous regardiez le modèle, vous ne feriez pas de semblables bévues. Qu'est-ce que ce grand œil hébété? Abaissez donc la prunelle; là, encore un peu. »

Puis il chante :

Que la peinture est difficile!
Je n'serai jamais qu'un croûton.

« Si tout votre tableau ressemble à cette jambe, il faut vous rendre justice, ce sera le plus mauvais du salon, et vous ne ferez pas mal de mettre en bas : *Epicier pinxit*.... N'abusez pas du bitume.... Allons, Georges, vous allez vous reposer; moi, je vais sortir; je reviendrai dans une heure et demie; si l'on vient me demander, dites que je suis allé découvrir les sources du Niger. »

Eugène sort. Un commissionnaire monte quelques instants

après ; il demande Eugène. Georges, qui fume du tabac du Levant dans une pipe turque, le renvoie avec sa lettre.

Cette lettre est d'Arthur.

Voici ce qui lui est arrivé.

Il est sorti, comme nous l'avons dit, de fort bonne heure. Il avait eu faim et était entré dans un café; au moment de sortir, il s'est aperçu qu'il n'avait pas d'argent. Il s'était fait servir quelque chose et avait écrit à Eugène de chercher sa bourse et de la lui envoyer.

Le commissionnaire revient avec la lettre; comment payer ce qu'il a bu et mangé au café? On ne peut sortir du café sans solder sa dépense; on ne peut renvoyer le commissionnaire sans le récompenser. Il faut garder le commissionnaire et rester au café ; il envoie le commissionnaire chez un ami et demande un cinquième verre d'eau sucrée.

« Si le commissionnaire ne trouve pas Robert, que vais-je faire? Il faut payer cet homme, il faut payer ma dépense ici. C'est très-embarrassant. »

Une femme passe devant le café; Arthur se précipite à la porte, le chapeau à la main; cette femme qu'il vient d'apercevoir le préoccupe étrangement. Voici pourquoi.

Sortant un jour de la boutique d'un marchand de bric-à-brac, chargé de deux figures de plâtre, d'un casque antique et d'un parasol chinois, Arthur s'était, dans la rue, trouvé en face d'une femme dont la beauté l'avait frappé. Les impressions subites ne sont pas une chimère. D'un coup d'œil, Arthur fut amoureux, malheureux, jaloux. Les plâtres lui échappèrent quasiment des bras; il voulut suivre l'inconnue; mais, chargé comme un portefaix, sale de poussière et de plâtre, il avait été forcé d'abandonner ce projet au cinquième pas.

Il resta triste et rêveur pendant trois jours. Une chose l'affligeait surtout. Il devait avoir produit sur l'esprit de cette femme une impression toute contraire à celle qu'il avait reçue d'elle. Son accoutrement était ridicule, son admiration stupide. Pendant quinze jours il ne sortit plus qu'en grande toi-

lette : si l'on jouait une pièce nouvelle, il allait au théâtre ; si un rayon de soleil se glissait à travers les nuées grises de novembre, il allait se promener aux Tuileries, cherchant sous tous les chapeaux les yeux bleus de son inconnue. Il voulait réparer l'impression défavorable qu'il pensait avoir produite, et s'élever au moins vis-à-vis d'elle au niveau des indifférents et des gens qu'elle n'avait jamais vus.

A deux mois de là, il l'avait une seconde fois aperçue dans un théâtre ; mais elle était fort éloignée de lui, et, quoi qu'il pût faire, il n'avait pas réussi à attirer son attention sur sa personne, qui, ce jour-là, était tout à fait coquette et bien arrangée. En rentrant, il avait fait son portrait de mémoire, et la vue continuelle de cette image n'avait pas peu contribué à entretenir dans son esprit une passion passablement extravagante. Depuis, il ne l'avait jamais rencontrée, quelques recherches qu'il eût faites. Quelquefois il avait suivi des heures entières des femmes inconnues, sous prétexte qu'elles avaient dans la taille et dans la tournure quelques rapports avec sa bien-aimée, ou qu'elles portaient un châle bleu. Les deux seules fois qu'il l'avait aperçue, elle était enveloppée d'un grand cachemire de cette couleur.

Du reste, il faisait fort assidûment la cour au portrait, et il plaçait devant lui de beaux bouquets chaque fois qu'il rentrait. La cherchant toujours et ne la voyant jamais, il était arrivé à un point d'adoration tel, que, s'il l'eût rencontrée par hasard et qu'il eût réussi à se faire aimer d'elle, lui ne l'aurait pas aimée longtemps. Il avait juché son idole sur un piédestal si élevé, qu'elle n'en aurait pu descendre sans se briser. Avec de l'imagination et des obstacles, on peut toujours adorer une femme ; il n'est pas aussi facile de l'aimer. On n'adore la plupart des femmes que faute de les pouvoir aimer.

Non que nous prétendions dire du mal des illusions ; loin de là, nous avons souvent pensé qu'il n'y a de beau dans la vie que ce qui n'y est pas ; c'est-à-dire que la vie nue, dépouillée des riches couleurs que lui prête le prisme de l'imagination,

ne vaut guère la peine qu'on la vive, et ressemble à un papillon dont les ailes, froissées par une main maladroite, ont perdu leur brillante poussière écailleuse.

Tuer les illusions, c'est borner le monde à notre horizon, c'est rétrécir le cercle de nos sensations à la largeur de nos bras étendus; c'est, à l'exemple de l'éphore spartiate, couper deux cordes de la lyre; c'est, comme le tyran de Syracuse, jeter à la mer sa plus belle bague; c'est se mutiler comme Origène.

Ainsi, en reconnaissant sous un chapeau noir, et à travers un voile de la même couleur, les grands yeux bleus de l'inconnue, Arthur s'était précipité à la porte du café; mais, au moment de la franchir, il se rappela tout à coup qu'il n'avait pas payé et ne pouvait payer ce qu'il avait pris, et qu'en le voyant sortir, surtout d'un pas rapide, on ne manquerait pas de le prendre pour un voleur qui avait voulu déjeuner aux dépens du limonadier.

Il retourna à sa place, demanda un sixième verre d'eau sucrée, et fit semblant de lire un journal.

Enfin, un homme entra en riant dans le café : c'était l'ami auquel Arthur avait écrit de venir le tirer d'embarras. Il lui offrit sa bourse; Arthur paya le commissionnaire et ses innombrables verres d'eau sucrée.

« Mon cher ami, dit le nouvel arrivé, puisque je paye ton déjeuner, permets-moi de subvenir également à ta nourriture du reste du jour, et viens souper avec nous. »

Des circonstances amenées par la rencontre de cet ami, un amour qui amena un voyage, un voyage qui amena une brouille, une brouille qui amena un retour, tout cela prit bien du temps.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Après ce temps, en route, Arthur songe à son inconnue, et, rentré à son atelier, remplace par un bouquet de bruyère rose

et de genêt doré le bouquet depuis longtemps flétri qui décorait son portrait.

« Parbleu! dit Arthur, il faut que j'aille chez mon oncle. »

Arthur rentre au moment où Eugène allait dîner seul.

« Eh bien?

— Eh bien?

— As-tu vu ton oncle?

— Non.

— Comment cela?

— Le boulevard m'a encore une fois été funeste. Je me suis arrêté à voir une géante, polonaise lors de la guerre de Pologne, belge pendant le siége d'Anvers. Voici ce que j'ai lu sur l'affiche : « Le roi, ayant appris ce qu'on disait de sa mer« veilleuse beauté, l'a voulu voir et a déclaré que c'était à « juste titre qu'on la surnommait la reine des géantes. » Fort du suffrage du roi, je suis entré, et j'ai eu l'honneur d'être distingué par la reine des géantes.

— Ah!

— Devant tout le public rassemblé, elle m'a dit : « Si Mon» sieur, qui est d'une riche taille, veut bien se placer à côté « de moi, on verra qu'il ne me va pas à l'épaule. » Je me suis gravement juché sur son estrade, et je suis resté près d'elle aussi longtemps qu'elle l'a jugé convenable.

« Ah! dit-il en soupirant, j'ai vu quelque chose qui m'a plus intéressé que tout cela. J'étais arrêté près d'un escamoteur; il avait besoin d'une montre pour une métamorphose. J'avais prêté la mienne; et je t'assure que le tour est très-drôle; mais comme je le regardais opérer, une femme, enveloppée d'un cachemire bleu, vint à passer. Cette femme, c'était mon inconnue, je veux la suivre; elle marchait sur le boulevard précisément dans le sens de ma route pour aller chez mon oncle, mais je ne pouvais pas laisser ma montre dans les mains de l'escamoteur.

« Je m'avance vers lui :

« Ma montre....

« — Monsieur, dans un instant.

« — Je veux m'en aller.

« — C'est l'affaire de cinq minutes.

« — Je n'en ai pas une à perdre. »

« Tout le cercle murmure et m'invective.

« Avez-vous peur que je vous vole votre montre?

« — Vous êtes un drôle.

« — Eh bien! prenez-la dans le gobelet où je l'ai mise. »

« Je mets la main dans le gobelet; j'en tire un gros oignon. Tout le monde rit; tout cramoisi, je demande encore ma montre, et je m'enfuis avec; mais l'inconnue a disparu. Si elle était restée sur le boulevard, la ligne est droite, je la verrais; un cabriolet vient de partir, je le suis, je le poursuis. Il faut avoir du malheur, le cheval trottait parfaitement. Hors d'haleine, je le devance, mais il n'y avait dedans qu'un homme à lunettes bleues. »

Arthur reçut une lettre de son père; dans cette lettre il y avait ce passage :

« Envoie-moi des nouvelles de ton oncle que l'on disait si mal; je ne te demande pas si tu l'as vu, car ton cœur, nos intérêts, le respect humain, sans compter le conseil que je t'en avais donné, tout t'en faisait une loi. »

« J'irai demain, quand il pleuvrait des vieilles femmes, » s'écria Arthur. . . . . .

. . . . . .

Six semaines après, Arthur arrive à l'Arsenal; la maison de son oncle était tendue de noir, on venait de mettre le corps dans le corbillard, tout le monde montait dans les voitures de deuil. Arthur fut atterré; cependant quelques minutes de réflexions lui firent voir qu'il ne lui arrivait rien que de très-ordinaire et tout à fait conforme à la marche naturelle des choses. Trois personnes dont les figures ne lui étaient pas inconnues lui firent du geste l'invitation de monter avec elles dans la dernière voiture; Arthur monta et suivit d'abord à l'église, puis au cimetière sans dire mot : seulement, il lui venait bien

à l'esprit quelques remords de n'avoir pas vu son oncle à son heure suprême. On arriva; après cette cérémonie toujours triste, même pour les indifférents, après qu'on eut descendu le cercueil dans la fosse, et qu'on l'eut recouvert de quelques pellées de terre qui retentirent sourdement sur le sapin, un monsieur vêtu de noir s'avança, qui se moucha, et, d'une voix émue autant par l'embarras de parler en public que par la douleur, prononça l'éloge du défunt.

Cette figure encore n'était pas inconnue à Arthur; il lui vint en l'esprit que ce jeune homme, moins étourdi ou plus heureux que lui, était probablement l'héritier de son oncle.

« Messieurs, dit l'orateur, surtout à propos de la mort, on peut dire que c'est pour celui qui reste que l'absence a le plus d'amertume; l'homme que nous regrettons va occuper dans le ciel la place que lui ont conquise ses vertus; et nous, nous restons ici-bas pour le pleurer. »

— Il n'y a pas de doute, pensa Arthur, mon oncle lui a donné sa terre de Bayeux.

— Personne, continua l'héritier, ne pratiqua mieux ce précepte de l'Évangile : « Que votre main gauche ignore ce que « donne votre main droite. » C'est pour cela que les pauvres, ignorant d'où leur sont venus les nombreux bienfaits qu'il a répandus dans sa vie, ne sont pas accourus ici pour humecter cette terre de leurs larmes.

— Il a aussi la maison de Paris, se dit Arthur.

— A quelques personnes, ses facultés morales ont paru baisser; c'est que sa vie était finie dans ce monde, et qu'il commençait l'enfance d'une autre vie.

— Je ne donnerais pas cinq sous, dit tout bas Arthur, de ce que mon oncle m'a laissé de ses rentes sur l'État.

— C'était l'enfance de l'immortalité.

— Il ne me reste pas même les actions de canaux. »

On remonta en voiture. Les trois compagnons d'Arthur parlaient de leurs affaires; Arthur ne parlait pas. Cette scène de mort l'attristait, et aussi, à dire vrai, la pensée que le travail

de toute sa vie ne suppléerait pas à l'héritage qu'il avait perdu par sa faute. Il descendit de voiture et continua sa route à pied. Comme il traversait le boulevard, quelques personnes étaient arrêtées (et qui ne s'est arrêté quelquefois pour moins ?) à regarder un postillon qui rattachait un trait rompu par ses chevaux. Arthur machinalement s'arrêta comme les autres. Comme il regardait, un homme lui frappa sur l'épaule; Arthur se retourna : c'était son oncle.

Arthur pâlit et fut quelques instants immobile et glacé, puis il sauta au cou de son cher oncle et l'embrassa.

« J'aimerais mieux, dit l'oncle, que tu m'embrassasses moins fort et plus souvent. »

Arthur l'embrassa encore; mais il y avait dans ses mouvements quelque chose de convulsif :

« Comment, c'est vous, vous dans mes bras; mais c'est impossible !

— Il n'y a rien de si simple; je vais à Bayeux pour le reste de la belle saison.

— Mais, mon oncle, je viens....

— De chez moi peut-être : on enterre ce pauvre Dubois, mon voisin, celui que tu as vu si souvent chez moi....

— Quoi ! ce n'est pas vous ?

— Comment, moi !

— Il y a quatre heures que je vous pleure. »

L'oncle laissa échapper un éclat de rire. « Je vais à Bayeux marier ta cousine.

— Quelle cousine ?

— La fille de la sœur de ta mère, de ma seconde sœur; elle est chez moi depuis un an.

— De ma tante Marthe ?

— Précisément; elle ne connaît pas son prétendu, mais j'ai arrangé cela par lettre : elle sera très-heureuse. »

Le postillon avait fini; l'oncle monta dans la chaise et dit : « Baise la main de ta cousine, que tu ne reverras peut-être jamais, car son mari reste dans ses terres qu'il fait valoir. »

Arthur baisa une petite main qui sortit de la chaise sur l'invitation de l'oncle, puis leva les yeux et reconnut le doux visage de l'inconnue au cachemire bleu. Le châle bleu l'enveloppait encore; la chaise partit, et Arthur resta sans rien voir ni rien entendre, jusqu'à ce qu'elle fût perdue dans la brume qui descend vers la fin du jour.

POUR NE PAS ÊTRE TREIZE.

Eugène Milbert à Félix Duport.

Lausanne.

Après-demain, je serai à Genève, mon cher Félix. Je n'ai aucune raison de t'écrire cela, puisque j'arriverai presque en même temps que ma lettre; mais vois-tu, je suis si heureux, que je ne puis plus longtemps contenir ma joie.

Depuis deux jours, j'en dis bien quelque chose aux fauteuils, à la pendule et au chat de la maison, mais cela ne me suffit pas, et je t'écris pour ne pas étouffer.

Adieu donc à la belle maison et aux meubles somptueux de mon oncle Éloi; adieu aux beaux fauteuils de velours rouge et au secrétaire d'acajou qui ornent ma chambre; adieu aux excellents dîners et aux vins de France.

Dans quelques jours, j'aurai une petite chambre sur les toits, meublée d'un lit de sangle, de deux chaises et d'une table; je dînerai au cabaret.

Mais je serai chez moi, et je *gagnerai ma vie*. Mot bizarre, mais énergique. L'homme, qui a fait Dieu à son image; l'homme, qui se pare si libéralement de tant d'avantages; l'homme, le roi de la nature; l'homme, qui prétend que tout est à lui, et que tout a été fait pour lui; l'homme, pour boire, manger et dormir, pour remonter les ressorts de sa misérable machine, pour mettre un peu d'huile dans ses rouages, est forcé de vendre les deux tiers de sa vie à un autre homme plus riche que lui. Ainsi, l'homme dont je vais

être le secrétaire a d'abord sa vie à lui tout entière, puis celle de tous les malheureux comme moi qu'il emploie; il a à lui chaque jour trente-six heures, et moi je n'en ai que huit.

Et je voyais tout le monde *gagner sa vie*, et je me disais : « Mais je vole donc la mienne! » Oh! maintenant on ne fera plus rien pour moi qu'on ne me doive, je rendrai service pour service; en mangeant, je ne serai l'obligé de personne; en dormant, je ne devrai de reconnaissance à personne : je serai libre!

Ah! Félix, tu ne comprends pas ce mot, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir passé toute sa vie chez un bienfaiteur; un bienfaiteur! je t'aurais bien vite dit ce qu'il vous donne; mais s'il fallait te dire tout ce qu'on lui donne!

Ce repos dans ce lit qui est un bienfait, il faut le prendre, non quand j'ai envie de dormir, mais quand mon oncle a sommeil.

Mes goûts, il faut les cacher; mes pensées, il faut les renfermer; mes opinions, il faut les soumettre. Ah! si tu savais tout ce qu'on fait de lâchetés pour un dîner, qu'on ne ferait pas pour des millions, quand on dîne si bien pour six sous.

Oh! pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas dit en me laissant si jeune et si seul dans la vie : « Voilà une pioche, travaille à la terre, au lieu de me donner à cultiver l'héritage de mon oncle Éloi! »

Mais, grâce à Dieu, tout cela va finir. Je *vais gagner ma vie.*

Voici comment cela est arrivé

Il est survenu l'autre jour un étranger chez mon oncle; celui-ci, qui me traite toujours comme un enfant, lui dit : « *Le petit* va vous mener voir la cathédrale. » Tu connais Lausanne; nous avons pris cette rue en escalier, couverte d'un toit, qui conduit à l'église. Il y a un quart d'heure à gravir; puis, quand on est en haut, on voit, sur la porte, qu'il fallait prendre en bas M. *Bâche*, marguillier et teinturier, qui a les clefs.

L'étranger, à la façon dont mon oncle me traite, m'avait pris sans doute pour un domestique : hélas ! il ne pouvait me prendre pour rien de pire que pour un pauvre diable élevé par charité comme je suis. L'étranger me dit d'aller chercher M. Bâche. Un moment j'eus envie de quitter l'étranger, mon oncle, Lausanne, et de m'en aller à travers ces belles plaines vertes de la terre et ces belles plaines bleues du ciel, et de ne jamais revenir. J'allai cependant chercher M. Bâche : le teinturier n'avait pas alors le loisir d'être marguillier et me donna les clefs.

Je remontai exténué. Le rustre qui m'avait attendu assis sur la terrasse trouva que j'avais été longtemps. Puis, sans me laisser un instant pour respirer, il m'obligea de lui servir de cornac à travers l'église, et me fit les plus sottes questions sur chaque pierre et sur chaque morceau de bois. Je fus obligé de répondre bien des fois : *Je ne sais pas*, et lui, à chaque fois, répliqua : *C'est étonnant que vous ne sachiez pas.*

Cela m'impatienta de telle sorte, que je pris le parti de ne plus demeurer court et de lui faire une histoire en réponse à chacune de ces questions.

Dieu sait ce que je lui contai alors. Quand nous arrivâmes à la tombe d'Harriet Canning, femme de l'ambassadeur Strafford, je lui dis que c'était la propre femme de mon oncle Éloi, et je l'entraînai comme si je voulais éviter de renouveler un triste souvenir, et en réalité pour échapper à la plus triste obligation de répondre à ses questions sur chacun des coups de ciseau donnés par le statuaire.

Malheureusement à dîner il crut devoir parler à mon oncle de la magnificence du tombeau d'albâtre qu'il avait fait élever à Mme *Éloy Milbert*.

Le soir, mon oncle me fit une grande avanie et me dit : « C'est bien, jouez votre reste. »

Le lendemain matin, il me fallut subir un long récit de tout ce que j'avais fait de mal depuis mon enfance, sans oublier une assiette cassée il y a dix ans, ni un pantalon déchiré il y

en a douze : — c'est sa manière de procéder. A chaque faute nouvelle, il me gronde à la fois de toutes celles que j'ai pu commettre dans toute ma vie ; la litanie commence invariablement par ceci : *A trois ans, votre père vivait encore, vous avez volé des pommes.* A la liste de tous mes crimes succéda, comme toujours, celle de tous les bienfaits de mon oncle, et alors je sentis chacune des bouchées de pain que j'ai mangées chez lui me revenir entre les dents, amère et empoisonnée.

« Tout ceci va finir, me dit-il en terminant ; vous partirez dans trois jours pour Genève. Il y a là un gros négociant qui a besoin d'un secrétaire ; vous irez chez lui. »

Et je pars demain ; je dois passer par Montreux pour remettre une lettre à M. Gautherot. C'est à ce qu'il paraît un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

Ton ami,

Eugène MILBERT.

Eugène Milbert à Félix Duport.

Montreux....

Aussitôt que tu auras reçu cette lettre, tu iras de ta personne chez M. Saunders, négociant, la maison derrière les *Bains de Bergues*, et tu lui diras que M. Eugène Milbert, ton serviteur et le sien, ne pourra arriver auprès de lui que dans quatre ou cinq jours. Fais cette course avant de lire le reste de ma lettre.

Je te suppose revenu de chez M. Saunders, tu peux maintenant écouter mon histoire. Avant-hier j'ai quitté Lausanne, ainsi que je te l'avais annoncé, avec six chemises, mon habit bleu, qui serait le plus vieux des habits sans mon habit gris, une montre qui me vient de mon père et un peu d'argent que m'a donné mon oncle en m'embrassant. Tiens, Félix, en me quittant, il m'a donné une foule d'avis dont je n'ai pas entendu un mot : car j'ai pris depuis longtemps l'habitude, quand je le vois prêt à gronder ou à conseiller, de choisir à l'avance un sujet de méditation susceptible du plus ou moins

de solennité de son exorde ; mais en me parlant de mon père, il a pleuré, puis il m'a dit : *Vois-tu, Eugène, dans la vie, il ne faut compter que sur soi-même.* Vrai, je l'ai trouvé tout à fait bonhomme, et je n'ai pu reconnaître en lui le tyran qui a tourmenté ma jeunesse. Peut-être n'y a-t-il jamais eu entre nous qu'un quiproquo : il est vieux, je suis jeune, chacun de nous prend à tort nos oppositions naturelles de sensations et d'idées pour une hostilité permanente. Rien ne rend tolérant comme le bonheur ; j'étais si content de le quitter, qu'il me semblait que j'aurais pu rester avec lui.

Je suis arrivé vers quatre heures à Montreux ; c'est un village qui, en venant de Lausanne, est à droite de la route qui côtoie le lac, et à quelques centaines de pas de cette route ; on y monte par un petit chemin hérissé de pierres. A l'auberge, j'appris qu'il ne passerait de voiture sur la route d'en bas que le lendemain à la même heure. Je me brossai et j'allai chez M. Gautherot. On lut la lettre de mon oncle, et on parut contrarié : « Comment ! il ne vient pas.... aujourd'hui.... pour la fête de Mme Gautherot.... Il l'avait si bien promis !... Ce n'est vraiment pas bien, » etc.

Pour moi, on me reçut froidement. « Monsieur est le neveu ? — Oui, monsieur. — Ah ! très-bien ; et vous allez ?... — A Genève. — Très-bien. Il a fait bien chaud aujourd'hui. »

Je me levai, je saluai et sortis.

J'allai commander mon dîner à l'auberge, puis me promener sur la terrasse de l'église.

C'est le plus ravissant endroit que j'aie vu de ma vie.

L'église, sans être tout à fait gothique, a tout le charme religieux de cet ordre d'architecture ; son clocher octogone se découpe, à une grande élévation, sur le fond vert d'une haute montagne.

On entre sur la terrasse par une voûte de chèvrefeuille qui commence à fleurir. Des deux côtés de la porte principale sont deux rosiers, un rose et un blanc. Entre les fenêtres à ogives s'élèvent des jasmins parsemant leur vert feuillage d'étoiles

blanches parfumées ; des corchorus avec leurs petites roses de couleur orange ; une vigne folle qui monte jusqu'au clocher, et couvre de ses rameaux sombres une grande partie du bâtiment.

Au-devant est une belle pelouse émaillée de boutons d'or et de petites marguerites blanches et de *wergist-meinnicht* d'un azur pâle.

Sur la pelouse s'élèvent des ébéniers avec leurs grappes de fleurs jaunes, des acacias qui ne sont pas encore en fleurs, et des sorbiers dont la fleur est passée.

La terrasse est entourée d'un parapet à hauteur d'appui qui cache tous les terrains qui vont en descendant jusqu'au lac, de sorte qu'elle semble sortir de l'eau.

A un des angles de la terrasse est un berceau de cerisiers, où est placé un banc.... sur lequel j'allai m'asseoir.

Là, je vis le soleil descendre entre les sommets neigeux des deux montagnes qui semblaient se croiser par leur base.

I se couchait derrière un gros nuage du noir bleuâtre de l'encre ; le nuage avait une large frange d'or ; au-dessous s'élevait une vapeur orangée : celle des deux montagnes qui était le plus près de l'horizon était grise ; la plus près de moi était noire.

L'intervalle qui séparait les sommets, en forme de cône renversé, était rempli de feu et de lumière.

J'étais absorbé par ce spectacle et par le calme du lac, lorsqu'on me frappa sur l'épaule : mon interrupteur n'était autre que M. Gautherot.

« Parbleu, me dit-il, voilà assez longtemps que je vous cherche ; on m'a dit à votre auberge que vous étiez allé vous promener, et je me suis mis à votre poursuite sur ce renseignement plus qu'incertain. Il faut absolument que vous veniez dîner avec nous. »

Je fus fort étonné de cette invitation, qu'on aurait pu me faire plus poliment deux heures plus tôt, et je répondis que j'avais dîné.

« Non pas, me dit M. Gautherot, car j'ai fait ôter de la

broche, à l'auberge, un poulet qu'on y avait mis pour vous; j'ai promis à Mme Gautherot de vous amener, et vous viendrez. »

Je fis encore quelques façons, et je me mis en devoir de suivre M. Gautherot. « Ah çà, me dit-il comme nous passions devant l'auberge, il faut aller vous habiller, nous avons du monde; mais songez que vous n'avez que dix minutes; je vais vous annoncer. »

Je montai à ma chambre, fort tourmenté : m'habiller! Comme ces gens-là y vont! m'habiller! J'avais mis, pour porter la lettre, mon habit bleu que je considérais comme le meilleur; mon habit gris était dans ma malle, et depuis longtemps je ne le regardais plus : je l'en tirai machinalement. Je ne sais si les habits reprennent du lustre par le repos, ou si mon habit bleu avait perdu, sans que je m'en fusse aperçu, l'air cossu qui m'avait fait rejeter l'autre pour lui; mais mon habit gris me parut non-seulement infiniment meilleur que je ne m'y attendais, mais encore de beaucoup mieux conservé que le bleu. Je le mis donc, et retournai chez M. Gautherot.

Il y avait beaucoup de monde chez M. Gautherot; on fit peu d'attention à moi; Mme Gautherot répondit par une révérence à un compliment que je lui fis, et dit : « On n'attend plus que M. Rignoux. » On l'attendit une demi-heure, puis un domestique apporta une lettre, par laquelle ledit M. Rignoux s'excusait de ne pas venir; sa femme était malade.

« Ah! mon Dieu! s'écria Mme Gautherot, comment faire? »

Je ne compris pas bien cette interjection; il me paraissait n'y avoir à faire qu'une chose très-simple, c'est-à-dire de dîner sans M. Rignoux. M. Gautherot suivit sa femme dans une embrasure de la fenêtre, et là ils eurent à voix basse une conversation animée, dans laquelle je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais pour quelque chose; cela m'embarrassa, et je commençais à regretter fort le poulet que j'avais laissé à l'auberge.

A ce moment une jeune fille traversa la salle, et vint parler bas à Mme Gautherot; c'était cette belle jeune fille dont

je t'ai parlé il y a un an, que j'avais vue à la cathédrale de Lausanne et dont la vue m'avait si fort troublé, que j'avais revue ensuite, pendant un mois, presque tous les jours, au Signal, sur cette plate-forme de laquelle on voit sous ses pieds la ville avec ses tuiles rouges. Un jour je l'avais aidée à descendre une côte rapide et glissante, car elle n'était accompagnée que de gens âgés, qui ne pouvaient la secourir en cette circonstance; depuis, je la saluais en la voyant, et je lui adressais quelques mots; puis elle était partie, et je ne l'avais plus revue que dans mes rêves. C'était elle, avec ses grands yeux bleus, sa taille svelte, son col flexible, sa démarche gracieuse et aisée.

On la mit en tiers dans la conversation qui se tenait dans l'embrasure de la fenêtre; je ne tardai pas à l'entendre rire en disant : « Allons, ma mère, tranquillisez-vous, je me charge de cela. »

Elle disparut quelques instants, puis rentra, et, traversant le salon, vint droit à moi : « Monsieur, me dit-elle, voulez-vous m'accorder un entretien de quelques instants? » Je m'étais levé à son approche; elle me fit signe de m'asseoir, et prit un fauteuil à côté du mien. « Voici, monsieur, de quoi il s'agit : ma mère ne peut se faire à l'idée d'un dîner où l'on se trouverait treize à table; monsieur votre oncle devait compléter le nombre de quatorze, avec ces autres jeunes gens que vous voyez. »

Et, d'un coup d'œil malicieux, elle me fit remarquer que pas un des convives n'avait moins de cinquante ans. « Il n'est pas venu, et nous nous sommes trouvés réduits à treize; c'est pour cela, pour cela seul, qu'on a été vous chercher; vous n'êtes pas ici comme jeune homme, on n'en reçoit pas dans la maison; comme homme aimable, on n'a pas encore pu en juger, mais bien comme quatorzième. Voici maintenant que M. Rignoux ne vient pas; de quatorzième que vous étiez, et comme tel digne de tous les égards, vous êtes retombé à l'état de treizième, et, en conséquence, à l'état de mauvais

présage, d'araignée rencontrée le matin, ou de corneille vue à gauche. Il a d'abord été question de vous renvoyer *par un moyen adroit*, mais on n'a pas trouvé de *moyen adroit.*

— Mademoiselle, dis-je assez bêtement, je suis prêt à me retirer....

— Votre réponse a tellement peu le sens commun, me dit-elle avec un léger mouvement d'impatience, que j'ai presque envie de vous laisser partir. On a abandonné ce projet, mais on lui a fait succéder celui de me faire dîner dans ma chambre. J'ai montré moins de résignation que vous, et j'ai demandé à ma mère la permission de faire mettre une petite table auprès de la grande, où nous dînerons, vous et moi, comme les deux plus jeunes, si toutefois ce projet n'a rien qui choque votre susceptibilité; par ce moyen ils ne seront que onze, et éviteront, sinon le danger, du moins la peur de *mourir dans l'année.* »

Elle me quitta sans attendre ma réponse, et alla dire à sa mère que j'acceptais. Mme Gautherot, rassurée, vint à moi, et me dit : « Ma fille vous a avoué ma faiblesse, monsieur; je suis bien reconnaissante de votre obligeance de ne pas trop vous moquer de moi. Messieurs, dit-elle en se tournant vers ses autres invités, M. Rignoux ne vient pas, nous allons dîner. Monsieur Morel, donnez-moi le bras. »

On passa dans la salle à manger; on avait dressé notre petite table; Mme Gautherot se chargea de l'explication. Fanny, quoiqu'elle m'eût parlé un peu plus familièrement qu'on ne fait à un homme qu'on n'a jamais vu, n'avait cependant fait aucune allusion à notre rencontre à Lausanne. Vers le milieu du dîner on commença à causer bruyamment. Alors seulement j'osai lui dire : « Vous rappelez-vous, mademoiselle, Lausanne et sa cathédrale, et le Signal, et la maison de Forestier, et ses colonnes de bois, sous les acacias en fleurs?

— Oui, dit-elle, et aussi le lac que l'on voit sous ses pieds, borné par des montagnes au sommet neigeux; le lac d'un bleu foncé à l'ombre, et blanc comme un miroir sous les rayons ardents du soleil.

— Et, dis-je, les beaux platanes au-dessus des bancs du Signal, et les forêts vertes pleines de violettes et de fraises?

— Oui, dit-elle; et plus que cela, les riantes et libres pensées qui s'exhalaient de toutes ces choses. Pensées, ajouta-t-elle tout bas, comme se parlant à elle-même, qui se sont fanées avec les violettes, et qui n'ont pas refleuri avec elles et ne refleuriront plus. »

Elle resta alors comme absorbée, et son visage fut longtemps sans reprendre son habituelle expression de malice. Nous fûmes quelque temps sans parler; on se leva de table, et, de la soirée, je ne me trouvai plus auprès de Fanny.

Le soir, Mme Gautherot me demanda quand je partais. Je répondis, presque sans savoir pourquoi ni comment, que j'attendais une lettre de mon oncle. « Eh bien! me dit-elle, si vous voulez demain entendre une messe, avec de la musique, nous vous donnerons une place dans notre banc. »

Tu comprends, mon cher Félix, que je ne puis partir sans faire une impolitesse à cette bonne femme; et d'ailleurs on m'a beaucoup parlé de l'orgue de Montreux.

Adieu, tout à toi. Eugène MILBERT.

Le dimanche, Eugène était de bonne heure sur la plateforme de l'église. Fanny arriva également avant l'heure du service divin; elle était avec sa mère. Eugène s'approcha d'elles pour les saluer; mais au même moment Mme Gautherot fut abordée par des femmes de sa connaissance, qui l'emmenèrent dans un coin de la terrasse pour lui parler bas.

Fanny, restée seule auprès d'Eugène, lui dit:

« Monsieur Milbert, j'ai peut-être été hier bien familière avec vous; mais vous ne vous en étonnerez pas quand je vous aurai dit que je vous connais depuis longtemps, que le hasard m'a fait connaître toute votre histoire, et qu'une certaine conformité entre vos chagrins et les miens m'a toujours inspiré de l'intérêt pour un jeune homme que, selon toutes les probabilités, je devais ne revoir jamais. Je vous ai revu, vous avec

qui je n'avais jamais causé de choses plus intéressantes que des chances de beau temps et de pluie pour le lendemain, je vous ai revu comme un ancien ami. D'ailleurs notre rencontre à Lausanne a eu lieu à une époque où j'étais bien heureuse.

— Eh quoi ! mademoiselle, reprit Milbert, cette gaieté qui vous rendait si charmante hier soir.... »

Pendant l'office, Milbert regarda beaucoup Fanny, mais sans rencontrer une seule fois ses regards. Seulement, lorsqu'on dit le psaume *Jubilate Deo : Vous tous les habitants de la terre, jetez des cris de réjouissance à l'Éternel;* elle leva les yeux au ciel, et deux grosses larmes tombèrent sur le livre qu'elle tenait à la main. « Hélas ! pensait-elle, de quoi ai-je à remercier Dieu ? »

Le lendemain, on alla pêcher à la ligne dans le lac. Eugène fut invité au dîner, qui se composait en partie de la pêche commune. Après le dîner, on alla promener sur la terrasse de l'église. Là il parla encore à Fanny de leurs rencontres au Signal de Lausanne. « J'y suis retourné bien des fois depuis votre départ, lui dit-il.

— Monsieur Milbert, dit-elle, je cause avec vous comme peut-être je ne le devrais pas faire; mais tous les gens qui m'entourent sont si heureux, que je ne me sens de confiance pour aucun. Vous, vous êtes livré sans appui à toutes les chances de la vie; moi, on me fait d'un seul bond passer pardessus toutes les rêveries et toutes les joies de la jeunesse : on me marie à un homme plus âgé que mon père.

— Vous ! s'écria Milbert.

— Dans quatre mois, » dit-elle.

Ils restèrent tous deux silencieux.

« Où allez-vous ? dit-elle un peu après, et que comptez-vous faire ?

— J'allais à Genève pour occuper une petite place; mes parents ne m'ont donné d'autre profession que d'attendre l'héritage de mon oncle, et je vous assure que c'est une triste chose !

— Je prierai quelquefois pour vous ; pour moi, on ne peut même pas prier pour moi, car ma vie est fixée et renfermée dans d'étroites limites ; j'ai tiré mon billet, et il est noir ; que le ciel vous en réserve un meilleur !

— Mais ce mariage est-il donc....

— Parfaitement décidé, le contrat est fait et signé.

— Ainsi donc, je ne vous reverrai plus.

— Au contraire, il y a des raisons qui nous feront nous rencontrer.

— Votre futur mari habite-t-il donc Genève ? »

Fanny le regarda avec l'air d'un grand étonnement et ne lui répondit pas. On rentra à la maison ; Eugène salua la famille Gautherot et rentra à son auberge.

Le lendemain, il fit une visite pour ses adieux, et demanda si l'on avait des commissions pour Genève ; il partait le surlendemain. On le retint à dîner, puis on fit de la musique. Fanny chanta, tandis que sa mère l'accompagnait sur le piano.

« Quel air ravissant ! dit Milbert ; comme il berce doucement l'âme ! comme il l'assoupit dans de riantes rêveries ! Jouez-le donc encore une fois, que je le retienne »

Mme Gautherot et Fanny recommencèrent. Milbert essaya à son tour. Mais ce n'était pas cela ; on recommença encore. Fanny était debout derrière le fauteuil de sa mère et à sa droite, Milbert était dans la même position, mais de l'autre côté, et elle redit cette chanson allemande dont le sens est :

« Toutes les magnificences de la nature, le silence imposant de la nuit, les odeurs des fleurs, les rayons pâles de la lune à travers les panaches verts des arbres, les étoiles, fleurs de feu semées dans le ciel, les lucioles, fleurs de feu semées dans l'herbe, tout cela a été créé pour rendre le monde digne de l'homme au moment où, pour la première fois, il dit à une femme : *Je t'aime ;* mot formé d'un céleste parfum de l'âme, qui s'exhale et monte au ciel avec les parfums des fleurs, moment le seul dans sa vie où il est roi, où il est Dieu, mo-

ment qu'il paye et expie par toute une existence de regrets amers. Ce moment, c'est le prix de toutes nos misères. »

Fanny avait chanté avec une expression de douce tristesse. Eugène répéta le couplet avec enthousiasme ; leurs yeux se rencontrèrent, et se donnèrent *un long baiser d'âme;* leurs mains, posées sur le dossier du fauteuil de Mme Gautherot, s'étreignirent convulsivement.

La servante apporta de la lumière, et il leur sembla que leur temple d'ombre et de mystère se dissipait.

Milbert se retira de bonne heure et passa la nuit à écrire à Mlle Gautherot ; il lui *avouait* son amour.

Le lendemain, il voulut lui glisser son épître ; mais elle lui dit : « Qu'on vous croie parti, et revenez à minuit sous la fenêtre du jardin. »

Il fit ses adieux, retourna à son auberge et s'enferma dans sa chambre jusqu'à minuit, la tête tellement remplie de pensées diverses et contradictoires, qu'elles ne faisaient dans sa tête qu'un tumulte confus, qui ne lui permettait d'en suivre aucune. A minuit il était sous la fenêtre du jardin, qui ne tarda pas à s'ouvrir.

« Est-ce vous ? lui dit Fanny d'une voix tremblante.

— Oui.

— Eh bien, écoutez-moi.

— Quoi ! d'ici ?

— Et d'où donc ?

— Laissez-moi monter dans votre chambre

— Pourquoi ?

— Parce que j'entends des pas, parce qu'il pourrait passer quelqu'un, parce qu'on me verrait. »

Et sans attendre de réponse, il s'élança après le balcon et entra dans la chambre de Fanny.

Fanny fut quelques instants sans pouvoir parler. Milbert lui montra la lune qui se levait derrière les arbres, et les étoiles qui brillaient au ciel, et lui dit :

« Rappelez-vous la chanson. Tout cela a été créé pour ren-

dre le monde digne de l'homme au moment où, pour la première fois, il dit à une femme : *Je t'aime*. Ce moment c'est le prix de toutes nos misères. Fanny, je vous aime.

— Et moi aussi, Eugène, dit-elle, je vous aime, et il y a bien longtemps ; et quand, ces jours derniers, vous me rappeliez vos rencontres à la maison de Forestier, j'en retrouvais dans mon cœur jusqu'aux moindres circonstances.

— Et moi, dit Eugène, depuis ce temps-là, je n'ai pu séparer votre souvenir d'aucune de mes pensées; il était au fond de toutes mes actions, et bien souvent à mon insu : c'est depuis que je vous ai vue, c'est depuis que je vous aime, que j'ai senti tout ce que pesait le joug des bienfaits de mon oncle, que j'ai rêvé la liberté et l'indépendance; votre premier regard a fait éclore en mon âme la fierté et le courage et toutes les nobles passions.

— Tant mieux si vous avez du courage, car nous en aurons besoin.

— O Fanny ! aimé de vous, je ne connais rien d'impossible, toutes les difficultés qui m'effrayaient à mon entrée dans la vie ne me paraissent maintenant que me préparer des triomphes.

— O mon Dieu, dit Fanny en levant ses beaux yeux au ciel, pardonnez-moi et secourez-moi.

— Le ciel me protége, puisqu'il m'a fait vous rencontrer.

— Et moi aussi, je me sens du courage : d'abord, ce mariage contre lequel je n'avais jusqu'ici que des larmes cachées et de la résignation, il n'aura pas lieu; je saurai dire *non*, même au pied de l'autel.

— Et moi je vais retourner à Lausanne, je vais me jeter aux genoux de mon oncle.

— De votre oncle !

— Il a promis à mon père mourant....

— Mais, insensé ! ne savez-vous donc pas que c'est votre oncle que je dois épouser ?

— Mon oncle !

— Lui-même.

— On ne m'en a rien dit; voilà pourquoi on m'éloignait de Lausanne.

— Et voilà une des causes pour lesquelles je m'intéressais à vous, pour lesquelles je vous aimais, pauvre enfant! Mon père avait exigé de votre oncle qu'il me reconnût dans le contrat des avantages qui vous déshériteraient plus d'à moitié. J'aurais été pour vous un objet de haine, vous dont je serais si heureuse de faire le bonheur, que je ne sais pas si je puis avoir d'autre bonheur que le vôtre. D'abord, je n'ai pensé qu'à obtenir votre amitié, qu'à vous faire comprendre combien c'était contre mon gré que je vous faisais du tort, qu'à ne pas vous laisser croire que j'avais un bonheur fait de votre malheur.

— Mon oncle! murmurait Milbert atterré; mais que faire alors?

— Nous y penserons. Pour moi, je vous promets que je ne l'épouserai pas, et que je me garderai pour vous. Il est tard; il faut nous séparer. Quittez votre auberge dès le jour, et allez vous cacher dans quelque maison sur la route; vous reviendrez la nuit prochaine à la même heure. Je n'ai pas besoin de vous dire de penser à moi, n'est-ce pas? Pensez à nous, songeons à ce que nous avons à faire. Nous connaissons notre but; convenons du chemin qui doit nous y conduire, et ensuite marchons sans regarder derrière nous. Adieu. »

La nuit suivante, Mlle Gautherot et E. Milbert agitèrent cent projets différents, dont aucun ne fut adopté.

Il n'y a qu'un point sur lequel ils n'hésitèrent pas : c'est qu'ils s'aimaient, qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre, qu'il fallait qu'ils fussent unis, et que rien ne leur coûterait pour arriver à ce but. « Je n'épouserai pas votre oncle, disait Fanny; depuis que je me suis avoué à moi-même et que je vous ai dit que je vous aime, j'ai trouvé les raisons de cette répugnance si forte que j'avais pour ce mariage, sans en pouvoir dire les causes. On dit qu'il y a de malheureuses femmes qui se vendent pour avoir du pain, on n'a pour elles que des paroles de mépris; comment alors appellera-t-on toutes

ces femmes que le monde honore, et qui se vendent non pas pour avoir du pain, mais pour avoir un plat de plus sur une table déjà somptueuse, non pour avoir des habits, mais pour se faire donner des diamants? »

Milbert revint le lendemain, puis encore le jour suivant, puis ce fut une habitude; Fanny ne lui disait plus : « Venez. » Et il ne disait plus : « Je viendrai. » Mais elle ouvrait sa fenêtre à minuit, et Milbert montait au balcon et restait près d'elle jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, à parler de leur amour et de leurs projets. Une nuit, ils entendirent un bruit de pas du côté du jardin, comme Milbert venait d'entrer; il se hâta de souffler la veilleuse qui éclairait faiblement d'ordinaire la chambre de Fanny. La personne qu'ils avaient entendue passa, et Fanny, dans l'ombre, fut obligée de tendre la main à Milbert pour le guider près d'un fauteuil. Il ne quitta plus cette main. Ils restèrent sans parler.... On aurait entendu le battement de leur cœur.... Fanny laissa tomber sa tête sur sa poitrine; leurs cheveux se touchèrent, et tous deux frissonnèrent d'une commotion électrique; et tout le reste de la nuit, on n'eût entendu que des soupirs, des gémissements, des paroles entrecoupées.

A peine les étoiles commencèrent à s'éteindre, que Fanny dit à son amant : « Mon bien-aimé, je suis à vous; cela me donne bien des droits; vous ferez ce que je vais vous dire; vous allez quitter dès aujourd'hui votre retraite, et aller à Genève pour occuper cette place qui vous est offerte. Vous avez vingt-deux ans, je n'en ai que dix-huit; j'attendrai que, par votre travail, vous vous soyez mis en mesure de me demander à mes parents; je vous attendrai aussi longtemps qu'il le faudra; mais cependant, nous ne devons pas perdre un seul jour qui puisse être employé pour notre réunion; vous n'entrerez plus dans cette chambre que comme mon époux aux yeux des hommes, ainsi que vous l'êtes aujourd'hui devant Dieu. Allez, ne comptez pas sur votre oncle, qui peut vivre vingt ans encore, ou vous déshériter, ou se ruiner. Je vous

écrirai quand je le pourrai, pour vous dire que je vous aime, que je vous attends, que je me garde pour vous, afin de vous donner du courage dans les jours difficiles. Adieu, mon bien-aimé, mon mari, adieu. »

Eugène parlait de revenir encore une fois avant de quitter Montreux; il supplia. Fanny fut inflexible. Il lui donna pour lui écrire l'adresse de Félix Duport, et le lendemain matin, il arriva à Genève.

Il descendit chez Félix Duport, et là, après un examen attentif fait par les deux amis, il fut décidé que l'habit gris, qui à Montreux avait été préféré à l'habit bleu, lui était devenu tout à fait inférieur, par suite des corvées de nuit qu'avait faites ledit habit gris, en montant et en descendant par les fenêtres, pendant les derniers jours passés à Montreux.

On mit donc l'habit bleu pour aller chez M. Saunders. La place promise à M. Éloi Milbert pour son neveu était occupée. M. Saunders avait attendu patiemment pendant quinze jours; mais il lui avait été impossible d'accorder un plus long délai; il avait écrit à Lausanne, et l'oncle Éloi lui avait répondu qu'il ne savait pas ce qu'était devenu son neveu, qu'il le remerciait beaucoup d'avoir attendu si longtemps, qu'il le suppliait de lui donner des nouvelles dudit neveu aussitôt qu'il le verrait; car on doit finir par arriver de Lausanne à Genève, quelque industrie que l'on ait pour allonger les chemins. Il ajoutait à cette prière celle de ne pas parler à Eugène de la sollicitude de son oncle.

Eugène Milbert, comme il se l'avouait parfois à lui-même, s'exagérait de beaucoup les *sévérités* de son oncle. Éloi Milbert, à cinquante ans, se croyait encore un jeune homme : cela explique le peu d'importance qu'il pouvait accorder à un jeune garçon de vingt-deux ans, qui lui semblait un enfant. Eugène, de son côté, s'accordait trop libéralement cette importance qui lui était refusée, se considérait comme un homme mûr, et trouvait son oncle décrépit. L'oncle, ancien ami de

M. Gautherot, avait obtenu la main de sa fille. M. Gautherot avait été séduit par les avantages d'argent que cette union apporterait à Fanny.

Les parents, et je parle des plus tendres, quand il s'agit du bonheur de leurs enfants, leur imposent de la meilleure foi du monde ce qui ferait leur bonheur à eux-mêmes, sans essayer même de se rappeler ce qui l'aurait fait quand ils avaient l'âge, les illusions et les passions qu'ils n'ont plus.

Éloi Milbert ne voyait pas sans quelques remords que, par son mariage, il enlevait à son neveu une grande partie de l'héritage sur lequel il devait compter; il ne voulait pas l'avoir pour témoin de ce qu'on pouvait, à la rigueur, appeler une folie; il pensait tout concilier en lui donnant les moyens de *se faire un avenir*, en lui faisant apprendre le commerce, et en lui donnant plus tard un petit capital, quand il aurait acquis les connaissances nécessaires pour le faire prospérer. D'ailleurs, ne pouvait-il pas arriver qu'il eût un enfant? et alors il fallait au moins qu'Eugène eût un état qui ne lui permît pas de tomber dans le besoin. En attendant, il ne fallait plus le bercer dans l'habitude de l'aisance et dans l'espoir d'un héritage qui allait lui échapper.

M. Saunders lui promit de tâcher de lui procurer de l'occupation.

Eugène se retira triste et embarrassé. Il ne voulait pas avoir recours à son oncle au moment où il venait de lui enlever sa future femme; il vendit sa montre, loua une mansarde, paya d'avance un loyer de quinze jours, et passa ses journées, en attendant une place, à écrire à Fanny de longues lettres qu'il n'avait aucun moyen de lui faire parvenir.

Fanny Gautherot à Eugène Milbert.

Je pense à vous, et je ne pense qu'à vous. Il n'y a pas un coin de cette maison où je ne vous retrouve. J'ai mis dans ma chambre cette petite table sur laquelle nous avons dîné

ensemble. J'ai toujours dans de l'eau fraîche quelques branches du chèvrefeuille qui couvre l'entrée de la terrasse de l'église. Votre amour m'entoure comme une autre atmosphère. Je passe à travers la vie sans en rien sentir. J'ai été plongée dans l'amour comme le héros grec dans le Styx : comme lui je suis invulnérable.

Votre oncle est venu et a passé la journée ici. J'ai une peine horrible à ne pas le brusquer, et je ne suis pas bien sûre d'y réussir. On a parlé de votre passage ici, sans y attacher aucune importance. Je ne sais si vous êtes comme cela, vous autres hommes; mais pour nous, quand nous aimons, il n'est rien qui excite notre mépris et notre haine comme l'amour d'un homme qui nous déplaît. Il nous serait impossible de trouver plus de dédain pour un voleur et un faussaire; c'est la note la plus haute de notre gamme. Un homme qui ne nous plaît pas est le plus criminel des hommes, et, si on nous eût confié la rédaction du Code pénal, ce crime eût été placé entre l'empoisonnement et le parricide.

Ma mère m'a fait beaucoup de reproches. J'ai jeté, en ballon perdu, quelques paroles contre ce mariage; mais elles ont été si mal accueillies, que c'est un moyen sur lequel il ne faut pas compter, que de tâcher d'attirer ma mère dans notre parti. Votre oncle m'a parlé des embellissements qu'il a fait faire pour moi à sa maison de Lausanne.... Il m'a consultée sur plusieurs choses, et, comme j'éludais de donner mon avis, pour qu'il ne puisse pas dire plus tard que j'aie jamais consenti moi-même à ce ridicule mariage, qu'il a inventé de complicité avec mes parents, il a beaucoup insisté pour savoir de quelle couleur je voulais que fût tendu le salon. Ma mère s'est mêlée de la conversation, et m'a pressée aussi. J'ai d'abord eu envie d'imiter la princesse du conte de Peau-d'Ane, qui demandait à son beau-père amoureux d'elle une robe *de la couleur du soleil*, et d'imposer à M. Éloi des prouesses qui pussent empêcher ou du moins retarder mon mariage. Mais j'ai fini par dire que j'avais vu, dans le temps,

à Genève, un salon qui m'avait paru *ravissant*, que je ne me rappelais pas bien comment il était, mais que j'écrirais à l'amie chez laquelle je l'avais vu. C'est sous ce prétexte que j'ai en ce moment la liberté de m'entretenir avec vous. Plaisanterie à part, je vois, avec une sorte d'effroi, qu'il me faudra bientôt me prononcer hautement contre ce mariage; mais, quoique je voie d'ici tout ce que j'aurai à essuyer de reproches, de bouderies, de persécutions, je ne céderai pas, et je me conserverai pour mon bien-aimé.

Adressez vos lettres à Mlle Élisabeth, chez M. Gautherot.

FANNY.

Eugène Milbert à Fanny Gautherot.

Votre lettre est arrivée bien à propos, mon cher ange; j'étais dans un jour d'abattement et de morne tristesse. Depuis que je vous ai quittée, rien ne me réussit; il semble que, dans la vie que je mène, je suis en proie à un de ces rêves où, en face d'un ennemi, le cœur plein de colère, on se sent les bras mous, languissants et sans force, et l'on porte ces coups inertes avec une épée qui prend tout à coup la légèreté d'une plume; mais, à la seule vue de ces caractères tracés par votre main, je me suis senti fort et déterminé, comme quand j'étais à Montreux. Ce papier sur lequel vous écrivez, et que vous renfermez sans doute avec votre linge, a ce doux et vague parfum que l'on respire auprès de vous, et qui semble être votre haleine. Avec ce talisman, j'ai retrouvé tout mon courage, et je vais dès demain faire sans hésiter une démarche qui m'était désagréable. On dit que le sentier de la vertu est étroit, et il semblerait que je veuille arriver au bonheur par une grande route pavée et bordée d'ormes : je ne me laisserai plus donner par vous l'exemple de la résolution.

J'ai ri de votre idée de prendre mon oncle Éloi au mot dans ses airs d'Amadis et de le mettre à l'épreuve. S'il vous faut répondre relativement au salon de votre amie, il y a dans

Rabelais trois lignes qui peuvent venir à votre secours; les voici :

« Dont, par iuste perspetisue, yssoit une couleur innommée qui resiouyssoyt merveilleusement les yeulx des spectateurs. »

Demandez à mon oncle une tenture *précisément* de cette couleur. Cela nous donnera tout le temps dont nous avons besoin.

Écrivez-moi, mon cher ange, aussi souvent que vous le pourrez, et répétez-moi sans cesse que, quoi qu'il arrive, vous vous garderez pour moi, non pas que je doute de vous un seul instant...

Ah ! pourquoi vous mentir ? pourquoi vous cacher ce que je souffre, quand vous seule possédez le secret de ma guérison ? Hélas ! je ne suis pas un moment sans penser à tout ce que l'on me prend de vous. Et puis j'énumère les efforts que l'on fera pour vous décider. Vous êtes préparée contre la colère et les menaces ; mais serez-vous aussi forte contre les prières et les larmes ? Et qui sait combien de temps, combien d'années encore, il s'écoulera avant que je puisse revenir dire à votre père : « J'aime votre fille ! je puis lui offrir une situation honorable. »

Et si je ne réussis pas, dois-je vous condamner à passer ainsi votre vie à m'attendre, vous qui avez tant de bonheur à donner et qui avez le droit d'en attendre tant !

. . . . . .

On vient me chercher de la part d'un M. Saunders, auquel mon oncle m'avait recommandé. Je comptais aller le voir demain, quoiqu'il m'ait reçu plus que froidement lors d'une première visite. Je ferme ma lettre. L'entretien qu'il me demande ne peut avoir rapport qu'à *nos* affaires, qu'à une place pour moi.

Je cours chez lui.

Adieu, mon ange ; je suis sûr que je sais quand vous pensez à moi : il doit à ces moments-là m'arriver quelque chose d'heureux.

EUGÈNE.

Fanny ne racontait pas à beaucoup près à Milbert tous les chagrins qu'elle éprouvait déjà ni ceux qu'elle prévoyait dans l'avenir.

La servante de la maison avait vu sortir Eugène la nuit que les deux amants s'étaient dit adieu; et, un jour que Fanny la réprimanda de n'être rentrée que fort avant dans la nuit, elle répondit avec assurance : « C'est que les personnes que j'ai à voir ne viennent pas me trouver par la fenêtre. » Fanny devint si pâle à ces paroles, que cette fille en fut épouvantée, et qu'elle ajouta : « Rassurez-vous, mademoiselle, je n'ai jamais dit un mot à personne. » Fanny, dans son trouble, la tête égarée, lui mit dans les mains tout ce qu'elle avait d'argent. De ce jour elle fut dans la dépendance d'Élisabeth, obligée d'atténuer ses fautes aux yeux de Mme Gautherot, de l'aider même à sortir ou à rentrer à des heures indues.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir d'un dérangement dans sa santé, que, dans son ignorance, elle attribua au chagrin. Sa mère lui dit plusieurs fois : « Mais qu'as-tu, Fanny? comme tu es pâle! As-tu mal? où souffres-tu? »

Mais, un matin, Élisabeth lui dit : « Mademoiselle, il faut prendre un parti; nous ne pourrons bientôt plus cacher à votre mère....

— Quoi donc, Élisabeth?

— Mademoiselle veut rire....

— Non vraiment....

— Comment! mademoiselle ne saurait pas?...

— Quoi donc? qu'est-ce que nous ne pourrons pas cacher à ma mère?

— Eh! mademoiselle, l'état où vous êtes.... qui n'est plus un mystère que pour vous, ce qui est bien singulier, et pour Mme Gautherot.

— O mon Dieu! que voulez-vous dire, Élisabeth?

— Que mademoiselle est grosse, et qu'il est bien étonnant.... »

Fanny était tombée à la renverse sur le parquet. Quand elle revint à elle, elle écrivit à Milbert :

« Ce n'est plus la poste qui vous porte cette lettre, mon ami ; c'est un exprès, qui a ordre de faire toute la diligence possible. Tous nos projets sont détruits ; tout est changé ; il faut que vous arriviez cette nuit à Montreux.... que je m'enfuie avec vous.... que je disparaisse jusqu'au jour où je pourrai me montrer comme votre épouse. Venez bien vite, votre triste Fanny souffre un horrible martyre de crainte et de honte. Venez, venez la sauver. »

Elle prit un prétexte pour ne pas descendre déjeuner. Son père et sa mère dînaient chez M. Rignoux. Elle passa toute la journée renfermée dans sa chambre, agitée par une fièvre violente ; par moments restant assise sans mouvement ; puis, tout à coup, se levant et réunissant dans une petite caisse les objets qui lui étaient indispensables pour sa fuite.

Le porteur de la lettre revint. Fanny dit à Élisabeth de la laisser seule avec lui. Elle ne voulait pas lui faire voir sur son visage tout ce qu'elle éprouvait d'horribles angoisses.

Élisabeth sortit de mauvaise humeur.

« Mademoiselle, dit le commissionnaire, le monsieur n'y était pas. Mais voici une lettre de lui qu'on allait mettre à la poste pour vous. Je m'en suis chargé. »

Fanny prit la lettre en tremblant, et en rompit le cachet avec l'émotion que doit éprouver un homme qui appuie sur la détente du pistolet placé sur son front.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je pars dans quelques heures ; M. Saunders me faisait appeler pour me proposer une mission importante. Si elle réussit, ce sera une bonne affaire pour nous. Cela me mettra en voie de gagner un peu d'argent, et, d'ici à un an ou deux, d'avoir une position convenable. Adieu, mon ange, adieu, ma femme chérie. Je pars plein de courage et de joie ; je vais en France, à Lyon d'abord, puis à Paris. Adieu. »

Fanny resta quelques instants atterrée, puis dit au commis-

sionnaire : « C'est bien. » Elle le paya et il sortit. Élisabeth rentra aussitôt en disant : « Eh bien! mademoiselle? »

Fanny lui répondit : « Tout va s'arranger. Laissez-moi seule. »

Une fois seule, la pauvre fille examina tout ce qu'il y avait d'horrible dans sa situation. Dans son trouble, elle n'avait pas songé à la façon dont elle se compromettait vis-à-vis du messager. D'ailleurs, elle croyait partir la nuit même. Cet homme et Élisabeth savaient tous deux son secret. Et d'ailleurs, tout le monde ne le savait-il pas? Elle se rappelait les paroles de sa servante : *Il n'y a que votre mère et vous qui l'ignoriez.* Elle en avait donc entendu parler; elle savait donc que d'autres s'en étaient aperçus! Chaque jour d'ailleurs lui donnerait de nouveaux confidents; et puis à la fin, que faire? que devenir? La fuite seule était possible avec Milbert. Mais il est parti, parti pour longtemps, parti *heureux!* Pauvre fille! seule, sans appui, sans conseils, sans secours! Son père la tuerait, sa mère ne saurait en faire un mystère à son mari. La conclusion de toutes ces pensées fut celle-ci : « Je suis perdue! »

Puis elle se disait : « Mais c'est impossible, c'est un rêve affreux; tant d'événements depuis un jour, cela n'arrive pas ainsi dans la vie réelle. Je vais me réveiller.... Mais non, c'est vrai, tout est vrai; je suis perdue et déshonorée, seule, abandonnée de Milbert. O mon Dieu, comment se fait-il que ce qui m'aurait donné tant de bonheur, dans un an peut-être, soit aujourd'hui un sujet de désespoir et un arrêt de mort? »

Elle se jeta à genoux, et pria. Puis elle se releva : « Pourquoi prier? qu'ai-je à demander à Dieu? Maintenant, tout est fini, je suis perdue! Il faut mourir.... il faut mourir; pauvre Eugène, quand il saura cela!... Sa femme et son enfant!... Nous aurions été si heureux! »

Elle pleura, puis tout à coup : « Oui, mais cette fille, cette odieuse confidente, cet homme, tout le monde, je n'oserais plus sortir de la maison; et ma mère, mon père.... je n'oserais plus sortir de ma chambre; d'ailleurs ils me maudiront, ils me chasseront. Je n'ai plus d'asile que dans le sein de Dieu.... et lui-

même ne me repoussera-t-il pas ? Il n'y a pas un seul devoir auquel je n'aie manqué, et c'est par un nouveau crime que j'échappe à ma punition sur la terre. »

Elle ouvrit son livre de prières pour y chercher des pensées sur la mort et sur la miséricorde de Dieu ; et elle lut :

ORDRE POUR LA SÉPULTURE DES MORTS.

« Cet office ne doit point se dire pour ceux qui meurent sans avoir été baptisés, ni pour les excommuniés, ni pour *ceux qui se sont défaits eux-mêmes.* »

« O mon Dieu ! l'Église elle-même me refusera des prières ; mon Dieu ! qui priera pour moi ? »

Elle pleura encore longtemps ; puis tout à coup elle releva la tête, elle repassa encore dans sa mémoire tous les malheurs et toute la honte qui s'étaient amassés sur elle, et elle dit : « Mon Dieu ! vous voyez bien qu'il faut que je meure. »

A ce moment, Mme Gautherot entra dans sa chambre ; elle l'avait vue pâle et abattue depuis plusieurs jours, elle était inquiète, et le fut bien davantage en la revoyant baignée de larmes. Elle la prit dans ses bras, la caressa, lui demanda affectueusement ce qu'elle souffrait. A ce moment, Fanny eut envie de se jeter à ses pieds et de lui tout avouer ; mais Mme Gautherot ajouta : « Dis-moi ce que tu as, ma chère enfant ; tu ne peux rien avoir à te reprocher de ces choses qu'une mère ne peut pardonner. Je suis sûre que c'est quelque folie que tu t'exagères. Toi, si sage, toi, dont je disais encore aujourd'hui à dîner, chez les Rignoux, que, si ce n'était pour le monde, je te confierais à toi-même ta propre surveillance, tant je suis sûre de toi.

— Allons, allons, pensa Fanny, plus de lâchetés, il faut mourir.... Ma mère, dit-elle, j'ai appris la mort d'une amie avec laquelle j'ai été en pension à Genève, et chaque nuit je suis tourmentée de rêves affreux ; je voudrais faire dire des prières pour elle.

— Quoi! dit Mme Gautherot, c'est là le sujet de ton chagrin? Pauvre enfant! Que ne le disais-tu plus tôt? tu serais venue coucher près de moi, on aurait tâché de te distraire. Tiens, je t'aurais forcée de venir chez les Rignoux; le dîner a été très-gai.

— Ma mère, je voudrais faire dire des prières pour cette pauvre fille.

— Eh bien! mon enfant, nous irons demain matin chez le ministre.

— Veux-tu y venir ce soir, ma mère? Je dormirai mieux cette nuit.

— Il est bien tard; mais si tu le veux absolument....

— Ma mère, que tu es bonne! tu n'en parleras pas à mon père, n'est-ce pas?

— Non, il dirait que nous sommes deux folles. Dépêchons-nous. »

Fanny mit un châle et un chapeau, et sortit avec sa mère. Elle avait insisté pour faire cette démarche le soir, parce que, depuis la révélation que lui avait faite sa servante, il lui semblait que tout le monde voyait sa honte. Elle s'enveloppait dans son châle avec soin, et marchait si vite, que sa mère pouvait à peine la suivre. On arriva chez le ministre, qui allait se coucher. Mme Gautherot lui expliqua qu'une amie de sa fille était morte à Genève, qu'elle en était fort tourmentée depuis plusieurs nuits, et qu'elle désirerait qu'on dît dans l'église quelques prières pour la morte.

Le ministre dit que rien n'était plus facile, et demanda s'il leur serait indifférent que ces prières fussent dites dans l'après-dînée. Fanny pensa avec une triste satisfaction qu'elle n'aurait plus à sortir le jour.

Elles remercièrent le ministre et rentrèrent sans que M. Gautherot eût pu s'apercevoir de leur absence. Fanny embrassa sa mère avec une étreinte convulsive, que celle-ci attribua à sa reconnaissance pour la démarche qu'elle venait de faire. « Pauvre mère, dit-elle quand elle fut seule, quand

elle saura que c'était pour sa fille qu'elle allait demander des prières ! »

Élisabeth entra sous prétexte de la déshabiller, mais pour lui dire : « Eh bien ! mademoiselle, vous venez de chez le ministre avec votre mère ; tout va donc bien ?

— Oui, Élisabeth, tout va bien.

— Votre mère consent donc au mariage ? j'en suis bien contente, voyez-vous ; car, maintenant, puisque c'est arrangé, je puis vous le dire : on parlait dans le pays, et si mal, que j'avais envie de quitter la maison. Sait-*il* que votre mère consent ?

— Laissez-moi, Élisabeth, et couchez-vous, j'ai à écrire. Vous le voyez bien, mon Dieu ! dit-elle en joignant les mains quand elle fut seule, vous le voyez bien, mon Dieu, qu'il faut que je meure. »

Elle écrivit à Eugène Milbert :

« Eugène, lui disait-elle, quand vous lirez cette lettre, le cœur qui vous aimait tant aura cessé de battre ; c'est aujourd'hui mercredi, et il est dix heures du soir : demain, jeudi, à dix heures du soir, la main qui trace ces lignes sera glacée ; demain je serai morte, j'aurai expié notre faute en cette vie, et je saurai quelle expiation je dois dans l'autre.

« Eugène, nous avons été bien coupables ; mais je vous aimais tant, et vous étiez si heureux !

« Ce que j'ai souffert depuis que je connais les suites de ma faute, depuis que ma honte est publique, ce que j'ai souffert est tellement horrible, que j'espère que Dieu s'en contentera pour me pardonner.

« Si vous aviez été là, je me serais enfuie avec vous, j'aurais vécu dans le crime, et je vois avec effroi tout ce que j'y aurais trouvé de bonheur ; je ne me serais peut-être pas repentie ; votre absence, qui m'a tant donné de désespoir, est peut-être une permission de Dieu pour que je meure repentante et punie.

« Eugène, je vous ai bien aimé : la légèreté de mon esprit

n'ôtait rien au sérieux de mon cœur; priez pour moi, et, si Dieu me pardonne, je prierai pour vous dans le ciel. »

Elle passa le reste de la nuit à songer à la mort; elle se représentait tour à tour le moment où l'on retrouverait son corps, — elle avait résolu de se jeter dans le lac, — le désespoir de sa mère, celui de Milbert; elle priait Dieu de lui permettre de voir ses regrets et de les adoucir : « Si notre âme, pensait-elle, peut revenir sur la terre, je resterai près de lui. »

Puis elle regardait son corps, et se disait : « Morte.... je serai morte.... froide, insensible ! » Puis elle pleurait et pensait à parler à sa mère, puis elle se rappelait les paroles d'Élisabeth et se disait : « Il faut mourir.... Il faut mourir. » Le matin elle s'endormit épuisée de fatigue.

Quand elle se réveilla, elle espéra un moment encore que tout ce qu'elle avait éprouvé la veille était un songe; mais elle remit ses idées en ordre, et l'affreuse réalité lui apparut tout entière; elle se rappela toute sa vie, surtout depuis la première fois qu'elle avait vu Milbert : ses yeux tombèrent sur cette table, sur laquelle ils avaient dîné tous les deux. « *Cela* va bien accroître ce préjugé, dit-elle; on dira que, malgré la séparation des tables, nous étions treize à dîner, et que quelqu'un devait mourir dans l'année.... Morte ! redisait-elle encore; ce n'est plus demain, c'est aujourd'hui, dans quelques heures, ô ma mère ! »

Et un frisson d'horreur lui parcourait le corps.

Vingt fois dans la journée elle pensa à sa mère; elle voulut tout avouer et ne pas mourir; vingt fois debout pour descendre, elle retomba sur son fauteuil, plus effrayée encore de ce qu'elle avait à dire que de la mort.

A dîner, son père lui dit : « J'espère que tout ce trouble aura disparu demain. » Mme Gautherot lui dit : « J'ai tout dit à ton père, il ne m'a pas trop grondée ; » et Fanny pensa que si elle avait dit la vérité à sa mère, M. Gautherot l'aurait apprise de même. « J'attendais Éloi aujourd'hui, ajouta M. Gautherot; probablement nous ne le verrons que demain. »

« Il ne me verra pas, se dit Fanny. Il ne verra pas ma honte. »

Après le dîner, elle annonça qu'elle allait à l'église. « Veux-tu qu'Élisabeth t'accompagne ? demanda sa mère.

— Merci, ma mère, j'aime mieux être seule. »

Elle embrassa sa mère avec effusion, et aussi son père, quoique ce ne fût pas son habitude ; puis elle sortit.

Le soleil se couchait, et le lac était parsemé de glacis bleus et jaunes. « O mon Dieu ! dit-elle, ce lac, que j'ai tant de fois admiré, devait donc être mon tombeau ! » Elle frissonna, s'appuya contre un arbre : « Que cela est beau ! dit-elle ; que la nature est majestueuse ! quel beau cadre pour le bonheur et pour l'amour ! »

Elle entra dans l'église, le prêtre n'y était pas encore ; il ne tarda pas à arriver. Il n'y avait personne qu'une vieille femme, qui, la tête basse, marmottait des prières entre les dents. On alluma deux cierges, et le ministre commença les prières du culte protestant.

L'église de Montreux est, au dedans comme au dehors, d'une noble simplicité. La voûte est formée d'arceaux gothiques peints en gris, je ne sais trop pourquoi, sur le reste du bâtiment qui est blanc. A moitié de la hauteur est une galerie avec des balustres ; il y a un beau buffet d'orgues et une chaire en bois sculpté : mais elle était ce soir-là vide et silencieuse.

Voici les paroles du prêtre :

« O Dieu très-puissant et très-miséricordieux, ne nous livre point aux douleurs de la mort éternelle.

« Sois-nous propice, mon Dieu ; ne permets pas qu'à notre heure dernière nous soyons séparés de toi, quelque douleur de mort que nous endurions.

« Puisqu'il plaît à Dieu, en sa grande miséricorde, de retirer à lui l'âme de notre très-chère sœur, nous déposons son corps dans le sépulcre, la terre à la terre, la poussière à la poussière. »

Puis on chanta :

« Bienheureux sont les morts, car ils se reposent.

« Seigneur, ayez pitié de nous.

« Dieu tout-puissant, avec qui vivent les esprits de ceux qui meurent, nous te rendons grâce de tout notre cœur de ce qu'il t'a plu de retirer notre sœur des misères de cette vie et de ce temps.

« Nous ne devons pas nous affliger à l'égard de ceux qui dorment dans le tombeau, comme si nous n'avions pas d'espérance.

« Venez, les bénis de mon père, posséder en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. »

Ces dernières paroles, qui sont la fin de la prière pour les morts, dans la liturgie protestante, furent prononcées par le ministre d'une voix pleine et majestueuse, tandis qu'il avait doucement psalmodié ce qui précède.

Fanny, la tête déjà troublée par les terribles émotions auxquelles elle avait été en proie, crut entendre la voix du fils de Dieu qui l'appelait ; elle sortit de l'église, pâle, répétant convulsivement toutes les prières qu'elle avait apprises dans son enfance. Il faisait alors tout à fait nuit. Elle descendit par le chemin qui gagne la route de Genève ; là elle aperçut le lac calme, noir, silencieux ; elle fut saisie d'horreur ; elle tomba à genoux. « O Milbert, dit-elle, adieu ! Adieu !... Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Et, sans regarder plus longtemps le gouffre qui allait lui servir de sépulture, elle croisa ses bras sur sa poitrine et se précipita dans le lac.

D'ordinaire, les poëtes racontent dans des scènes de ce genre que la nature est en deuil, que le ciel se voile, que les branches des arbres s'abaissent. Historien véridique, je suis forcé de dire que la nuit resta belle et sereine, que les étoiles continuèrent à scintiller, que le chèvrefeuille de la terrasse de Montreux ne cessa pas d'exhaler son parfum, et qu'un rossignol caché sous ses fleurs n'interrompit pas sa chanson amoureuse.

Aux yeux de la nature, la plus charmante femme du monde qui disparaît dans le lac de Genève, ce n'est rien de plus que cette mouche qui se noie dans votre verre.

Six mois après.

Six mois plus tard, Eugène Milbert arrivait à Lyon en diligence et ne trouva de place pour Genève que pour le lendemain ; il fut vingt fois sur le point de partir à pied, mais il pensa que cela ne le ferait pas arriver plus tôt. Il entra dans un café pour y passer la soirée, il se mit dans un coin, se fit servir un pot de bière et alluma un cigare, étranger à ce qui se passait autour de lui, entièrement livré à ses souvenirs, à ses craintes, à ses espérances.

Deux hommes jouaient au billard.

Milbert les regarda un moment, surtout pour comprendre le sens d'un langage bizarre qui frappait ses oreilles pour la première fois.

« Parbleu, disait l'un après avoir poussé la bille de son adversaire juste sur la bande du billard, *mangez un peu de drap, ma belle.* »

L'autre frotta l'extrémité de sa queue de billard au plafond, pour l'enduire de plâtre et l'empêcher de glisser, et dit : « *Un peu de plafond*, s'il vous plaît.... Ah ! ah ! à votre tour *à manger du mérinos, Célestine*, » ajouta-t-il en voyant que la bille de son joueur était à son tour sous la bande.

Le premier rejoua, et dirigea la bille de son adversaire vers une des blouses ; mais comme elle ne paraissait pas devoir y arriver, il lui parlait, en balayant de la main le chemin qu'elle avait à faire :

« *Allons, vigoureuse, allons !*

— Vous avez beau faire, disait l'autre, vous avez joué de *taf.* »

Plus tard une discussion s'éleva entre eux sur un coup contesté ; ils convinrent de s'en rapporter à *la galerie* : la *galerie*

était Milbert, qui depuis longtemps ne faisait plus la moindre attention à leur jeu.

« Monsieur, dit un des joueurs, voulez-vous nous dire votre opinion sur le coup?

— Monsieur, je n'ai pas vu le coup.

— Monsieur, c'est impossible.

— Je vous dis, monsieur, que je n'ai pas vu le coup. »

— Milbert se leva, paya sa dépense au café, et alla continuer dehors de fumer son cigare et de se livrer à ses rêveries. Son cigare éteint, il voulut en allumer un autre; il aperçut dans l'ombre comme une petite étoile rouge, à peu près à cinq pieds du sol; il pensa que c'était le bout allumé du cigare d'un autre fumeur, qu'il ne voyait pas à cause de la nuit. Il se dirigea vers cet astre comme les rois mages suivirent l'étoile qui les mena à Béthléem; il ne tarda pas à le rejoindre, et dit à la personne qu'il supposait être derrière :

« Voulez-vous me donner du feu? » L'étoile rouge descendit tout à coup jusqu'à deux pieds et demi du sol, et une voix partant de la hauteur où était précédemment l'étoile dit d'un ton rauque : « Ah! parbleu vous voilà! je vous cherchais. » Milbert comprit que son interlocuteur avait ôté son cigare de sa bouche et le tenait à la main. « C'est possible, répondit-il; mais comment me reconnaissez-vous?

— C'est vous qui faisiez la galerie au billard tout à l'heure?

— C'est moi qui ai quitté le café précisément pour éviter ce rôle.

— Je vous cherchais pour vous dire que vous êtes un mal-appris.

— Et moi je vous évitais pour ne plus vous voir et ne plus vous entendre.

— Oh! vous êtes un insolent! » et l'étoile rouge tomba à terre et s'éteignit, la main qui la portait ayant autre chose à faire. Elle s'étendit en avant pour donner un soufflet à Milbert, dont elle atteignit seulement le chapeau.

Celui-ci se rua sur son agresseur; on sortit du café avec des

flambeaux, on les sépara. Il fut convenu qu'on tirerait l'épée le lendemain. Le lendemain Milbert fut blessé, et, de son lit, écrivit à Félix Duport :

« Mon cher Félix, me voici de retour à Lyon, aussi peu avancé qu'il y a six mois quand j'ai quitté Genève, si ce n'est qu'un drôle m'a donné un coup d'épée ce matin et m'a déchiré hier soir mon habit gris, ce qui à l'avenir dissipera mes incertitudes et fixera inévitablement mon choix sur mon habit bleu.

« Rien ne m'a réusssi ; j'ai quitté Paris, et j'ai même cessé de donner de mes nouvelles à M. Saunders. Avant de prendre une résolution, il faut que je sache bien vite ce qui s'est passé pendant mon absence ; envoie-moi courrier par courrier les lettres qui sont venues à mon adresse.

« Tout à toi. »

Félix Duport à Eugène Milbert.

« J'espère que ta blessure n'est pas dangereuse, sans cela je quitterais tout pour aller auprès de toi : tu aurais peut-être dû me renseigner à ce sujet. Voici deux lettres qui sont arrivées aussitôt après ton départ : la première par un exprès ; la seconde, deux jours après, par la poste. Ton oncle a envoyé plus de vingt fois demander de tes nouvelles. M. Saunders a d'abord répondu que tu étais en France, sans qu'il pût dire dans quelle ville, tes instructions te devant en faire visiter plusieurs, puis ensuite qu'il ne savait plus où tu étais. Ton oncle a fort recommandé à M. Saunders de lui communiquer les premières nouvelles qu'il aurait de toi. A moi, il m'est venu en personne prier de lui confier ces lettres qui étaient venues pour toi. Comme j'ai prévu qu'il insisterait si je me bornais à un refus, j'ai répondu que je n'avais reçu aucune lettre. « Je suis sûr, a-t-il répliqué, qu'il en a été envoyé. — Et moi, ai-je dit, qu'il n'en est pas parvenu. » Il s'est retiré en répétant plusieurs fois : « C'est étonnant, c'est bien étonnant. »

A cette lettre de Félix Duport étaient jointes les deux lettres de Fanny. Milbert, après les avoir lues, se leva brusquement de son lit, voulut s'habiller pour partir et retomba sans connaissance.

Revenu à lui, il écrivit à Duport :

« Je t'envoie les deux lettres que renfermait la tienne, lis-les, et juge de mon désespoir; j'ai voulu partir, cela est impossible; en sortant du lit, je suis retombé sans mouvement. Au nom du ciel, cours à Montreux! va t'assurer de cet horrible malheur, que tout me démontre n'être que trop certain, et écris-moi, écris-moi vite, ne me cache rien.... Cours, ne perds pas une seconde, je t'en prie à genoux. »

La lettre partie, Milbert fut saisi d'une fièvre violente et d'un délire qui mirent sa vie en danger pendant plusieurs jours; il parlait de Fanny, demandait s'il était venu des lettres pour lui, parlait de son mariage, appelait Félix.

Enfin, quand il fut plus calme, on lui remit une lettre, arrivée déjà depuis deux jours; elle était de Félix Duport.

Félix Duport à Eugène Milbert.

Calme-toi, console-toi, la tragédie n'a pas eu de cinquième acte; il n'y a personne de mort; j'arrive de Montreux, où j'ai eu les renseignements que voici :

Je descendis à l'auberge, la seule, je crois, du pays; je demandai à dîner, et je fis causer l'hôte sur divers sujets; puis je lui demandai s'il pouvait me dire la vérité sur certaines choses que l'on m'avait racontées de la famille Gautherot. « Là-dessus monsieur, me dit-il, on a fait bien des récits sur eux, il y a cinq à six mois, et je pourrais me tromper si j'essayais de vous les conter aujourd'hui.

— Mais enfin, dis-je, n'est-il pas arrivé un malheur à leur fille?

— Ah! Mlle Fanny, il lui est arrivé plusieurs malheurs à ce

qu'on disait, car je ne vous garantis rien ; le dernier est d'être tombée dans le lac, d'où elle a été retirée, plus d'à moitié morte, par un voyageur. Quelques personnes disaient qu'elle s'y était jetée volontairement ; mais que ne dit-on pas ? Du reste, si monsieur est curieux d'en savoir davantage, il n'a qu'à demander, à Genève, Mlle Élisabeth, domestique chez M. Phélippeaux, qui était, à cette époque, au service de la famille Gautherot. »

Je t'envoie bien vite ceci ; je te dirai dans une seconde lettre ce que je saurai par Mlle Élisabeth.

Félix Duport à Eugène Milbert.

J'ai trouvé Mlle Élisabeth, et voici son histoire :

« Monsieur, m'a-t-elle dit, je m'étais bien aperçue que M. Milbert, le neveu, venait la nuit voir mademoiselle et montait par la fenêtre ; la pauvre fille, malgré cela, était l'innocence même, car elle fut bien étonnée, je vous assure, quand je lui appris qu'elle était grosse. Elle écrivit alors à M. Eugène, mais il était parti ; je n'ai su cela qu'après, car, à moi, elle me dit que tout allait bien, que tout allait s'arranger, qu'on allait les marier, etc. Elle avait l'air aussi tranquille et aussi calme que jamais ; seulement elle était très-pâle, mais la pauvre petite n'avait plus guère de couleurs depuis quelque temps. Le soir, après dîner, elle alla à l'église, puis la nuit vint, et je ne la vis pas rentrer, mais je n'étais pas inquiète, je disais : « C'est que les prières sont longues aujourd'hui. » Mme Gautherot se coucha, et me dit : « Élisabeth, vous irez chercher « Fanny à l'église ; » je pris une lanterne et je me dirigeai vers l'église ; elle était fermée, et je me disais : « Il faut que ma- « demoiselle soit passée à côté de moi ; » lorsqu'un homme me frappa sur l'épaule en m'appelant par mon nom. « Élisabeth, « me dit-il, est-ce vous ?

« — Oui, monsieur Éloi, » lui dis-je ; car j'avais reconnu M. Éloi Milbert, l'oncle.

« — C'est bien, dit-il, attendez-moi là, et ne faites aucun « bruit ; votre jeune maîtresse est malade, et je la ramène avec « un homme que j'ai rencontré ; il faut que nous rentrions « chez vous sans qu'on nous voie.

« — O mon Dieu, monsieur Éloi, tout le monde dort, rien « n'est plus facile.

« — C'est bien. »

« Il retourna sur le chemin, puis il revint avec un homme qui soutenait ou plutôt portait Mlle Fanny. Elle était enveloppée dans un grand manteau à M. Milbert. « Tenez, mon « ami, dit-il à cet homme, voici pour vous, allez chercher « mon cheval et amenez-le à l'auberge. Surtout ne parlez à per- « sonne de ce que vous avez vu. »

« A nous deux, nous ramenâmes Mlle Fanny; elle tremblait de tous ses membres. « Il faut, me dit M. Milbert, lui « bassiner vite un lit et la coucher. » Je lui obéis, et c'est seulement en ôtant le manteau pour la déshabiller que je vis qu'elle sortait de l'eau.

« Elle sera sans doute tombée dans le lac, en se prome- « nant, » me dit M. Milbert; « la nuit est si noire ! »

« Et, en me disant cela, il me mit trois louis dans la main. Je compris que ce qu'il me disait là n'était peut-être pas ce qu'il croyait, mais ce qu'il fallait que je crusse. Je répondis : « Oh oui, si noire ! »

« Quand elle fut couchée, elle reprit peu à peu ses sens, puis elle dit quelques mots sans suite. M. Éloi me dit de le laisser seul avec elle. Je le fis sans difficulté, après avoir allumé un grand feu, car M. Milbert était lui-même fort mouillé. Ils causèrent presque toute la nuit. Je voulus d'abord écouter *par intérêt pour Mlle Fanny*, mais je ne pus rien entendre, si ce n'est qu'elle pleurait beaucoup. Avant le jour, M. Milbert s'en alla, en lui disant : « Allons, calmez-vous, je me charge « de tout. » — Elle prit une de ses mains et la baisa. A moi, il me dit : « Vous ne m'avez pas vu. »

« Le lendemain, M. Milbert arriva, comme de Lausanne.

M. Gautherot était sorti dès le matin, selon sa coutume. Quand il rentra il dit : « J'arrive tard; c'est qu'on me racon-« tait une singulière histoire : on parlait d'une jeune fille « qu'on a repêchée hier soir dans le lac. Il y a réellement des « parents qui ne voient rien. »

« M. Milbert fit signe à M. Gautherot de me faire sortir, et, comme je restai un peu en dehors de la porte, j'entendis M. Éloi qui dit à M. Gautherot : « Et savez-vous qui est cette « fille ? — Non, répondit M. Gautherot. — Eh bien ! c'est la « vôtre. » dit M. Milbert.

« Mme Gautherot jeta un cri; M. Gautherot se leva et retomba assis, et, comme je pensai que quelqu'un allait peut-être sortir, je m'éloignai de la porte.

« Voilà tout ce que j'ai su par moi-même, monsieur, me dit alors Mlle Élisabeth, parce que, deux jours après, on a congédié toute la maison; et Monsieur, Mme et Mlle Gautherot ont traversé le lac et sont partis pour l'Italie avec M. Éloi Milbert.

— Mais, lui dis-je, qu'est devenue Mlle Gautherot ?

— On m'a dit qu'ils étaient revenus depuis une quinzaine de jours, qu'ils demeurent tous chez M. Éloi Milbert, et qu'il appelle Mlle Fanny Mme Milbert. Il est arrivé ce que j'avais bien prévu; la petite personne s'est décidée à épouser l'oncle, et celui-ci, aveugle comme les vieillards quand ils s'avisent d'être amoureux, a accepté un héritier tout fait. Quelques personnes ont dit que mademoiselle lui avait tout avoué, et qu'il l'avait épousée la même chose : cela me paraîtrait un peu fort. »

Voici donc, mon cher Eugène, ton roman fini par un dénoûment qui ne répond pas à la poésie du commencement ni à la tristesse du milieu. Ne t'afflige pas trop de l'infidélité de ta maîtresse : la pauvre fille ne pouvait guère faire autrement; et d'ailleurs, si elle avait passé sa vie à t'attendre, triste, honteuse, solitaire, il est plus que probable que tu aurais trouvé en France ou ailleurs quelque bonne occasion, et que tu l'au-

rais abandonnée pour épouser une autre femme. Il est bien rare que ces romans-là finissent comme dans les livres. Le commencement seul ne coûte rien, et on s'y embarque volontiers.

Que vas-tu faire maintenant? J'espère que ta blessure n'est rien. Viens jusqu'ici, et nous causerons. Il est assez maladroit d'avoir fait à une fille qui devient ta tante un enfant qui se trouve être ton cousin et te déshérite. Je ne pense pas que, pour cela, ton oncle veuille t'abandonner; peut-être, au contraire, saisira-t-il une occasion de réparer l'espèce d'injustice qu'il croit te faire.

A toi. FÉLIX.

A peine cette lettre était-elle partie, que M. Éloi Milbert arriva chez Félix Duport.

« Monsieur, lui dit-il dès la porte, est-il vrai que mon neveu soit ici?

— Non, monsieur, dit Félix Duport; il est à Lyon avec un coup d'épée, et je viens de lui écrire.

— Monsieur, il faut que nous allions à Lyon tout de suite.

— Je le veux bien, monsieur.

— Voulez-vous faire demander une voiture et des chevaux?

— Tout de suite.

— O mon Dieu! et des passe-ports!

— Vous n'en avez pas?

— Non.

— Ni moi non plus. Il faut en demander; mais nous ne les aurons que demain, et alors nous pourrons prendre tout simplement la diligence.

— Je vais aller retenir les places.

— Je vais aller avec vous pour demander les passe-ports. »

Le lendemain, au soir, ils partirent de Genève; le surlendemain, de bonne heure, ils étaient à l'hôtel d'Eugène.

« M. Milbert.

— Parti.

— Comment, parti ?

— Parti d'hier soir.

— Où est-il allé ?

— En Amérique.

— En Amérique ?

— C'est tout ce qu'il nous a dit.

— Il n'a rien laissé ?

— Une lettre pour un M. Félix Duport, que l'on doit avoir mise à la poste. Eh ! Joseph, avez-vous mis à la poste cette lettre pour Genève ?

— Non, pas encore.

— Monsieur, cette lettre est pour moi ; en voici la preuve sur mon passe-port.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous vous charger également d'un vieil habit que ce monsieur avait donné à raccommoder, et qu'il n'a pas attendu ?

— Volontiers.

— Il est dû trois francs à l'ouvrier qui l'a raccommodé.

— Les voici. »

Quand l'oncle Éloi et Félix furent dans la rue, ils ouvrirent la lettre.

« Mon cher Félix, je pars désespéré ; je ne sais si je n'étais pas moins triste quand je l'ai crue morte. Le but de ma vie est manqué. Je n'aurai pas recours à mon oncle, que je hais maintenant. Un négociant veut m'emmener en Amérique, pour tenir les écritures à bord de son navire et dans sa maison. Je pars dans quelques heures, quoique je ne sois qu'à peu près guéri. Peut-être ne reverrai-je jamais la Suisse ! Je n'oublierai pas toutes les preuves d'amitié que j'ai reçues de toi.

« Adieu. Ton ami. EUGÈNE. »

L'oncle Éloi paraissait atterré, et répétait sans cesse : « En Amérique !

— J'aime autant cela, se disait Félix ; il reviendra calme et guéri de son amour.

— Ah! monsieur! » dit l'oncle....

Mais on vint les avertir que la diligence repartait pour Genève, et, comme ils n'avaient rien de plus à faire à Lyon, ils remontèrent en voiture.

Il se passa une année, pendant laquelle les choses suivirent leur cours ordinaire. Félix Duport avait succédé à son père dans sa maison de commerce et faisait d'assez bonnes affaires. L'oncle Éloi lui écrivait de temps en temps · « Avez-vous des nouvelles de mon neveu? » A quoi l'autre répondait: « Pas encore. »

Un matin, un homme demanda à parler à M. Félix Duport, et refusa de dire son nom pour qu'on l'annonçât. « Dites-lui seulement que c'est quelqu'un qui espère n'avoir pas besoin d'être annoncé.

— Ce ne peut être qu'Eugène, » dit Félix Duport, et il vint le chercher dans l'antichambre. Il n'y avait pas besoin de demander à Milbert l'état de ses affaires. Il avait la figure amaigrie et hâve; son habit bleu, toujours le même, était dans un état tout à fait déplorable.

Après qu'ils se furent embrassés, il dit : « Fais-moi donner à déjeuner, j'ai faim : j'arrive de Lyon à pied.... Il paraît, dit-il en mangeant, que tu as eu de meilleures chances que moi. Je n'ai rien fait de bon dans l'autre monde, pas plus que dans celui-ci. La maison pour laquelle je voyageais a fait faillite. Il m'a fallu attendre misérablement une occasion pour revenir en Europe, et me voilà. Et toi, donne-moi des nouvelles.

— Ton oncle, dit Félix Duport, s'occupe beaucoup de toi; il te tirera d'affaire, et nous irons dès demain à Lausanne.

— Hum! hum! fit Milbert.

— Il n'y a pas de hum, hum; lui et moi, nous nous chargeons de toi; tu n'arrives plus là-bas en enfant prodigue; ton oncle se croit des torts envers toi.

— Et....

— Je sais ce que tu veux dire; nous en parlerons plus tard.

— Pourquoi?

— Parce que.... »

Un domestique de Duport entra, et dit : « Monsieur, il n'y aura pas de place pour demain; mais si vous voulez partir ce matin....

— Pourquoi pas? »

Et il ajouta bas à son domestique :

« Et ma lettre?

— Partie, répondit le domestique.

— C'est bien.

— Mais, Félix, je suis en triste équipage pour rentrer chez mon oncle.

— Nous trouverons ce qu'il te faut dans ma garde-robe. »

En effet, on trouva des bottes, du linge, un pantalon, un chapeau; mais Félix, dans sa vie calme et uniforme, avait pris un remarquable embonpoint, et ses habits étaient du double trop larges pour Milbert. On frotta, on brossa, on mouilla l'habit bleu, on passa de l'encre sur les coutures; il n'était pas présentable, même après ces opérations.

« Par ma foi, dit Eugène en riant, quand je suis parti pour l'Amérique, terre de l'or et des oncles millionnaires, je ne pensais pas que je regretterais mon habit gris, que j'ai laissé à l'auberge.

— Ton habit gris? mais il est ici; on me l'a donné à Lyon, quand nous sommes allés t'y chercher avec ton oncle.

— Ah! je serais enchanté de le revoir. »

L'habit gris fut cherché et retrouvé, et allait assez bien; l'état de détérioration de l'habit bleu lui donnait un air fort passable.

Une demi-heure après, les deux amis partirent pour Lausanne.

En passant devant Montreux, qui se trouvait à gauche sur la hauteur, Eugène demanda à y monter un instant. Le conducteur y consentit avec peine.

Sur la terrasse rien n'était changé, le chèvrefeuille n'avait plus que quelques fleurs; mais les jasmins et les rosiers en étaient couverts.

« Que de beaux rêves j'ai faits ici ! » dit Milbert à son ami.

Il prit une des dernières fleurs du chèvrefeuille, et ils redescendirent.

« Vais-je voir.... ma tante.... et.... mon cousin?

— Ton cousin n'est pas à Lausanne; je pense que nous y trouverons Fanny. »

Milbert fut silencieux jusqu'à l'arrivée. Il faisait nuit. Ils traversèrent les rues de Lausanne sans se parler.

« Oh! mon Dieu, dit Milbert, que se passe-t-il dans la maison de mon oncle? Vois-tu comme elle est éclairée?

— C'est vrai.

— Mais j'entends les violons....

— On danse; pourvu qu'on y soupe.

— Tiens, Duport, cela me fait mal d'entrer dans cette maison. »

Félix avait sonné deux fois et le poussa dans la maison sans lui répondre.

« Qu'annoncerai-je? demanda un domestique.

— M. Félix Duport et un de ses amis. »

Le domestique annonça. L'oncle Éloi vint à la rencontre des deux amis. Ce n'était plus le vieillard coquet avec sa perruque blonde; il avait *arboré* les cheveux gris et un costume convenable à son âge.

« Ah! te voilà, dit-il à son neveu; justement il manque un vis-à-vis. »

Et il l'entraîna.

« Mais, mon oncle! »

— Viens, viens; tiens, on commence.

— Mais j'arrive d'Amérique.

— En place! en place! »

En le poussant, le tirant, l'oncle Éloi conduisit son neveu

auprès d'une femme assise. « Madame, voulez-vous danser avec mon neveu? »

Les violons commencèrent, et on dansa. Milbert brouillait tout; il ne comprenait rien à ce qui se passait, il s'arrêtait tout court au milieu d'un pas, et se mettait à danser comme s'il se fût réveillé en sursaut.

La contredanse finie, son oncle le prit par le bras, et, suivis de Félix Duport, ils passèrent dans un autre appartement richement décoré.

« Voici ton logement, dit l'oncle.

— Ah! mon oncle, vous êtes trop bon.

— En es-tu content?

— Je ne mérite pas....

— Si fait bien. Maintenant viens voir Fanny. »

Eugène suivit son oncle la tête basse, le cœur serré.

« Elle est dans sa chambre à finir sa toilette; va devant, et demande-lui si nous pouvons entrer.

— Mais, mon oncle....

— Tiens, voilà la porte; c'est la première, tu frapperas à la seconde.

— Mais....

— Fais ce que je te dis. »

Il entre.

« Ah çà, dit l'oncle Éloi à Duport, vous n'avez rien dit?

— Non, parole d'honneur.

— Il ne sait pas que c'est sa femme qu'il va trouver là?

— Non.

— Il va être un peu surpris. Nous les marierons dans huit jours, de l'autre côté du lac, où est le petit; car tout le monde ici les croit mariés depuis quinze mois et l'appelle Mme Milbert : c'était le seul moyen d'arrêter tous ces bavardages de petite ville.

— Mais ils nous oublient; nous ferons bien d'entrer. »

Ils trouvèrent Fanny et Eugène pleurant dans les bras l'un de l'autre.

Eugène quitta sa maîtresse pour se jeter dans les bras de son oncle.

« Oh ! mon oncle, quelle trahison !

— Et toi donc ! Du reste, c'est elle qui a tout fait ici ; elle est la maîtresse absolue, elle m'a fait ôter ma perruque, elle m'a fait vieux pour avoir un vrai oncle ; si tu savais comme elle m'a grondé de n'être pas arrivé à temps à l'hôtel de Lyon, quand tu es parti si mal à propos pour l'Amérique ! puis elle a tant pleuré ! Tu vas entrer avec elle dans le salon, et demain nous partirons pour le Valais.

— Ah ! çà, Félix, tu savais donc ?...

— Tout ; mais seulement depuis ton départ pour l'autre monde.

— Allons, allons, dit Éloi, on danse, il faut rentrer ; nous causerons de tout cela plus tard. »

VOYAGE DANS PARIS.

Il y a un aspect auquel j'ai besoin de m'accoutumer de nouveau, chaque fois que je reviens à Paris : c'est l'aspect des maisons. Dans cette belle et riche campagne de Normandie, que j'habite pendant la plus grande partie de l'année, la plupart des maisons n'ont qu'un étage; on monte deux ou trois marches de pierre, et l'on est arrivé. Au-dessus des chambres, est un grenier ; le toit est un chaume couvert de mousse du côté du nord, et surmonté d'iris au feuillage aigu. La maison du maire quelquefois a un second étage et elle est couverte en tuiles, peut-être même en ardoises; mais il l'habite en entier avec sa famille. Si quelqu'un veut avoir une maison, il la bâtit plus loin ; personne ne s'avise de bâtir sa maison sur la maison d'un autre.

Dans les villes, et surtout à Paris, les logis sont superposés, et les gens logés comme on serre des vêtements dans les différents tiroirs d'une commode. A cause de l'habitude, cela ne paraît pas singulier aux habitants des villes; mais si je vous disais qu'en Bretagne, par exemple, il y a dans les campagnes des lits à deux étages, je suis sûr que vous trouveriez extraordinaire cet usage, qui n'est qu'un faible diminutif de la forme des maisons, à laquelle vous ne faites pas attention.

Chaque maison, à Paris, est une montagne qui est habitée depuis la vallée jusqu'à son sommet; vous y pouvez remarquer facilement les différences de mœurs qui ont de tout

temps été signalées entre l'habitant des basses terres et l'habitant de la montagne. En Écosse, dans les Alpes et dans les Pyrénées, l'habitant de la vallée se livre au commerce; il est intéressé, économe, un peu avare, un peu voleur, mais jamais il n'emploiera la force pour s'approprier le bien d'autrui; il vend à faux poids de faux café mêlé de fausse chicorée, car on est arrivé à falsifier la falsification; il mélange ses denrées de quelques substances vénéneuses, il est vrai, mais de peu de valeur, et qui prennent celle des denrées auxquelles on les mêle; et, comme le poison lui-même est vendu à faux poids, ce n'est pas très-dangereux. Puis tout doucement il devient la justice sous le nom de juré, et le gouvernement sous le nom d'électeur. Le montagnard, l'habitant du sommet de la maison, est pauvre, mais jeune, ardent, impétueux; il est franc et loyal, amoureux de la liberté, peintre, musicien ou poëte. Les femmes sont jeunes, jolies, gaies et insoucieuses comme les moineaux qui seuls logent plus haut qu'elles. Ingénieux moineaux! comme il ont appris à connaître l'homme! comme ils savent bien que les pauvres sont seuls généreux! Ce n'est pas aux habitants de la plaine, aux boutiquiers d'en bas qu'ils iraient demander à dîner : ils craindraient d'être eux-mêmes le dîner; tandis que l'hospitalité des montagnards est célèbre : les gens qui n'ont pas assez de pain sont les seuls qui partagent avec ceux qui n'en ont pas du tout. L'habitant de la montagne, outre sa jeunesse, sa santé, sa gaieté, possède encore un luxe : il a de l'air à discrétion. On sait que la ration d'un homme est de sept cent quatre-vingt-six litres d'air par heure. L'habitant de la plaine vit à moins, mais il vit moins; du reste, il n'y tient pas autrement: cela ne se vend pas.

Vous n'êtes pas sans avoir lu de longs récits de voyageurs dans les Alpes, dans les Pyrénées et ailleurs; comme ils sont fiers d'avoir gravi telle ou telle montagne, tel ou tel pic! comme ils vous en donnent juste la mesure par mètres, centimètres et millimètres! Pauvres gens! l'habitant d'une man-

sarde à Paris n'est pas si fier, et pourtant qu'êtes-vous auprès de lui? en supposant qu'il rentre chez lui trois fois par jour, pour déjeuner, pour dîner et pour dormir, au bout de cinquante ans il aura gravi trois millions deux cent soixante-douze mille pieds, il aura fait un peu moins de six cents lieues.... dans son escalier!

Pour ne laisser aucune infériorité aux montagnards des maisons de Paris, on a voulu qu'ils ne courussent pas moins de dangers que les autres habitants des montagnes; on monte de la plaine à la cime par un chemin roide et tournant, qui donnait déjà des vertiges avant qu'on eût conçu l'idée ingénieuse de le rendre glissant.... au moyen de la cire.

Il faut dire que l'usage absurde de cirer les escaliers et les appartements tient à une sotte et impuissante vanité, dont les exemples ne sont pas rares. Les premiers qui ont imaginé de cirer les appartements et les escaliers ont ensuite couvert les uns et les autres de tapis; les autres ont trouvé que cela avait l'air riche, ils ont ciré, frotté leurs chambres et leurs escaliers, mais ils se sont abstenus des tapis, qui coûtent fort cher. Cette ridicule habitude coûte par an la vie à trois ou quatre personnes à Paris, cause un nombre infini de fractures et de luxations, sans parler des chutes qui ne sont que douloureuses.

C'est le même sentiment qui a fait, depuis quelques années, adopter aux femmes les jupes démesurément longues. Cette forme de vêtement a une sorte de grâce majestueuse qui l'a fait adopter par les femmes qui ont des voitures. Celles qui vont à pied ou, qui pis est, en omnibus, se sont empressées de l'adopter. Elles ramassent la boue des rues avec le bord de leurs robes et en déposent une partie sur leurs bas.

C'est, en vérité, un charmant pays aujourd'hui que ce Paris, dans lequel j'entreprends un voyage. Depuis longtemps et partout il y a des choses qui se vendent, même des choses qui perdent tout leur prix quand elles sont vendues. Mais les idées libérales ont singulièrement pris le dessus; on a renversé une

foule d'abus qui ont longtemps régné sur la société. Autrefois il y avait une aristocratie dans laquelle ne pouvaient entrer que quelques personnes privilégiées; il fallait, pour être du monde, et du beau monde, il fallait, que le hasard vous fît sortir d'une bonne famille et vous donnât un beau nom. A la rigueur, vous étiez encore un homme comme il faut, quoique déjà dans un rang inférieur, si vous aviez fait quelque belle action à la guerre, si vous étiez un grand poëte, un grand musicien ou un grand peintre. Ces odieux priviléges ont disparu, et c'est bien plus commode. Je viens d'envoyer mon domestique m'acheter, pour deux francs cinquante centimes, une paire de gants d'une certaine nuance de jaune qui suffit pour me ranger parmi les gens de bonne société. Je sais qu'on a des gants à peu près pareils pour vingt-neuf sous; mais les gens délicats ne s'y laissent pas prendre. Avec des gants à vingt-neuf sous, on est ce qu'était autrefois la noblesse trop nouvelle, la noblesse dont les titres n'étaient pas bien établis. Une mercière peut faire maintenant tout ce que faisaient alors d'Hozier et les autres généalogistes. L'aristocratie admet beaucoup plus de monde depuis qu'elle se compose des gens qui possèdent cinquante sous; pour cinquante sous, on s'attire tout autant de considération, d'égards et même d'envie et de haine, qu'en pouvait exciter l'ancienne aristocratie.

Par le même progrès, on a bien aplani les chemins qui mènent aux honneurs, aux dignités et au pouvoir; autrefois il fallait apprendre les lois, la politique, etc.; il fallait conquérir une grande réputation d'intégrité ou de capacité : cela excluait assez souvent les niais, les imbéciles, les sots, les ignorants, les fripons. en un mot une notable partie des habitants du pays; mais cet abus odieux avait duré trop longtemps; un pauvre diable qui naissait bête, avec beaucoup de travail, d'audace, d'opiniâtreté, arrivait à devenir un sot, et voilà tout. Mais aujourd'hui, qu'il suffit, pour avoir part au gouvernement, de posséder un certain nombre de fenêtres,

ceux qui n'en ont pas de naissance, et qui ont de l'intelligence, trouvent bien moyen d'en épouser quelques-unes, ou ils en gagnent, ou ils en volent : cela est à la portée de tout le monde [1].

J'ai mes gants.... mes gants jaunes. Que me faut-il encore pour sortir? une canne. Qu'est-ce qu'une canne? c'est un bâton. Ce doit être un bâton noueux, très-fort.... sur lequel on peut s'appuyer lorsqu'on est fatigué, avec lequel on peut se défendre en cas de mauvaise rencontre. Nullement; la police ne s'est pas encore expliquée sur les bâtons; mais, en général, elle ne veut pas que les honnêtes gens soient armés : toute canne à dard, tout poignard, tout couteau, tout pistolet, expose celui qui le porte à payer une amende de quinze francs. Le bourgeois honnête, qui ne veut pas avoir de démêlés avec la justice, se donne bien garde d'en porter. Le voleur, l'assassin, qui, dans l'exercice de son état, s'expose à l'échafaud, se soucie peu d'encourir quinze francs d'amende en sus de la mort. C'est fort commode pour messieurs les voleurs et pour messieurs les assassins.

Si, d'une part, la police ne veut pas que les bourgeois soient armés, d'autre part la mode veut qu'on porte de petites badines minces, légères, fragiles, qui se brisent si on les laisse tomber. La canne est un ornement, comme une épingle à la chemise.

Mais où est mon chapeau? Après l'avoir bien cherché, je découvre qu'un homme qui est venu me voir ce matin s'est assis dessus, et y est resté environ cinq quarts d'heure. Je n'ai plus de chapeau. C'est dimanche aujourd'hui, les boutiques sont fermées. Je ne puis avoir de chapeau que demain. Je n'ai que ma casquette de voyage; mais on ne peut sortir en casquette : il vaudrait mieux avoir commis les crimes les plus affreux que d'être rencontré avec une casquette. Si je sortais en casquette, je ne serais plus un mon-

1. 1847.

sieur, je serais *un homme*. Il suffit d'entendre une fois une petite bourgeoise, à laquelle on dit qu'il est venu quelqu'un, demander si c'est un homme ou un monsieur, pour ne s'exposer jamais à faire dire de soi qu'on est un homme.

Je ne sortirai pas; je me mettrai en route demain.

Les boutiques.

Quand on a affaire aux hommes, il faut se défier de la logique et du sens commun : ces deux guides ne sont bons qu'à vous égarer. En effet, allez demander à un philosophe retiré dans quelque asile solitaire ce qui se doit vendre le plus et le mieux dans une ville comme Paris, et ce qui doit se vendre le meilleur marché; le philosophe, préjugeant d'après la logique et le bon sens, vous répondra sans hésiter : le pain, la viande, le vin, en un mot, les choses indispensables. Eh bien, le philosophe aura dit une lourde sottise. En effet, grâce à la vanité des peuples et à l'inintelligence des gouvernements, il est arrivé que les choses de première nécessité sont frappées d'impôts, de protections d'une telle façon, qu'une fraction de la ville prend le parti de s'en passer tout à fait, et qu'un nombre beaucoup plus grand n'en consomme qu'une partie de ce qui lui serait nécessaire. Mais en retour, toutes les futilités inutiles, toutes les choses superflues sont à très-bon marché, et il s'en vend autant qu'on en peut faire; de sorte que, le luxe étant à si bon marché et le besoin à si haut prix, et d'ailleurs la vanité se payant moins de prétexte et de semblant que l'estomac, le superflu est devenu tout doucement le nécessaire, le nécessaire est traité comme s'il était le superflu; on s'en occupe... après... plus tard... quand on a le temps, s'il reste de l'argent.

D'abord on s'habille, on se pare, on se déguise en riche; ensuite on mange, on boit, on se chauffe avec le reste, quand il reste quelque chose.

Ces réflexions me sont suggérées par l'aspect des boutiques

que je vois dans la rue. Du premier coup d'œil, je vois un boulanger, — deux marchands de nouveautés, — deux marchands de vins, — trois épiciers; le boulanger est auprès d'un des magasins de nouveautés. Le boulanger a sur sa porte une pancarte où on lit: « Vu l'augmentation de prix de la farine, le prix du pain sera porté cette quinzaine à.... la livre. » Voici quatre quinzaines qu'on change cette pancarte, et que chaque fois elle signale une augmentation. Chez le marchand de bonnets, de fichus, etc., tout est rempli de pancartes contraires. Partout vous voyez écrit en grosses lettres, avec des points d'exclamation : « Immense rabais ! 75 pour 100 au-dessous du cours ! ! ! — bon marché extraordinaire ! ! ! — châles de cachemire à 35 francs ! ! ! — manchons d'hermine à 7 francs ! ! ! — manteaux de velours pour rien ! ! ! — mantilles de dentelle pour moins que rien ! ! ! »

Si bien que, si cet état de choses dure encore quelque temps, on sera obligé, vu le bon marché croissant des choses inutiles et la cherté sans cesse augmentant des choses nécessaires à la vie, de faire ce que, selon Tallemant des Réaux, faisait Mme de Puisieux, laquelle mangeait avec ravissement de la dentelle hachée menu comme chair à pâté et assaisonnée de diverses sauces et condiments comme tout autre mets.

Certes, voilà quelque chose que le philosophe qui vit loin du monde ne devinera qu'en cherchant quelle est la plus grande folie à laquelle puisse se livrer un peuple entier.

Chacun en France, et surtout à Paris, veut paraître plus qu'il n'est; mais cette passion coûte cher : elle a besoin, pour se satisfaire, que chacun dépense un peu plus qu'il n'a. Cela ruine en réalité tout le monde et n'arrive pas au résultat si ardemment cherché. En effet, si celui qui a 1200 livres de revenu fait semblant d'en avoir 3000, et pour cela rogne sur les besoins pour ajouter au luxe extérieur, celui qui a les 3000 francs, objet de son envie, veut à son tour faire croire qu'il en a 6000, but dont s'éloigne celui qui les a réellement avec autant d'ardeur que s'en rapproche celui qui ne les a pas;

de sorte que les distances sont toujours les mêmes, et que, pour prix de tant de privations et de mensonges laborieux, tout le monde se trouve au même point relatif qu'auparavant, et que le seul résultat de cette triste comédie est une parfaite égalité de misère et de pauvreté, même pour les gens que la fortune avait voulu en affranchir.

Supposez en effet qu'un caporal passe sergent; si chaque sergent passe sergent-major, chaque sergent-major sous-lieutenant, etc.; si, en même temps, chaque soldat se fait caporal, personne n'aura changé de situation.

Certes, il est bon et utile que les étoffes chaudes, mais grossières, soient à assez bon marché pour que même les gens les plus pauvres en puissent acheter; mais il n'y aurait aucun inconvénient à ce que l'hermine, le cachemire et la dentelle se payent dix fois plus cher qu'aujourd'hui, vingt fois plus cher, cent fois plus cher. Les femmes qui n'en pourraient acheter en seraient quittes pour être belles elles-mêmes, pour être belles de leur taille, de leurs grâces, de leurs cheveux, de leurs yeux, de leurs dents, de leur modestie, pour être belles de leur beauté.

D'ailleurs, si c'était très-cher, on se résignerait sans chagrin à s'en passer. C'est une terrible chose que d'abaisser ainsi, comme on fait, la branche à laquelle est attaché le fruit défendu. Aucune femme, jusqu'ici, n'a exigé, je pense, une étoile pour mettre dans ses cheveux; mais descendez les étoiles jusqu'aux cimes des peupliers, et aucune ne pourra s'en passer.

Où serait le mal de reporter sur ces futilités les impôts qui pèsent si lourdement sur les objets de première nécessité, sur les choses indispensables à la vie?

Sous prétexte de protéger certaines industries, on protége en France certains industriels, et cette protection coûte beaucoup trop cher au pays. Heureusement même que cela coûte si cher que le pays ne pourra plus payer, et que cette absurdité mourra de pléthore ou de faim.

D'autre part, pour donner à des prix si singulièrement abaissés les objets de luxe, il faut que le prix de fabrication en soit extrêmement peu payé aux ouvriers. De telle sorte qu'en même temps que l'ouvrier paye le pain plus cher, on lui diminue son salaire, et que ses besoins augmentent en même temps que ses ressources diminuent.

La ville de Paris vient de donner un bon et bel exemple; elle vient, au moyen d'une somme importante, d'assurer aux ouvriers et aux pauvres, pour toute la durée de l'hiver, le pain à un prix modéré [1].

Si j'étais roi de France, je demanderais aux Chambres une loi ainsi conçue :

« En aucun cas, le pain ne pourra jamais coûter plus de quatre sous la livre dans toute la France. »

Le budget s'arrangerait pour combler la différence dans les mauvaises années. Dans ces années-là aussi, le roi s'inscrirait le premier sur une liste de souscription, pour subvenir aux frais de cet acte de vraie philanthropie.

Une autre impression que donne l'aspect de ces boutiques de chiffons, c'est de voir de grands jeunes gens pleins de santé et de vigueur occupés à plier, à déplier et à replier des châles et à vendre des rubans.

Ce métier devrait être réservé aux femmes, qui n'ont presque aucun moyen de gagner leur vie.

Ce n'est pas beaucoup de compter que trois mille hommes sont occupés dans Paris à ce métier usurpé, et remplissent les fonctions de filles de boutique.

Si l'on rendait ces grands gaillards à l'agriculture ou à l'armée, cela ferait trois mille filles ou veuves arrachées à la prostitution, au suicide.

Il me semble que cela vaudrait la peine qu'on s'en occupât.

Il est, du reste, une chose remarquable : c'est que, en même temps que l'éducation et les habitudes des hommes tendent à

1. 1847.

les efféminer, celles des femmes cherchent à leur donner l'aspect mâle et viril.

Nous sommes sur le point de voir éclater une grande révolution.

Les femmes ont joué pendant cinq mille ans le rôle de sexe faible et timide.

Les hommes ont fini par s'apercevoir de l'abus. Ils ont enfin remarqué que les femmes exagéraient leur timidité, comme eux ils exagèrent leur courage. En effet, les femmes ont à la fois plus de force physique et plus de courage que les hommes. Il n'y a pas un portefaix qui ferait ce que fait une jeune femme frêle pendant un hiver : si le portefaix passait toutes les nuits au bal, décolleté jusqu'au-dessous des épaules, s'il traversait en sueur des vestibules presque glacés pour aller jusqu'à sa voiture, le portefaix mourrait d'épuisement ou d'une pleurésie avant la fin de l'hiver.

Voilà pour la force. Pour ce qui est du courage, l'homme n'aime que les gens qu'il craint et qui lui font un peu de mal; la femme ne craint que celui qu'elle aime, et elle brave le reste du monde avec une audace qui fait souvent frémir l'objet de tant de dévouement.

Donc les hommes ont remarqué que, sous ce prétexte, les femmes, qui font semblant d'être faibles et timides, leur abandonnaient toutes les corvées humaines et tous les dangers de la vie, à eux qui font semblant d'être forts et braves;

Qu'ils avaient la guerre et, qui pis est, la garde nationale, le souci des affaires, le travail et toutes les responsabilités;

Que les femmes vivaient dans une douce ignorance et une charmante paresse; qu'elles n'avaient rien à faire qu'à être jolies; que tout ce qu'il y avait de beau au monde était consacré à les embellir; qu'elles dirigeaient tout, faisaient tout faire, et ne laissaient aux hommes, qui croyaient commander, que la responsabilité de leurs caprices à elles.

Les hommes se sont enfin décidés à ne pas être dupes plus longtemps.

Ils veulent devenir, à leur tour, le sexe faible et timide, et jouir de tous les avantages attachés à ce sexe et trop longtemps usurpés par les femmes.

Ils ont mis dans la tête de certaines femmes certaines idées d'indépendance qu'elles ont eu la folie d'accepter et de faire accepter aux autres.

Les femmes, souveraines absolues de tout, ont voulu secouer le joug. Hélas! il n'y avait au monde d'autre joug que celui qu'elles avaient imposé aux hommes, et c'est celui-là qu'elles s'occupent de briser.

Les hommes commencent à en profiter. Les voici déjà qui ont de longs cheveux, qui se frisent et se pommadent et se parfument. Ils portent des mouchoirs brodés et des bouquets à leur boutonnière. Autrefois ils portaient l'épée : ils l'ont d'abord remplacée par la canne; ils remplacent aujourd'hui la canne par une baguette fragile, dorée, ciselée, ornée de pierreries. Ils se parent de bagues, d'épingles précieuses et de tout ce qu'autrefois ils donnaient aux femmes; ils sont jaloux d'un camée ou d'un diamant qui brille au cou d'une belle femme, et ils enchérissent chez le joaillier le prix qu'elle en donne, puis ils le mettent avec joie et orgueil à leur cravate. Ils n'osent pas encore porter de colliers ni de boucles d'oreilles; mais, comme on dit, Paris n'a pas été bâti dans un jour.

Ils ont fait de nouvelles lois pour défendre le duel; ils ont décidé que désormais le bon citoyen, l'homme soumis aux lois de son pays, si on lui prend sa femme ou si on lui donne un soufflet, n'ira plus pour cela exposer follement sa vie : il ira se plaindre au magistrat, qui condamnera le coupable à un ou deux mois de prison.

Les tyrans révoltés contre les opprimés ont imaginé adroitement de se peindre les moustaches avec de la pommade noire. Les femmes, voyant qu'ils leur salissaient la main en la baisant, se sont refusées à cet hommage et à ce signe de vasselage, et ont pris le parti de donner des poignées de main aux hommes, comme jadis ils s'en donnaient entre eux.

Les hommes ont borné leur éducation à faire semblant d'apprendre pendant quelques années les deux seules langues qui ne se parlent pas. Au sortir de leurs études, ils ne savent que parler; ils se sont emparés du droit à la loquacité qu'ont trop longtemps gardé les femmes. Leur politique consiste à parler, leur bienfaisance à parler, leur science à parler; toutes les institutions modernes n'ont pour but que de parler, et pour résultat que d'avoir parlé.

Pendant ce temps, les femmes, qui sont tombées dans le piége qu'on leur tendait, ont réclamé l'égalité, sans regarder de combien il leur fallait descendre pour y arriver : elles font des études sérieuses; il n'y a pas aujourd'hui un homme de quarante ans que ne pourrait embarrasser une jeune fille qui sort de pension à dix-sept ans. Elles savent la géographie, l'histoire, les mathématiques, le droit.

Les hommes ont renoncé à nager, à cause de leurs cheveux frisés; les femmes aujourd'hui nagent fort bien, montent à cheval, tirent l'épée et le pistolet, et elles font elles-mêmes les vers qu'on faisait autrefois pour elles. Quelques-unes ont, dit-on, essayé de fumer; je ne l'ai pas vu; mais ce n'était pas selon le but des hommes, qui se réservent le tabac et la parole, et ne se réservent que cela. Les hommes fument, comme autrefois les hommes parfilaient ou faisaient des nœuds. On abandonnera tout doucement aux femmes, la bureaucratie, la guerre, la marine, la garde nationale, les sciences, le pouvoir, etc.; et alors, devenus enfin le sexe faible et timide, et peut-être même le beau sexe, nous les dominerons à notre tour, et nous jouirons d'une puissance qu'elles ont trop longtemps exercée.

Je sais bien que quelques hommes, qui ne comprennent pas bien les choses, croient voir une usurpation dans la tendance qu'ont aujourd'hui les femmes à s'emparer de toutes les corvées dont la réunion forme ce que nous avons appelé longtemps notre dignité, je sais qu'ils essayent de résister à l'invasion, qu'ils portent de grandes barbes et prennent des airs

Digitized by Google

extrêmement terribles : mais cela ne trompe personne, et les femmes savent parfaitement à quoi s'en tenir.

Si, avant l'invention du tabac, l'on était venu dire à quelqu'un : « J'ai une idée, je vais prendre un brevet pour qu'on ne me la vole pas. Voici une plante vénéneuse, qui exhale une mauvaise odeur; je vais la mettre en poudre, et je proposerai aux gens de se fourrer cette poudre dans le nez. En deux ou trois ans cela leur ôtera l'odorat. Je vais la couper en menus brins, et je proposerai aux gens d'en aspirer la fumée ; d'abord cela leur donnera des éblouissements, des vertiges, des tranchées, mais ils finiront par s'y habituer. Tout ce que je demande, c'est d'avoir le privilége de vendre seul ; et j'offre pour ce privilége de payer chaque année quatre-vingts millions à l'État. » On aurait pris l'homme pour un fou, et son idée pour la plus grande extravagance possible. Pourquoi, lui aurait-on dit, n'ouvrez-vous pas boutique pour y vendre des coups de bâton? vous auriez, certes, pour le moins autant de débit.

Eh bien ! le tabac rapporte à l'État un peu plus de quatre-vingts millions.

Il faut dire que deux choses ont contribué à la prodigieuse consommation qui s'en fait aujourd'hui : la politique et la littérature. La littérature, qui est allée demander ses inspirations à l'Orient, où on fume toujours, et à l'Allemagne, où on fume plus encore; la politique, qui, après les événements de 1830, a créé une garde nationale ardente, belliqueuse, qui a voulu manger du pain de munition et fumer comme les vieux grognards.

Quatre-vingts millions, c'est un gros revenu, mais c'est un revenu comme je voudrais voir tous les autres revenus de l'État. Je voudrais qu'on reportât sur des choses semblables les impôts qui font payer si cher au peuple le pain, la viande, le sel, etc.

Voici ce que rapportent en un an à l'Angleterre des objets non indispensables, justement imposés :

Domestiques mâles portant livrée... 5 880 583 f. 75

Garde-chasse.	7 658	»
Carrosses à quatre roues	4 172 056	»
Chevaux de carrosse	7 274 453	10
Chevaux de course	97 912	58
Poudre à poudrer.	156 538	95
Armoiries sur les voitures.	1 646 700	»
Impôt sur les chiens de luxe. . . .	4 088 847	50

Etc., etc., etc.

Les bureaux de tabac sont réservés, en principe, aux anciens serviteurs de l'État, aux veuves de marins ou de soldats. En réalité, les députés, auxquels on en demande énormément en promettent beaucoup et en enlèvent un assez grand nombre. Ceux-ci sont, pour sûr, donnés à des gens qui n'en ont pas besoin; car les députés n'ont à promettre qu'à des électeurs, et tout électeur paye 200 francs de contributions.

Les titulaires des bureaux les vendent souvent, ce qui est défendu, et les louent presque toujours, ce qui est toléré.

Les bureaux de tabac sont, autant que possible, dans de beaux quartiers, tenus par de jolies filles, qui n'y restent pas longtemps. Grâce à elles, les fumeurs les plus déterminés peuvent dire comme Pyrrhus : « Je suis

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. »

Ces séduisantes marchandes ont toutes sortes de moyens d'augmenter la consommation. Tout leur art et toute leur finesse sont dirigés contre les fumeurs de cigares à quatre sous. D'abord, elles ont soin de ne laisser sur le comptoir qu'une boîte de cigares froissés, humides, etc.

Un consommateur remue les cigares pour en trouver un bon ; la maîtresse de la maison prend sous le comptoir une autre boîte de cigares ordinaires, mais qui, en comparaison des autres, paraissent choisis, tandis que ce sont les mauvais qui sont choisis ! C'est déjà très-flatteur pour le bourgeois, auquel elle semble dire : « Pardon, ces cigares-là sont pour le vulgaire, mais voici ceux que je réserve aux gens comme il faut. »

Et généralement le bourgeois en prend deux ou trois, au lieu d'un seul qu'il avait l'intention d'acheter.

Cependant ceci ne fait que le mettre dans une classe privilégiée; les marchandes de tabac ont imaginé de lui rendre un hommage tout personnel.

On a l'air de reconnaître le consommateur et l'on tire d'un tiroir un petit paquet rose, renfermant quatre cigares : c'est vingt sous. Vous n'en vouliez qu'un; mais il faudrait être terriblement butor pour ne pas accepter avec reconnaissance ces quatre cigares, qu'un joli visage a choisis pour vous. J'aurais dû dire une jolie main, ce serait plus correct, mais ce serait moins vrai : il y a dans les bureaux de tabac suffisamment de jolis visages; mais les belles mains y sont rares, comme partout, et même un peu plus que partout.

N'est-ce pas touchant de voir qu'une personne si agréable a pensé à vous dans votre absence, et qu'elle a choisi pour vous quatre cigares? quatre faveurs! qu'elle les a soigneusement mis dans du papier, et dans du papier rose!

Celles qui sont adroites attendent que l'objet d'une pareille préférence soit parti de la boutique pour l'offrir à un autre.

Ce ne sont pas les consommateurs seuls qui ont à se défier dans les bureaux de tabac. Les buralistes elles-mêmes sont victimes de vols nombreux. Tel dandy ne choisit si longtemps un cigare que pour en glisser deux ou trois dans les poches de son paletot. D'autres, plus habiles, ne mettent rien dans leurs poches : ils prennent un cigare de cinq sous et un de deux sous, et en faisant leur choix, ils ont soin de mêler trois ou quatre cigares de cinq sous parmi les autres; un ami, entré derrière eux, prend ces trois ou quatre cigares et les paye naturellement deux sous.

Finissons ceci par une histoire. Un député voulait obtenir un bureau de tabac pour sa vieille servante. « J'ai, dit-il, un bon moyen : je vais demander en même temps quelque chose d'énorme, qu'il faudra me refuser, et, pour adoucir le refus, on s'empressera de me donner le bureau de tabac; je vais de-

mander un bureau de tabac et la pairie. » Le député a été attrapé : on l'a nommé pair de France.

Les boutiques étant des souricières dans lesquelles il faut faire entrer les passants, on comprend très-bien qu'on y tende les amorces les plus friandes pour la passion que chacune de ces boutiques tend à exploiter : le marchand de comestibles doit offrir aux yeux de plus beaux poissons que ses concurrents, ou des asperges de vingt-quatre heures en avance sur les autres, ou de ces énormes ananas, que sait seul fabriquer mon ami Pelvilaid, de Meudon ; le marchand de nouveautés doit allumer les désirs de la coquetterie par un étalage de tissus et de couleurs. On y joint depuis quelques années l'annonce du bon marché. Ainsi, comme je vous le disais l'autre jour, telle femme qui passait autrefois devant ces boutiques en détournant la tête, parce qu'il lui manquait mille francs pour être élégante, s'y arrête aujourd'hui, et ne peut s'en arracher, parce qu'il ne lui faudrait que trente francs pour se déguiser en duchesse. Certes, elle n'a pas plus les trente francs que les mille, mais elle pourrait les avoir. Et que de pauvres âmes en péril autour de ces étalages séducteurs ! En effet, le soir, quand les jeunes ouvrières sortent de l'ouvrage, à la fin d'une journée dont le travail aura peine à payer le pain et le logement, elles font cercle devant les boutiques des marchands de nouveautés.

Là aussi vous verrez des lovelaces au rabais, des serpents économiquement tentateurs, qui fuiraient les Ève arrêtées aux vitres d'un joaillier ou d'un lapidaire, mais qui se rapprochent de celles dont les désirs se concentrent sur des fruits défendus par quinze francs, et qui sont prêts à cueillir pour elles des manchons d'hermine ou des châles de cachemire, dont l'étiquette est si rassurante.

Et vous entendez murmurer aux oreilles : « Voici un joli châle, je serais bien heureux de vous l'offrir. »

De cette façon, il arrive aux marchands de nouveautés ce qui nous arrive souvent, à nous autres pêcheurs des côtes de Normandie : nous jetons une ligne amorcée, un merlan

mange notre amorce et se prend à l'hameçon ; un congre survient, qui gobe le merlan et se prend à son tour. Le châle amorce la jeune fille, la jeune fille amorce l'acheteur ; l'étalage des marchands de nouveautés est logique, et son piége est bien tendu en vue des deux passions qu'il exploite.

Mais à quoi sert aux changeurs d'étaler aux yeux tant de billets de banque de tous les pays, tant de louis, tant de napoléons, tant de ducats et de quadruples, tant d'or dans de grossières sébiles de bois ? contraste qui augmente encore l'air de la profusion, comme quand on dit de quelqu'un qu'il remue l'or à la pelle. Il semble que, dans ces boutiques, on a trop d'or, qu'on n'en sait que faire, qu'on n'en prend aucun soin, qu'on en met dans des écuelles.

Les changeurs pensent-ils qu'on achète des billets de banque, parce que la vignette est jolie et bien gravée? supposent-ils qu'un passant s'arrête et s'écrie : « Ah ! le charmant billet de banque rose de la banque de Rouen ! je vais l'acheter bien vite. »

Ou encore, à l'aspect des louis : « Ah ! comme le roi Louis-Philippe est donc ressemblant sur cette pièce à gauche ! Combien ce portrait de roi ? Ceux des autres changeurs n'ont pas autant de physionomie. »

Il me paraît évident que ce n'est pas pour cela qu'on entre chez les changeurs ; d'ailleurs tous leurs portraits du roi sont semblables, tous leurs billets, toutes leurs pièces sont pareilles. Vous n'avez aucune autre raison d'entrer chez un changeur que sa proximité, quand vous avez besoin de changer des billets contre de l'argent, ou de l'argent contre de l'or.

Cet étalage ne peut donc avoir qu'un résultat : ce n'est pas une amorce pour les chalands, c'en est une pour les voleurs. Bien pis, ce métal, qu'on a appelé vil parce qu'il rend vils ceux qui le désirent, ce métal exerce une telle fascination, qu'il change en voleurs des gens qui n'étaient que pauvres.

En effet, cette amorce a une puissance toute particulière. Chez un autre marchand on ne peut voler qu'un châle, chez ce-

lui-ci un pain; mais chez le changeur, en introduisant par une de ces vitres votre main ouverte et en la retirant fermée, vous vous appropriez à la fois tout ce qu'il y a dans les autres boutiques; vous faites vôtres toutes les choses qui se vendent, même celles qui n'ont pas de valeur quand elles sont achetées.

Une poignée de cet or, et vous, qui étiez pauvre, méprisé, seul, vous êtes entouré, aimé, envié; vous avez tout à vous, et vous pouvez tout donner à ceux que vous aimez.

Il n'y aurait aucun inconvénient à ce que l'autorité défendît aux changeurs ces exhibitions inutiles pour eux et dangereuses pour d'autres; les pauvres sont déjà assez pauvres, et le diable leur tend bien assez de piéges.

Si l'on a peine à comprendre pourquoi les changeurs font un semblable étalage sans qu'il en puisse résulter pour eux un seul avantage, on comprendra plus difficilement encore que d'autres marchands ornent leurs boutiques d'objets qui ne peuvent que dégoûter les passants, précisément de ce que lesdits marchands ont à leur vendre.

Je veux parler des petites morgues illustrées, dont on permet aux marchands bouchers de faire la hideuse exhibition.

Sur des linceuls tachés de sang sont appendus des cadavres mutilés, non pas seulement dans la boutique, mais aussi en dehors, de telle façon que, si vous ne vous détournez pas à temps, vous teignez votre habit de ce sang qui tombe goutte à goutte.

Ce n'était pas assez, on a embelli et enjolivé le spectacle.

Quelque esprit élégant a pensé que c'était en soi-même quelque chose d'assez triste qu'un cadavre, que cela avait besoin d'être orné et égayé de quelques agréments.

Alors on a imaginé de peindre avec du sang des ornements, des sujets et des figures sur les cadavres dépouillés! rien n'est plus varié que cette peinture au sang.

Vous voyez des cœurs percés de flèches, des autels à l'amour et à l'amitié, l'empereur Napoléon, une main derrière le dos et tenant sa lorgnette de l'autre main.

Quelques artistes plus gais ont peint, toujours avec du sang, et toujours sur des cadavres, les plus bouffonnes caricatures de Daumier; Robert-Macaire et son ami Bertrand y figurent dans toutes les phases de leur aventureuse existence.

On a ajouté à tout cela des festons de boyaux et des girandoles de graisse!

De ceci il ne peut résulter aucun avantage pour les bouchers eux-mêmes. Il est des gens, au contraire, auxquels une semblable exposition donne pour plusieurs jours l'horreur de la viande. Il n'y aurait donc pour personne aucun inconvénient à tenir ces cadavres éloignés des regards, de façon à ce qu'ils ne fussent vus que de ceux qui entreraient dans les boutiques; pour ma part, je n'aime pas à voir le sang si gai.

L'homme est le plus féroce des animaux carnassiers. Le tigre, le chacal, le loup, l'hyène, tuent et dévorent les autres animaux, et l'homme lui-même, seulement à mesure qu'ils ont faim. Ils ne pensent pas d'avance à bien nourrir et à bien engraisser leur future proie; ils n'ont pas inventé de faire cuire certains animaux tout vivants, pour les rendre meilleurs au goût, de clouer les pattes des canards et de les gaver de certaines nourritures pour leur donner une maladie qui grossit démesurément leur foie, en fait un mets délicieux, etc., etc.

Les autres animaux carnassiers ne choisissent pas avec le même soin délicat telle ou telle partie de tel ou tel cadavre, la cuisse de celui-ci, l'aile de celui-là. Est-il rien de féroce comme de voir une femme qui donne à dîner, une femme jeune, belle, au regard doux et tendre, qui dit à ses convives : « Je vous envoie l'aile de ce poulet, il est très-tendre, on l'a tué hier soir; mangez de ces côtelettes d'agneaux, elles sont saignantes. »

J'aime beaucoup que l'on écarte par tous les moyens le souvenir que tout ce que nous mangeons a été vivant, la pensée que nous dévorons des cadavres.

Quelques esprits délicats ont imaginé de changer le nom des

animaux devenus aliments. Sur la table, le bœuf s'appelle bouilli; la poule, volaille; d'autres animaux gibier : mais cela n'a pas été compris, et il n'est pas de bel air de dire bouilli.

Quelques esprits grossiers ont, au contraire, inventé de laisser à la perdrix sa tête emplumée, au lièvre ses pattes couvertes de poil.

Depuis assez longtemps que le monde existe, c'est-à-dire depuis que quelques-uns pensent et que tous parlent, on en est presque arrivé à se passer des premiers. On sait à présent des phrases toutes faites pour tous les cas possibles. Une phrase amène une réponse connue, qu'aurait pu faire tout aussi bien celui qui fait la question, si elle lui avait été faite.

On ne fait pas assez attention que presque toutes les conversations ressemblent à celles qu'on apprend dans les grammaires anglaises, et que nous trouvons ridicules. Exemple. Si l'on vous dit : « Comment vous portez-vous? » vous répondez : « Bien, et vous? » Si c'est vous qui dites : « Comment vous portez-vous? » on vous répond : « Bien, et vous? » Cependant les conversations des grammaires roulant sur des choses insignifiantes, n'étant qu'un échange de formules, il n'y a pas d'inconvénients à ce qu'on dise toujours la même chose; tandis que la conversation du monde comporte des semblants de jugements et de pensées, qu'il est fort singulier de trouver dans la mémoire.

Sur presque tous les sujets, il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on sait d'avance.

Jamais on n'a mangé une gibelotte à la campagne sans qu'il se trouve quelqu'un qui fasse la plaisanterie peu neuve de demander si ce n'est pas une gibelotte de chat.

Il m'est quelquefois arrivé de chercher d'avance, d'après la physionomie des gens, qui est-ce qui prononcerait la formule consacrée; cela fait partie de l'assaisonnement, et est plus nécessaire à la gibelotte que le lapin lui-même.

Voici la plaisanterie faite, et faite par moi, elle est indispensable.

Je me suis trouvé quelquefois embarrassé en ne voyant parmi les convives que des figures respectables, de vénérables cheveux blancs et des physionomies intelligentes. Eh bien! quelqu'un se dévouait.

Une seule fois, comme la formule sacramentelle se faisait attendre, comme la plaisanterie sur le chat n'arrivait pas, je fis comme il est d'usage au théâtre, quand un rôle ne peut être rempli à cause de l'absence ou de l'indisposition subite d'un acteur : quelqu'un lit le rôle.

Je me résignai à faire la facétie du chat avec une assez grande tristesse. Tout le monde rit beaucoup, et un magistrat me dit : « Ah! monsieur, vous me l'avez volée, j'allais la dire. »

Quand on vient à parler de magnétisme, on vous fait inévitablement la question que voici : « Y croyez-vous? » Si vous êtes esprit fort, vous répondez : « Ah! pour qui me prenez-vous? » Si au contraire vous avez pris dans le monde le rôle d'un poëte rêveur et intime, vous affirmez que vous avez une confiance aveugle dans le magnétisme.

Il ne manque à la question, comme aux deux réponses, qu'une seule chose, un détail. C'est que le questionneur et ceux qui lui répondent sachent de quoi il est question.

Quand La Fontaine allait demandant à tout le monde : « Comment trouvez-vous Baruch? » on lui répondait généralement : « Qu'est-ce que Baruch? » au lieu de dire : « Je le trouve sublime, » ou : « Je le trouve ennuyeux. »

Croyez-vous au magnétisme?

Qu'entendez-vous par le magnétisme? Est-ce un fluide invisible, mystérieux, qui fait que la première fois qu'on voit une personne, on se sent repoussé ou attiré par elle, qui fait que nous reconnaissons nos amis que nous n'avons jamais vus, comme le chien reconnaît les voleurs, qu'il rencontre pour la première fois?

Un homme qui a beaucoup aimé les femmes me disait un jour : « Chaque homme a son harem dispersé dans le monde :

il en reconnaît chaque femme à quelque instinct impossible à expliquer, mais il les reconnaît aussi sûrement que le berger reconnaît, dans dix troupeaux confondus, ses moutons marqués d'une raie rouge ou bleue.

« En entrant dans un salon, me disait cet homme, je vois du premier coup d'œil les femmes qui sont de mon harem dispersé, et celles auprès desquelles je perdrais mon temps et mes soins. Avec les secondes, je suis simplement poli; aux premières, je dirais volontiers : « Enfin je te trouve; et toi, « me reconnais-tu ? »

Un homme nous a déplu, sans cause, sans raison, sans prétexte; son gilet nous blesse, ses cheveux nous offensent. Cependant, comme l'homme s'est appelé lui-même animal raisonnable (on aurait peut-être dû dire raisonneur), on s'informe, on apprend que c'est un très-brave homme que celui pour lequel on ressent une si grande antipathie; il passe pour bon, simple, généreux.

On veut lutter contre ce sentiment qu'on trouve injuste; on lui adresse quelques prévenances, on se lie avec lui.

Eh bien! cet homme vous est plus tard funeste en quelque chose : il n'est pas mauvais en général; mais il est mauvais pour vous; il vous est contraire, peut-être est-ce à cause d'une ressemblance. Vous avez les mêmes ongles, ils se heurtent au lieu de s'emboîter.

Appelez-vous magnétisme cette foudre continue qui sort des yeux de cette femme, dont le regard perce le vôtre et vous fait éprouver une douceur voluptueuse?

Appelez-vous magnétisme cette puissance qui fait que l'homme de cœur, qui n'avait peur que d'avoir peur, exerce sur le spadassin, quand ils ont tous deux l'épée à la main?

Appelez-vous magnétisme ce double regard dont la rencontre est pour le vrai jaloux, pour le jaloux raisonnable, un adultère complet, après lequel il reste quelque chose à faire pour l'amour, mais rien contre le mari?

Si c'est cela, je pense que personne ne le peut nier....

Mais entendez-vous par le magnétisme l'art de dire la bonne aventure d'une façon nouvelle, l'art de faire les cartes sans cartes?

Pour cela je pense qu'on peut croire aux somnambules juste comme aux autres diseuses de bonne aventure, et aux autres tireuses de cartes.

Entendez-vous par le magnétisme l'art de lire dans votre pensée par une communication mystérieuse de cerveau à cerveau, de mêler deux existences par le partage de la vie, de façon à ce que l'un éprouve ce qu'éprouve l'autre?

C'est l'exagération, ou plutôt la régularisation et la continuité des choses qui nous apparaissent incomplétement et par intervalles.

Appelez-vous magnétisme le don des langues et de toutes les sciences donné par l'imposition des mains, par quelqu'un qui n'a pas ce qu'il donne, au moyen de quelques grimaces et contorsions bizarres?

Ceci devient plus difficile.

Appelez-vous magnétisme voir sans les yeux, lire par le dos?

Vouloir par la volonté d'un autre, et sentir par ses sensations?

Devenir, au gré d'autrui, insensible à la douleur physique la plus atroce?

Il y a, dans tout cela, des choses qui sont fort proches de celles que nous croyons, et d'autres qui en sont fort éloignées.

Mais doit-on accepter les unes à cause des autres, ou les rejeter toutes par la même raison?

Doit-on refuser de croire une chose parce qu'elle est extraordinaire?

Mais nous admettons par l'habitude cent choses plus extraordinaires que celles que nous nions comme impossibles.

L'invraisemblance n'est pas beaucoup plus le faux que le vrai. La vie est plus incompréhensible que le magnétisme, qui est une modification de la vie.

La pensée et le songe, ce ruminement confus de la pensée, qui les a expliqués ?

Donc il faut croire.

Malheureusement, le magnétisme, comme science, est difficile à étudier pour l'homme de foi.

Il est placé entre la science légale des corps constitués, qui nie avec préméditation et dessein formé ; et le charlatanisme, qui affirme et exploite pour de l'argent.

Je sais que des faiseurs de tours, Philippe ou Robert Houdin, et surtout le vicomte de Caston, exécutent des choses aussi surprenantes que les plus surprenants effets du magnétisme.

Certes, quand ces messieurs tirent de la poche de leur gilet un grand bocal plein d'eau et de poissons rouges, quand ils opèrent tous les phénomènes de la seconde vue, il est évident qu'ils ont une lucidité plus grande qu'aucun somnambule, et qu'ils nous laissent aussi étonnés que nous l'ayons jamais été par Alexis ou par Mlle Pigeaire.

Ainsi, à quoi servent les corps constitués et les académies ?

L'Académie de médecine, si les magnétiseurs sont des charlatans et des jongleurs, ne doit-elle pas démasquer la fourberie d'une façon si complète, que ces messieurs ne puissent plus donner de séances que sur les tréteaux des boulevards ?

Si les opérations sont vraies, c'est immense, c'est bouleversant, c'est dangereux : la science doit s'en emparer et les régler ; si c'est faux, c'est une fourberie très-adroite et très-effrontée, dont sont dupes beaucoup de bons esprits.

C'est une question qui ne peut rester en suspens, et les académies et les corps savants doivent être sommés de la rendre complétement claire.

Pour moi, voici ce que j'ai vu successivement en diverses circonstances.

M. Esq***, un jeune poëte, s'occupait de magnétisme : Il amena un jour chez M. V. H. un sujet qu'il endormit facilement ; la somnambule avait lu, disait-on, dans des séances

précédentes, des phrases entières, avec un bandeau sur les yeux. Comme on suspectait le bandeau, et qu'on aimait mieux croire à certaines exagérations de la vue qu'à la vue sans les yeux, on proposa, au lieu de cacher les yeux, de cacher le livre.

On présenta à lire à la somnambule des mots écrits et cachés sous d'épaisses enveloppes; elle préféra avoir une attaque de nerfs et donner des coups de pieds dans l'estomac de son magnétiseur.

J'ai vu ensuite Mlle Pigeaire.

La mère de Mlle Pigeaire lui mettait sur les yeux un bandeau de velours noir; on en collait les bords sur ses joues avec du taffetas gommé. Après de longs efforts et quelques contorsions suspectes, Mlle Pigeaire finit par déchiffrer deux ou trois mots.

On me proposa de jouer aux cartes avec elle. En jouant, je retournai une carte; elle me dit : « Monsieur, la carte est retournée. » Le public d'applaudir, en quoi le public avait tort.

Je lui dis : « Mademoiselle, ou vous voyez à travers un bandeau épais, auquel l'épaisseur de la carte n'ajoutera pas une grande difficulté; ou vous voyez, comme vous le prétendez, sans le secours des yeux, et alors il importe peu pour vous que la carte soit d'un côté ou de l'autre, sur la table ou dans ma poche. »

Mlle Pigeaire ne put nommer la carte.

En général, elle n'hésitait pas pour dire ce qui se passait au loin, mais elle éprouvait beaucoup de peine pour désigner des choses présentes, à peu près comme la plupart des médecins, qui sont si forts sur la peste et la lèpre qui n'existent plus, et qui échouent contre les cors aux pieds et les rhumes de cerveau.

J'ai la conviction que Mlle Pigeaire, qui, dans l'origine, avait dû présenter certains phénomènes électriques et magnétiques, se voyant l'objet d'une grande curiosité, les avait exagérés, puis en avait feint d'autres, et je crois qu'elle trompait un peu ses parents.

J'ai vu au Havre le somnambule le plus lucide dont on ait parlé : c'est Alexis, que magnétise M. Marcelli.

Les assistants lui firent dire un peu trop de bonne aventure; mais il m'étonna beaucoup dans les réponses qu'il fit : quelques-unes auraient pu être faites par n'importe qui, grâce à la complaisance involontaire avec laquelle certaines femmes impatientes l'aidaient sans s'en apercevoir; d'autres sont à peu près impossibles à expliquer.

D'abord, il fit tout ce que Mlle Pigeaire n'avait pu faire : les yeux bandés, il reçut cinq cartes d'un assistant qui en prit cinq.

Alexis joua la partie d'écarté les deux jeux retournés sur la table, et désignant à son adversaire, qui ne voyait pas son jeu, la carte qu'il devait prendre pour répondre à celle qu'il jouait.

« Monsieur, vous avez la dame de carreau, la deuxième à gauche.... Monsieur, avez-vous le huit de trèfle? la première à droite.... Monsieur, vous n'avez pas de pique; coupez avec votre valet d'atout. »

Une femme lui dit : « En sortant de chez moi, j'ai mis, sur la table de mon salon, un objet qui n'y est pas d'ordinaire; le voyez-vous? » Alexis répondit qu'il le voyait; et, après de longues hésitations et des questions nombreuses, faites par lui-même, il répondit : « C'est un cygne empaillé. »

Mais il avait demandé si c'était un meuble, si c'était un animal, si cela était vivant. Je crois que j'aurais deviné comme lui.

On lui présenta une bague, et il dit deux mots qui se trouvèrent écrits dans la bague.

Comme on le laissait un peu seul, je m'approchai de lui et lui livrai ma main; il toucha une bague que je porte et me dit : « Cette bague vous a été donnée par une personne qui est morte. Est-ce une femme? ajouta-t-il.

— Non.

— Alors c'est votre père. »

Je sentis un froid à la racine des cheveux, et je ne lui fis plus de question. Comme je m'éloignais, il ajouta : « S'il n'y avait pas tant de monde, j'aurais quelque chose à vous dire. »

Je ne l'ai pas revu.

Un jour, j'assistai à une séance de magnétisme chez M. Lafontaine.

Il amena une jeune servante et l'endormit. M. Lafontaine annonça qu'il ne s'agissait pas de montrer de la lucidité, mais de l'insensibilité, en un mot, de provoquer à volonté un état de catalepsie pendant lequel le sujet pourrait souffrir les opérations les plus douloureuses, non-seulement sans s'en apercevoir, mais encore sans en garder ensuite le moindre souvenir. Il magnétisa les bras et les jambes de la jeune fille, qu'il appelait Marie; ses bras et ses jambes prirent une grande rigidité : j'essayai de faire fléchir les bras, mais il me sembla que je risquais de les casser.

M. Lafontaine annonça alors que l'insensibilité était complète quoique la somnambule parlât et répondit à toutes les questions que lui faisait le magnétiseur, ou les personnes que, disait-il, il mettait en rapport avec elle.

Il lui ficha des aiguilles sur les mains, sur le front, il lui traversa la main avec une aiguille : mais je sais qu'en certaine partie de la main, on peut le faire à toute personne éveillée sans qu'elle en ressente de douleur. Il lui traversa le sourcil avec une autre aiguille, et, comme le sang coulait avec une certaine abondance, il l'arrêta au moyen de passes et de l'imposition du doigt.

Il m'offrait de ficher moi-même des épingles sur la patiente; je n'ai pas besoin de dire pourquoi je préférais lui chatouiller les lèvres avec une plume : elle resta impassible, sans la moindre contraction.

Il lui fit respirer du soufre allumé, puis de l'ammoniaque, qu'il lui ordonna d'aspirer fortement; elle obéit, et aucun muscle de son visage ne trahit la moindre gêne ni la moindre sensation.

M. Lafontaine fit alors de nouvelles passes ayant, dit-il, pour but d'augmenter encore l'état électrique de Marie. Quelqu'un joua un air d'église sur un piano : elle parut surprise, un sourire ineffable s'épanouit sur son visage; elle joignit les mains et se leva, ses genoux fléchirent, son sein s'agita; graduellement elle arriva à une extase extraordinaire; elle murmurait les mots de « Seigneur! » et de « Mon Dieu! »

M. Lafontaine lui parlait, et elle ne l'entendait plus; ses yeux fixes, pleins d'un feu humide, semblaient contempler le ciel ouvert; de grosses larmes coulaient sur ses joues. Cette fille, d'un visage insignifiant, d'une forme commune, devint tout à fait belle; ses attitudes étaient nobles, son regard inspiré.

On lui mit une bougie, non pas devant, mais sur les yeux, au point de lui brûler les cils, sans qu'elle semblât s'en apercevoir, sans qu'elle manifestât la moindre sensation causée par la flamme ni par la chaleur, sans que sa paupière frissonnât. On lui tira aux oreilles des capsules fulminantes, on lui ficha des épingles sur le front; son extase allait toujours croissant; elle tomba à genoux en s'écriant : « Seigneur.... viens. »

Tout à coup le musicien changea de rhythme et joua un air de danse. Marie parut surprise, inquiète, contrariée; elle semblait se cramponner aux sensations nouvelles et contraires qui s'emparaient, qui s'évanouissaient d'elle malgré sa volonté; puis elle céda : au sourire extatique succéda un sourire de paysanne au bal; elle redevint une fille commune, assez laide, et elle dansa.

Puis le musicien se leva et quitta le piano. A l'instant même elle s'affaissa et serait tombée par terre si on ne s'était empressé de la retenir; mais on ne put l'empêcher de s'étendre sur le tapis, et elle eut une crise nerveuse fort semblable au commencement d'une crise d'épilepsie. M. Lafontaine la calma avec quelque peine. Cependant elle était toujours en état de somnambulisme; on lui demanda si elle souffrait, et, au milieu des convulsions, elle répondit que non.

La musique reprit : elle se calma à l'instant et retomba dans l'état extatique qui nous avait frappés auparavant.

Pendant ce temps, une vieille dame, très-fervente à l'endroit du fluide animal, ou vital, comme l'appelle M. Lafontaine, me faisait une querelle; elle prétendait que j'avais parlé à la somnambule, que je m'étais mis en rapport avec elle, et que le combat de mon fluide avec celui de M. Lafontaine avait causé la crise nerveuse; j'excusai de mon mieux et moi et mon pauvre fluide. M. Lafontaine eut l'indulgence d'assigner une autre cause à la crise de Marie, et de l'attribuer à la cessation brusque de la musique, effet, du reste, ajouta-t-il, très-difficile à éviter; et mon fluide fut déclaré non coupable, à ma grande satisfaction.

Si tout ceci est une comédie, c'est bien joué, et Marie laisse bien loin derrière elle tout ce qu'il y a d'actrices au théâtre.

Marie, réveillée, eut l'air de n'avoir la conscience de rien de ce qui s'était passé, et on mit sur la sellette à sa place un vieux sourd-muet, qui, après des passes et des insufflations prolongées et énergiques, entendit et répéta les mots *bonjour* et *pantalon*.

Mais comme il y a beaucoup de sourds-muets qui entendent et parlent un peu à différents degrés, et comme il ne put expliquer clairement sa situation antérieure, le fait reste sans conclusion.

Voilà ce que j'ai vu un jeudi, à huit heures du soir, chez M. Lafontaine, rue Neuve-des-Mathurins.

Maintenant, que cela s'explique de différentes façons, que l'influence exercée par M. Lafontaine sur Marie consiste à reproduire à volonté chez elle une crise, effet d'une catalepsie naturelle à laquelle elle serait sujette; ou que ce soit la plus effrontée et la mieux jouée des comédies, ce qui ne paraîtra vraisemblable à aucune des personnes qui y ont assisté : il y a certes de quoi frapper des esprits même peu portés à la crédulité, et, je le répète, le devoir de l'Académie de médecine, son devoir impérieux, est de reconnaître et d'étudier ce phé-

nomène ou de démontrer la supercherie de telle façon que personne n'en puisse être dupe à l'avenir.

Pour moi, j'ai vu des choses extraordinaires et je les raconte. J'attends.

Je terminerai ce récit par une histoire ayant trait au magnétisme, et que je vole tout simplement à M. Émile Deschamps; malheureusement, je n'ai pu retenir que le fond de l'anecdote, et je ne puis lui voler la bonhomie spirituelle et malicieuse avec laquelle il la raconte.

Une jeune fille avait une mauvaise santé, sans être précisément malade; son état ne présentait les symptômes d'aucune maladie classée et ayant, de par la Faculté, droit de bourgeoisie chez les mortels. Les médecins allopathes, homœopathes, hydropathes, etc., prétendaient que cela se passerait; ils ordonnaient un peu de patience et beaucoup de distractions.

Un ami de la famille parla de magnétisme avec beaucoup d'enthousiasme; il raconta des cures merveilleuses, des phénomènes, des miracles. Malgré certaines répugnances, on se laissa convaincre, et l'on fit venir un magnétiseur.

C'était à la fin du jour, dans un jardin, sous une épaisse allée de sycomores; au bout d'un quart d'heure, la jeune personne était endormie; au bout de vingt minutes, elle commençait à répondre aux questions du magnétiseur, lorsqu'un domestique, accouru en toute hâte, demanda celui-ci et lui dit quelques mots à l'oreille. « Pardon, dit-il à la famille, un événement inattendu me force à courir chez moi; je reviens dans dix minutes. Attendez-moi, j'ai cabriolet à votre porte. »

Il part.

Les dix minutes sont bientôt passées; il s'écoule un quart d'heure, une demi-heure, une heure.

L'ami, très-expert dans les pratiques du magnétisme, dit : « C'est fâcheux qu'il ne l'ait pas réveillée avant de partir. » Au bout d'une heure et demie, on envoie chez le magnétiseur. On répond qu'il n'est resté que dix minutes chez lui, qu'il était

fort ému, qu'il a fait un paquet d'un peu de linge et de quelques hardes, qu'il s'est fait conduire au chemin de fer de Rouen.

On couche la jeune fille, on convient de ne rien dire ni à personne ni à elle-même. Le lendemain matin, on n'avait pas de nouvelles. Le surlendemain, on reçoit une lettre du Havre.

Le médecin annonçait que sa femme lui avait été enlevée par un perfide ami ; qu'ils avaient pris, en partant, sa caisse tout entière ; qu'il était à leur poursuite. Il regrettait vivement l'embarras dans lequel il les avait laissés.

Que faire? L'ami disait : « Au moins, s'il avait mis quelqu'un de nous en rapport avec elle, on l'aurait réveillée.

— Et que faisait la jeune fille ?

— La jeune fille buvait, mangeait, causait, comme de coutume ; il n'y avait rien de changé à ses habitudes, et bien heureusement, car cela rendait facile aux parents de lui cacher la triste position dans laquelle elle se trouvait.

— Mais alors elle ne dormait pas?

— Certainement que si, puisque le magnétiseur ne l'avait pas réveillée.

— C'est juste. »

Il se passa un an, les parents étaient fort tristes, fort abattus : on n'avait aucune nouvelle du disciple de Mesmer ; il n'était pas revenu à Paris ; on ne savait où il était. Un parti se présente ; ses parents et l'ami se réunirent, se consultèrent. Doit-on avertir le futur époux de l'état dans lequel se trouve la fille qu'il demande ? La probité, la sévère probité dit qu'on ne peut s'en dispenser. Mais s'il allait s'effrayer! et qui ne s'effrayerait pas à sa place? C'est un mariage très-avantageux, très-convenable sous tous les rapports.

On fait taire la probité ; on ne dit rien ; le mariage se conclut.

« Et comment était la jeune femme?

Comme de coutume. Il fallait savoir ce qui en était ; sans cela, on ne se serait douté de rien. »

Au bout d'un an, elle allait avoir un enfant.

Le mari était enchanté. Cependant, les parents, qui étaient honnêtes au fond, souffraient d'un pareil état de choses ; leur conscience était bourrelée quand le mari les remerciait de son bonheur. Dix fois la vérité fut sur leurs lèvres, dix fois ils la retirèrent.

« Et la jeune femme ?

— Elle allait fort bien ; elle eut un second enfant. »

Un jour, on apprend que le médecin s'est fixé à Provins. Les parents, au comble de la joie, lui écrivent avec instances de venir à Paris. Il répond et s'excuse sur de nombreuses occupations.

Une correspondance s'engage : les parents insistent ; le magnétiseur résiste. Il finit par mettre son déplacement à un prix exorbitant. Que faire ? il fallait bien en passer par où il voulait ; on était à sa discrétion. L'état de la jeune femme ne pouvait durer éternellement ; le secret, caché jusque-là au mari, pouvait être révélé à chaque instant. On accorde ce que le médecin exigeait. Il arrive, il se loge auprès de la maison, et, un jour que le mari est à la chasse, on le prévient. Il arrive ; on avait défendu la porte : on était sûr de ne pas être troublé. L'ami seul, qui était dans le secret, assisterait à l'opération.

Le magnétiseur dégage le fluide ; il descend les mains du front à l'épigastre de la somnambule, en les secouant pour se débarrasser du fluide qu'il enlève ; il la réveille.

« Et quelle différence cela amena-t-il chez la jeune femme ?

— Aucune, au point que le mari ne s'aperçut de rien.

— Mais alors qui vous dit qu'elle ne dormait plus ?

— Quelle tête dure vous avez ! Certainement qu'elle ne dormait plus, puisque le magnétiseur l'avait réveillée.

— C'est juste. »

HISTOIRE D'UN VOISIN.

Je n'ai jamais bien compris l'inquiétude des voyageurs. Je n'ai jamais rien trouvé dans un pays, quelque lointain qu'il fût, dont on ne trouvât l'équivalent dans sa rue; beaucoup de gens sont allés en Amérique pour voir des arbres, et à la Chine pour découvrir des hommes. La seule excuse des voyageurs d'aller si loin voir ce qu'ils verraient si bien de leur fenêtre, est que l'on ne pourrait mentir sur les choses qui sont sous les yeux de tout le monde. Le seul voyage sérieux et digne d'intérêt qui ait jamais été écrit est, sans contredit, le *Voyage autour de ma chambre.*

Il y a, dans une rue qui coupe la mienne à angle droit, un ouvrier en papiers peints, dont les mœurs sont aussi intéressantes, aussi étonnantes, aussi sauvages surtout, que celles d'aucun peuple découvert ou inventé par les navigateurs.

Un lundi soir, il rencontra à l'Ermitage une jeune fille coiffée d'un bonnet coquet, fraîche, agaçante, mise proprement, réservée dans sa danse et dans ses paroles. En vain il épuisa tout l'arsenal de galanterie des danseurs du lieu; il remarqua qu'il faisait chaud, qu'il ferait bien plus froid si l'on était dans une autre saison; il lui dit: « Votre robe est bleue; c'est une charmante couleur que le bleu.... Comment vous appelez-vous?

— Julienne.

— C'est un bien joli nom. »

Impossible de l'amener à une conversation plus intime.

Le lundi d'après, il arriva de bonne heure. Il trouva Julienne, qui se montra moins réservée.

Elle lui confia qu'elle était couturière et gagnait trente sous par jour.

« Mademoiselle Julienne, dit Prosper, je suis ouvrier en papiers peints ; je gagne trois francs dix sous. Mettons-nous ensemble ; avec cinq francs par jour nous serons à notre aise. »

La proposition était vague. Sommé de s'expliquer, Prosper finit par prononcer le mot mariage. Il offrit du veau et de la salade.

Julienne accepta, et, au dessert, lui avoua, hélas! qu'elle avait failli une fois; qu'elle avait été trompée, trahie ; en un mot, qu'elle avait.... une fille !

Prosper s'attendrit; il voulait la consoler de la fourberie d'un monstre.

« Eh bien ! dit-il, je servirai de père à votre fille. »

Julienne pleura d'admiration et consentit à tout. On demanda de part et d'autre les papiers au pays.

Prosper alla trouver son maître.

« Bourgeois! j'ai un service à vous demander.

— Parle.

— C'est que je vais me marier.

— Eh bien !

— Nous faisons une noce en pique-nique. Cela ne sera pas bien cher, pour ma part. Mais une chose me chiffonne, c'est que je n'ai pas d'habit. Vous seriez bien aimable de m'en prêter un. »

Le bourgeois consent. La noce se fait à la barrière. On danse, on boit ; un cousin conduit la mariée chez elle; le marié va sortir; on l'arrête; tout n'est pas payé. Quelqu'un, traître aux conditions du pique-nique, s'en est allé clandestinement. On ne veut pas laisser aller Prosper; il laisse en gage l'habit du bourgeois. Trois jours après, il va à l'ouvrage en manches de chemises. Le bourgeois réclame son habit. Il est forcé d'avancer à Prosper l'argent pour aller le retirer.

Au bout d'un mois, le ménage va au plus mal; il trouve dur que sa femme ne gagne pas assez d'argent. La petite fille à

quelle il devait servir de père mange trop : il lui fait nettoyer ses souliers. Sa Julienne, dont le nom était si joli un mois auparavant, est ironiquement appelée Mme Potage.

Un jour il arrive à l'atelier et dit :

« Bourgeois, j'ai un service à vous demander.

— Qu'est-ce?

— Un grand service.

— Ce n'est pas de te prêter mon habit?

— Non, bourgeois.

— Eh bien! parle.

— L'ouvrage me fatigue la poitrine.

— Veux-tu bien te taire? le plus fort de tous mes ouvriers!

— C'est l'air qui me manque; je ne peux plus vivre comme ça.

— Est-ce que tu ne veux plus travailler?

— Non, bourgeois; mais je voudrais être chargé de traîner la petite voiture qui porte le papier en ville.

— Tu sais qu'on n'a, pour cela, que quarante sous.

— Je sais, bourgeois; mais on a moins de mal si on est à l'air, et on peut fumer, ce qui est très-défendu dans l'atelier.

— Mais comment vivras-tu?

— Eh bien! Mme Potage travaillera davantage donc!

— Tu auras la charrette. »

Prosper vola un gros chien, l'attacha à la charrette et le fit traîner; mais on lui donna bientôt une voiture plus grande : il mit le chien dessous et voulut l'accoutumer à tirer, pour n'avoir personnellement presque plus rien à faire.

Mais le chien, sur ce sujet, pensait absolument comme son nouveau maître. Il se couchait sous la charrette et refusait de marcher.

Un matin, cependant, je vis Prosper attelé à la charrette et le chien tirant de toutes ses forces. Je ne tardai pas à voir le secret de ce zèle. Prosper avait attaché derrière son dos un gros morceau de viande, et il s'était attelé, lui Prosper, à une distance où le chien, tout en arrivant très-près de lui, ne pou-

vait cependant l'atteindre. La pauvre bête marchait, s'élançait, sautait, et ses dents claquaient à vide, et la charrette allait toute seule.

Tout le reste du jour, quand Prosper n'était pas attelé, il gardait au dos le morceau de viande.

Les trente sous de moins qu'il gagnait par jour auraient déjà gêné le ménage; mais Prosper avait chaud et rencontrait des amis qui avaient soif. Au bout de la semaine, il rapportait très-peu d'argent. Sa pauvre femme faisait de son mieux pour soutenir leur petit ordinaire; mais elle est bientôt forcée de supprimer le café du matin.

Prosper s'emporte, crie, hurle qu'il faisait un métier de cheval pour faire honneur à ses affaires, mais que cet enfant, cet enfant qui le déshonorait, mangeait comme un hippopotame et causerait inévitablement sa ruine. Il fallut mettre l'enfant en service, en apprentissage, je ne sais où.

Prosper, en rentrant un jour, ne trouva pas la soupe faite; il fit un bruit horrible et annonça à Julienne que, puisqu'elle ne savait pas gérer sa maison, il lui déclarait qu'ils étaient de ce jour séparés de corps et de biens, et qu'elle vivrait de son travail à elle, comme lui, Prosper, du sien.

Il prit de la craie, sépara la chambre en deux et lui dit:

« Voici votre chambre, voici la mienne; le loyer coûte soixante francs par an : vous payerez trente francs, et moi trente francs. »

Un soir, il amena au domicile conjugal un commissionnaire; il dit à Julienne :

« Madame Potage, Jean que voici est mon ami de cœur; il partagera mon lit et payera la moitié des trente francs de ma part de loyer. »

Jean était un garçon rangé; il consola Julienne, l'aida dans ses travaux d'intérieur.

Un soir, Prosper, qui n'était pas rentré depuis cinq jours, revint subitement et s'aperçut que Jean avait franchi à la fois la ligne de craie, la sainteté de l'amitié et les devoirs de l'hospi-

talité : il voulut battre Jean ; mais Jean le battit et le mit à la porte.

Le lendemain, au jour, il revint et dit :

« Madame Potage, puisque vous êtes descendue à un commissionnaire, gardez-le, ce sera votre punition.

« Toi, Jean, je te laisse ma femme aux conditions que voici :

« D'abord, la moitié du ménage m'appartient : je prends un matelas, une paillasse, une couverture, une chaise ; je prends les pincettes et laisse la pelle.

« Je pourrais emporter tout cela ; mais j'ai l'horreur du luxe. Ce n'est pas sous les lambris dorés qu'on trouve le bonheur.

« Je te vends ma part pour trente francs que tu vas me donner.

« Je garde seulement la paillasse, seul mobilier qui me soit réellement nécessaire en cette saison.

« Mme Potage t'appartient à tout jamais. Seulement, à perpétuité, aussi, tu me payeras un canon chaque fois que nous nous rencontrerons dans Paris. »

Les conditions furent acceptées. Prosper vida la paillasse, la plia en huit, et la mit dans le fond de son chapeau ; puis il dit :

« Adieu, Jean ; adieu, madame Potage, soyez heureuse ; pour moi, je déménage. »

Et il descendit l'escalier en sifflant, les mains dans les poches, et il s'en alla par les rues, le nez en l'air, interrogeant les écriteaux et cherchant un logement.

Depuis ce temps, les conditions peu morales du divorce et des secondes noces ont été de part et d'autres fidèlement exécutées.

Cependant Jean dit quelquefois que Prosper le rencontre trop souvent, qu'il l'attend à tous les coins de rue et lui fait, aux termes du traité, payer un nombre prodigieux de verres de vin.

Prosper dit que Jean semble l'éviter et ne paraît jamais partager le plaisir que lui Prosper éprouve à rencontrer un ancien ami. Il se plaint d'avoir fait un ingrat.

Ici Laurent Jean, à qui je raconte l'histoire, m'interrompt et me dit :

« Oh ! ah ! des ingrats ! Tout le monde prétend avoir fait des ingrats. Où sont donc les ingrats, alors ? demandez à qui vous voudrez : « Monsieur, êtes-vous un ingrat ? » on vous répondra : « Non, monsieur ; j'en ai fait, et je ne le suis pas. » Où sont donc les ingrats ? Il faut que ce soient les mêmes que les bienfaiteurs. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.
Les willis..... 1
Un diamant..... 10
Berthe et Rodolphe..... 19
Bouret et Gaussin..... 24
Midi à quatorze heures..... 33
Jobisme..... 107
Un homme et une femme..... 147
Une visite à l'arsenal..... 171
Pour ne pas être treize..... 189
Voyage dans Paris..... 233
Histoire d'un voisin..... 265

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIB